8e ANNÉE. N° 88 NOUVELLE SÉRIE 1er JANVIER 1921

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe. TÉL. : FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50.

★

PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

RÉIMPRESSIONS

47. BAUDELAIRE. L'Art romantique .. 6.75
48. LOUIS BERTRAND. Pepète et Balthazar. .. .. 7 fr.
49. JOSEPH BÉDIER. Le Roman de Tristan et Iseult .. .. 10 fr.
50. MAURICE DENIS. Théories. .. 12 fr.
51. A. FRANCE. M. Bergeret à Paris .. 6.75
52. PIERRE HAMP. Le Rail. .. .. 10 fr.
53. KIPLING. Capitaines courageux, 7 fr.; pur fil. .. .. 15 fr.
54. PIERRE LOTI. Aziyadé 6.75
55. PIERRE LOTI. Propos d'Exil. .. 6.75
56. PIERRE LOTI. Ramuntcho 6.75
57. PROSPER MÉRIMÉE. Colomba .. 6.75
58. MICHELET. L'Amour 6.75
59. Comtesse DE NOAILLES. L'Ombre des jours 6.75
60. Comtesse DE NOAILLES. Le visage émerveillé 6.75
61. GEORGES SOREL. Matériaux d'une théorie du Prolétariat. .. .. 9 fr.
62. VERHAEREN. Toute la Flandre (III) : Les Plaines, 6 fr.; pur fil. .. 12 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUES

63. BARRÈS. Chroniques de la Grande Guerre. Tome II. .. .. 22 fr.
64. BOUHOURS. Entretiens d'Ariste et d'Eugène. .. .. 12 fr.
65. CHATEAUBRIAND. Vie de Rancé. 12 fr.
66. H. D'URFÉ. Les Amours d'Alcidon. 12 fr.
67. LACOUR-GAYET. Napoléon. (En souscription.)
68. LAROUSSE UNIVERSEL. (En souscription.)
69. LAVISSE. Histoire de France contemporaine (T. II), 30 fr.; relié. .. 45 fr.
70. REGNARD. La Provençale. .. 12 fr.
71. TALLEMANT DES RÉAUX. Richelieu, sa famille, son favori. .. .. 12 fr.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

72. BOYLESVE. LE CARROSSE AUX DEUX LÉZARDS VERTS, illustré par G. Barbier. 300 exempl. numérotés .. .. 400 fr.
73. P. CHAINE. LES MÉMOIRES D'UN RAT, illustré de 36 eaux-fortes de Polat, 350 exempl. numérotés. .. .. 200 fr.
74. COCTEAU. ESCALES, illustré par André Lhote. 1 vol. tiré à 440 exempl. .. .. 65 fr.
75 DELARUE. ALBERT DURER, MINIATURISTE .. .. 30 fr.
76. ALBRECHT DURER. Paysage de la première époque. Reproduction de 10 aquarelles en grandeur nature et absolument conformes pour la couleur et le dessin aux originaux. 100 ex. numérotés. .. .. 1.000 fr.

VOIR BULLETIN DE COMMANDE CI-CONTRE

PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

77. ELIE FAURE. HISTOIRE DE L'ART. .. .. En souscription.
78. ELIE FAURE, J. ROMAINS, CH. VILDRAC, L. WERTH : MATISSE, un volume illustré de 48 phototypies. .. .. 50 fr.
79. D. DE FOE. ROBINSON CRUSOÉ, illustré par André Hofer. 1.000 ex. numérotés. 40 fr.
80. A. JARRY. GESTES suivis des paralipomènes d'Ubu (1.000 ex. numérotés). 27.50
81. F. MISTRAL. MIREILLE, illustré de 40 compositions en couleur de Jean Droit. 900 ex. numérotés (en souscription). .. .. 300 fr.
82. E. NOEL. L'ETAIN ET LE LIVRE DU POTIER D'ETAIN GENEVOIS. 400 ex. numérotés contenant plus de 100 héliogravures dans le texte et hors texte. .. .. 200 fr.
83. P.-M. ORLAN. LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN. 1.000 ex. illustrés numérotés par Ch. Laborde. .. .. 30 fr.
84. PÉTRARQUE. DE L'AMOUR, DE LA MORT, illustré d'eaux-fortes originales de Feltesse. 750 ex. numérotés . .. . 20 fr.
85. L. RÉAN. MATHIAS GRUNEWALD ET LE RÉTABLE DE COLMAR. 1.000 ex. numérotés illustrés de 58 gravures dans le texte et 13 planches hors texte. .. .. 75 fr.
86. PETITES FLEURS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE traduites de l'italien par Fioretti, illustrations de M. Denis gravées sur bois par J. Beltrand. .. .. 35 fr.
87. A. SALMON. L'AMANT DES AMAZONES, 1.000 ex. numérotés illustrés par Daragnès. 30 fr.
88. STERNE. VOYAGE SENTIMENTAL EN FRANCE ET EN ITALIE, illustré par Ed. Halouze, 400 ex. numérotés. .. .. 130 fr.

LES PRIX NOBEL 1919 ET 1920

89. KNUT HAMSUN. La Faim (quelques rares exemplaires défraichis). 10 fr.
90. KNUT HAMSUN. Pan. (Edition de la *Revue Blanche*) 5.75
91. KNUT HAMSUN. Victoria 6.50
92. CARL SPITTELER. Imago .. .. 6 fr.
93. CARL SPITTELER. Le Lieutenant Conrad .. .. 6 fr.
94. CARL SPITTELER. Mes premiers Souvenirs.. .. .. 6 fr.
95. CARL SPITTELER. Les petits Mysogynes. Prix .. .. 5 fr.

LES PRIX GONCOURT DE 1903 A 1920

96. J.-A. NAU. FORCE ENNEMIE. .. 5 fr.
97. LÉON FRAPIÉ. LA MATERNELLE. 5.75
98. CLAUDE FARRÈRE. LES CIVILISÉS. 7 fr.
99. J. et J. THARAUD. DINGLEY, L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN 6.75
100. ÉMILE MOSELLY. TERRES LORRAINES. 6 fr
101. F. DE MIOMANDRE. ÉCRIT SUR DE L'EAU .. .. 6 fr.
102. M. A. LEBLOND. EN FRANCE. .. 5.75
103. LOUIS PERGAUD. DE GOUPIL A MARGOT 6.50
104. A. DE CHATEAUBRIANT. MONSIEUR DES LOURDINES 5.75
105. ANDRÉ SAVIGNON. LES FILLES DE LA PLUIE 5.75
106. MARC ELDER. LE PEUPLE DE LA MER. 4.90
107. RENÉ BENJAMIN. GASPARD . .. 4.90
108. HENRY BARBUSSE. LE FEU. .. 7 fr.
109. ADRIEN BERTRAND. L'APPEL DU SOL. 4.90
110. HENRY MALHERBE. LA FLAMME AU POING.. .. .. 5.75
111. GEORGES DUHAMEL. CIVILISATION. 6.50
112. MARCEL PROUST. A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS 12.50
113. ERNEST PÉROCHON. NÊNE. .. 7 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Rayer les indications inutiles. (3)

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A LA LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, BOULEVARD RASPAIL — PARIS-VII[e]

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

A NOS ABONNÉS, A NOS LECTEURS

Pour achever de surmonter les difficultés qui se sont, encore ces derniers temps, opposées à la publication des périodiques et qui ont contraint la grande majorité de ceux-ci soit à disparaître, soit à relever à nouveau leurs prix, LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE se voit, une dernière fois espère-t-elle, obligée de recourir à une majoration de ses tarifs. Ce relèvement n'a bien entendu aucun effet rétroactif et ne concerne pas les abonnements en cours.

Aucune autre menace de renchérissement ne semble à l'heure actuelle, planer sur l'avenir si ce n'est pourtant celle que le Congrès récent de l'Union Postale force à envisager : la N. R. F. ne pourrait en effet, à son grand regret, éviter de faire supporter à ses abonnés étrangers l'élévation du tarif postal international dont ce Congrès a voté le principe.

Les nouvelles conditions d'abonnement sont établies ainsi qu'il suit à partir du 1er Janvier 1921 :

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN.. .. .. **42** FR. — SIX MOIS.. .. .. **22** FR.
ÉTRANGER : UN AN.. .. .. **48** FR. — SIX MOIS.. .. .. **25** FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE .. .. **90** FR. — ÉTRANGER .. .. .. **105** FR.

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

FRANCE .. .. **4** FR. — ÉTRANGER .. .. **4** FR. **50**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * UN AN / SIX MOIS à l'édition * ORDINAIRE / DE LUXE
de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE à partir du 1er .... 192...

* Ci-joint mandat — chèque * de . . . .
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
* **90** fr. ; **105** fr.
42 fr. ; **48** fr.
22 fr. ; **25** fr.

(Les quittances présentées à domicile sont majorées de 1 fr. 75 pour frais de recouvrement)

A .... le .... 192...

(Signature.)

Nom ....

Adresse ....

....

* *Rayer les indications inutiles.* D

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe ARROND.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XVI

PARIS
35 & 37, RUE MADAME, 35 & 37
1921

UNE AGONIE

A LÉON DAUDET.

« Monsieur je ne dis pas, mais vous n'avez pas pris de rendez-vous avec moi, vous n'avez pas de numéro. D'ailleurs ce n'est pas mon jour de consultation. Vous devez avoir votre médecin. Je ne peux pas me substituer, à moins qu'il ne me fasse appeler en consultation. C'est une question de déontologie... » J'avais rencontré le fameux Professeur E..., presque ami de mon père et de mon grand-père, en tous les cas en relations avec eux, et pris d'une inspiration subite je l'avais arrêté au moment où il rentrait, pensant qu'il serait peut-être d'un excellent conseil pour ma grand'mère. Mais pressé, après avoir pris ses lettres, il voulait m'éconduire, et je ne pus lui parler qu'en montant avec lui dans l'ascenseur, dont il me pria de le laisser manœuvrer les boutons, c'était chez lui une manie. « Mais, Monsieur, je ne vous demande pas que vous receviez ma grand'mère, vous comprendrez après ce que je veux vous dire, elle est peu en état, je vous demande au contraire de passer d'ici une demi-heure chez nous, où elle sera rentrée. — Passer chez vous, mais Monsieur, vous n'y pensez pas. Je dîne chez le Ministre du Commerce, il faut que je fasse une visite avant, je vais m'habiller tout de suite, pour comble de malheur mon habit a été déchiré et l'autre n'a pas de boutonnière pour passer les décorations. Je vous en prie, faites-moi le plaisir de ne pas toucher les boutons de l'ascenseur, vous ne savez pas les manœuvrer, il faut être prudent

en tout. Cette boutonnière va me retarder encore. Enfin par amitié pour les vôtres si votre grand'mère vient tout de suite je la recevrai, mais je vous préviens que je n'aurai qu'un petit quart d'heure bien juste à lui donner. » J'étais reparti aussitôt n'étant même pas sorti de l'ascenseur que le Professeur E... avait mis lui-même en marche pour me faire descendre non sans me regarder avec méfiance. J'ai pensé depuis que ce moment de son attaque n'avait pas dû surprendre entièrement ma grand'mère, que peut-être même elle l'avait prévu longtemps d'avance, avait vécu dans son attente. Sans doute, elle n'avait pas su quand ce moment fatal viendrait, incertaine, pareille aux amants qu'un doute du même genre porte tour à tour à fonder des espoirs déraisonnables et des soupçons injustifiés sur la fidélité de leur maîtresse. Mais il est rare que ces grandes maladies, telles que celle qui venait enfin de la frapper en plein visage, n'élisent pas pendant longtemps domicile chez le malade avant de le tuer, et durant cette période ne se fassent pas assez vite, comme un voisin ou un locataire « liant », connaître de lui. C'est une terrible connaissance, moins par les souffrances qu'elle cause que par l'étrange nouveauté des restrictions définitives qu'elle impose à la vie. On se voit mourir, dans ce cas, non pas à l'instant même de la mort, mais des mois, quelquefois des années auparavant, depuis qu'elle est hideusement venue habiter chez nous. La malade fait la connaissance de l'étranger qu'elle entend aller et venir dans son cerveau. Elle ne le connaît pas de vue, mais des bruits qu'elle l'entend régulièrement faire, elle déduit ses habitudes. Est-ce un malfaiteur ? Un matin, elle ne l'entend plus. Il est parti. Ah ! si c'était pour toujours ! Le soir, il est revenu. Quels sont ses desseins ? Le médecin consultant, soumis à la question, comme une maîtresse adorée, répond par des serments tel jour crus, tel jour mis en doute. Au reste, plutôt que celui de la maîtresse, le médecin joue le rôle des serviteurs interrogés. Ils ne sont que des tiers. Celle que nous pressons, dont nous soupçon-

nons qu'elle est sur le point de nous trahir, c'est la vie elle-même et malgré que nous ne la sentions plus la même, nous croyons encore en elle, mais demeurons dans le doute jusqu'au jour qu'elle nous a enfin abandonnés.

Je mis ma grand'mère dans l'ascenseur du Professeur E... et au bout d'un instant il vint à nous et nous fit passer dans son cabinet. Mais là, si pressé qu'il fût, son air rogue changea car les habitudes sont les plus fortes et il avait gardé celle d'être aimable, voire enjoué, avec ses malades. Comme il savait ma grand'mère très lettrée, et qu'il l'était aussi, il se mit à lui citer pendant deux ou trois minutes de beaux vers sur le temps radieux qu'il faisait, puis l'assit dans un fauteuil, lui à contre-jour de manière à bien l'examiner. Cet examen fut minutieux, nécessita même que je sortisse un instant. Il le continua encore, puis ayant fini, se mit, bien que le quart d'heure touchât à sa fin, à refaire quelques citations à ma grand'mère. Il lui adressa même quelques plaisanteries assez fines que, pour elles-mêmes, j'eusse préféré entendre un autre jour, mais qui me rassurèrent complètement par leur ton amusé. Je me rappelai aussitôt que M. Fallières, Président du Sénat, avait eu, il y avait nombre d'années, une fausse attaque et qu'au désespoir de ses concurrents il s'était mis trois jours après à reprendre ses fonctions de président, et préparait, disait-on, une candidature plus ou moins lointaine à la Présidence de la République. Ma confiance en un prompt rétablissement de ma grand'mère fut d'autant plus complète que, au moment où je me rappelais l'exemple de M. Fallières, je fus tiré de la pensée de ce rapprochement par un franc éclat de rire qui termina une plaisanterie du Professeur E. Sur quoi il tira sa montre, fronça fiévreusement le sourcil en voyant qu'il était en retard de cinq minutes et tout en nous disant adieu sonna pour qu'on apportât immédiatement son habit. Je laissai ma grand'mère passer devant, refermai la porte et demandai la vérité au Professeur. « Votre grand'mère est perdue, me dit-il. C'est une attaque provoquée par l'urémie.

En soi l'urémie n'est pas fatalement un mal mortel, mais le cas me paraît désespéré. Je n'ai pas besoin de vous dire que je désire me tromper. Du reste avec Cottard vous êtes en excellentes mains. Excusez-moi, ajouta-t-il, en voyant la femme de chambre entrer qui portait sur le bras l'habit noir du Professeur. Vous savez que je dîne chez le Ministre du Commerce, j'ai une visite à faire avant. Ah ! la vie n'est pas que roses, comme on le croit à votre âge. » Et il me tendit gracieusement la main. J'avais refermé la porte et un valet de chambre nous guidait dans l'antichambre, ma grand'mère et moi, quand nous entendîmes de grands cris de colère. La femme de chambre avait oublié de percer la boutonnière pour les décorations. Cela allait demander encore dix minutes. Le professeur tempêtait toujours pendant que je regardais sur le palier ma grand'mère qui était perdue. Chaque personne est bien seule. Nous repartîmes vers la maison.

Quand grâce aux soins parfaits de Françoise ma grand'-mère fut couchée, elle se rendit compte qu'elle parlait beaucoup plus facilement, le petit déchirement ou encombrement d'un vaisseau qu'avait produit l'urémie avait sans doute été très léger. Alors elle voulut ne pas faire faute à maman, l'assister dans les instants les plus cruels que celle-ci eût encore traversés.

— Hé bien ! ma fille, lui dit-elle, en lui prenant la main, et en gardant l'autre devant sa bouche pour donner cette cause apparente à la légère difficulté qu'elle avait encore à prononcer certains mots, voilà comme tu plains ta mère ! tu as l'air de croire que ce n'est pas désagréable une indigestion !

Alors pour la première fois les yeux de ma mère se posèrent passionnément sur ceux de ma grand'mère, ne voulant pas voir le reste de son visage, et elle dit, commençant la liste de ces faux serments que nous ne pouvons pas tenir :

— Maman, tu seras bientôt guérie, c'est ta fille qui s'y engage.

Et enfermant son amour le plus fort, toute sa volonté que sa mère guérît, dans un baiser à qui elle les confia et qu'elle accompagna de sa pensée, de tout son être jusqu'au bord de ses lèvres, elle alla le déposer humblement, pieusement sur le front adoré. Ma grand'mère se plaignait d'une espèce d'alluvion de couvertures qui se faisait tout le temps du même côté sur sa jambe gauche et qu'elle ne pouvait pas arriver à soulever. Mais elle ne se rendait pas compte qu'elle en était elle-même la cause (de sorte qu'elle accusait injustement Françoise de mal « retaper » son lit). Par un mouvement convulsif elle rejetait de ce côté tout le flot de ces écumantes couvertures de fine laine qui s'y amoncelaient comme les sables dans une baie bien vite transformée en grève (si on y construit une digue), par les apports successifs du flux.

Ma mère et moi, (desquels le mensonge était d'avance percé à jour par Françoise, perspicace et offensante), nous ne voulions même pas dire que ma grand'mère fût très malade, comme si cela eût pu faire plaisir aux ennemis qu'elle n'avait d'ailleurs pas, et eût été plus affectueux de trouver qu'elle n'allait pas si mal que ça, en somme par le même sentiment instinctif qui m'avait fait supposer que Andrée plaignait trop Albertine pour l'aimer beaucoup. Les mêmes phénomènes se reproduisent des particuliers à la masse, dans les grandes crises. Dans une guerre celui qui n'aime pas son pays n'en dit pas de mal, mais le croit perdu, le plaint, voit les choses en noir.

Françoise nous rendait un service infini par sa faculté de se passer de sommeil, d'accomplir les besognes les plus dures. Et si, étant allée se coucher après plusieurs nuits passées debout, on était obligé de l'appeler un quart d'heure après qu'elle s'était endormie, elle était si heureuse de pouvoir faire des choses pénibles comme si elles eussent été les plus simples du monde que, loin de rechigner, elle montrait sur son visage de la satisfaction et de la modestie. Seulement quand arrivait l'heure de la messe, et l'heure

du premier déjeuner, ma grand'mère eût-elle été agonisante, que Françoise se fût éclipsée à temps pour ne pas être en retard. Elle ne pouvait être suppléée en rien par son jeune valet de pied. Après avoir pris chez moi, à l'exemple de Victor, tout mon papier à lettres, il s'était mis, de plus, à emporter des volumes de vers. Il les lisait une bonne moitié de la journée par admiration pour les poètes qui les avaient composés, mais aussi afin, pendant l'autre moitié de son temps, d'émailler de citations les lettres qu'il écrivait à ses amis de village. Certes, il pensait ainsi les éblouir. Mais, comme il avait peu de suite dans les idées, il s'était formé celle-ci que ces poèmes trouvés dans ma bibliothèque étaient chose connue de tout le monde et à quoi il est courant de se reporter. Si bien qu'écrivant à ces paysans dont il escomptait la stupéfaction, il entremêlait, comme on verra, ses propres réflexions de vers de Lamartine, comme il eût dit : qui vivra verra, ou même : bonjour.

A cause des souffrances de ma grand'mère on lui permit la morphine. Malheureusement si celle-ci les calmait, elle augmentait aussi la dose d'albumine. Les coups que nous destinions au mal qui s'était installé en grand'mère, portaient toujours à faux, c'était elle, c'était son pauvre corps interposé qui les recevait, sans qu'elle se plaignît qu'avec un faible gémissement. Et les douleurs que nous lui causions n'étaient pas compensées par un bien que nous ne pouvions lui faire. Le mal féroce que nous aurions voulu exterminer, c'est à peine si nous l'avions frôlé, nous ne faisions que l'exaspérer davantage, hâtant peut-être l'heure où la captive serait dévorée. Les jours où la dose d'albumine avait été trop forte, Cottard, après une hésitation, refusait la morphine. Chez cet homme si insignifiant, si commun, il y avait, dans ces courts moments où il délibérait, où les dangers d'un traitement et les dangers d'un autre se disputaient en lui jusqu'à ce qu'il s'arrêtât à l'un, la sorte de grandeur d'un général qui, vulgaire dans le reste de la vie, est un grand stratège, et qui dans un moment périlleux, après avoir

réfléchi un instant conclut pour ce qui militairement est le plus sage et dit : « Faites face à l'est ». Médicalement si peu d'espoir qu'il y eût de mettre un terme à cette crise d'urémie, il ne fallait pas fatiguer le rein. Mais quand ma grand'mère n'avait pas de morphine, ses douleurs devenaient intolérables ; un certain mouvement qui lui était difficile à accomplir sans gémir, elle le recommençait perpétuellement car, pour une grande part, la souffrance est une sorte de besoin de l'organisme de prendre conscience d'un état nouveau qui l'inquiète, de rendre la sensibilité adéquate à cet état. On peut discerner cette origine de la douleur dans le cas d'incommodités qui n'en sont pas pour tout le monde. Dans une chambre remplie d'une fumée à l'odeur pénétrante, deux hommes grossiers entreront et vaqueront à leurs affaires ; un troisième, d'organisme plus fin, trahira un trouble incessant. Ses narines ne cesseront de renifler anxieusement l'odeur qu'il devrait, semble-t-il, essayer de ne pas sentir et qu'il cherchera chaque fois à faire adhérer par une connaissance plus exacte à son odorat incommodé. De là vient sans doute qu'une vive préoccupation empêche de se plaindre d'une rage de dents. Quand ma grand'mère souffrait ainsi, la sueur coulait sur son grand front mauve, y collant les mèches blanches, et, si elle croyait que nous n'étions pas dans la chambre, elle poussait des cris : « Ah ! c'est affreux ! », mais, apercevait-elle ma mère, aussitôt elle employait toute son énergie à effacer de son visage les traces de douleur, ou, au contraire, répétait les mêmes plaintes en les accompagnant d'explications qui donnaient rétrospectivement un autre sens à celles que nous avions pu entendre :

— Ah ! ma fille, c'est affreux, rester couchée par ce beau soleil quand on voudrait aller se promener, je pleure de rage contre vos prescriptions.

Mais elle ne pouvait empêcher le gémissement de ses regards, la sueur de son front, le sursaut convulsif, aussitôt réprimé, de ses membres.

— Je n'ai pas de mal, je me plains parce que je suis mal couchée, je me sens les cheveux en désordre, j'ai mal au cœur, je me suis cognée contre le mur.

Et ma mère, au pied du lit, rivée à cette souffrance comme si, à force de percer de son regard ce front douloureux, ce corps qui recélait le mal, elle eût dû finir par l'atteindre et l'emporter, ma mère disait :

— Non, ma petite maman, nous ne te laisserons pas souffrir comme ça, c'est ta fille qui te le dit, on va trouver quelque chose, prends patience une seconde, me permets-tu de t'embrasser sans que tu aies à bouger ?

Et penchée sur le lit, les jambes fléchissantes, à demi agenouillée, comme si, à force d'humilité, elle avait plus de chance de faire exaucer le don passionné d'elle-même, elle inclinait vers ma grand'mère toute sa vie dans son visage comme dans un ciboire qu'elle lui tendait, décoré en reliefs de fossettes et de plissements si passionnés, si désolés et si doux qu'on ne savait pas s'ils y étaient creusés par le ciseau d'un baiser, d'un sanglot ou d'un sourire. Ma grand'mère essayait, elle aussi, de tendre vers maman son visage. Il avait tellement changé que sans doute si elle eût eu la force de sortir, on ne l'eût reconnue qu'à la plume de son chapeau. Ses traits comme dans un travail de sculpture semblaient s'appliquer, dans un effort qui la détournait de tout le reste, à se conformer à certain modèle que nous ne connaissions pas. Ce travail du statuaire touchait à sa fin et si la figure de ma grand'mère avait diminué, elle avait également durci. Les veines qui la traversaient semblaient celles non pas d'un marbre mais d'une pierre plus rugueuse. Toujours penchée en avant par la difficulté de respirer, en même temps que repliée sur elle-même par la fatigue, sa figure fruste, réduite, atrocement expressive, semblait, dans une sculpture primitive, presque préhistorique, la figure rude, violâtre, rousse, désespérée, de quelque sauvage gardienne de tombeau. Mais toute l'œuvre n'était pas accomplie. Ensuite, il faudrait la briser, et puis,

dans ce tombeau — qu'on avait si péniblement gardé, avec cette dure contraction — descendre.

Dans un de ces moments où, selon l'expression populaire, on ne sait plus à quel saint se vouer, comme ma grand'mère toussait et éternuait beaucoup, on suivit le conseil d'un parent qui affirmait qu'avec le spécialiste X on était hors d'affaire en trois jours. Les gens du monde disent cela de leur médecin et on les croit comme Françoise croyait les réclames des journaux. Le spécialiste vint avec sa trousse, chargée comme l'outre d'Eole de tous les rhumes de ses clients. Ma grand'mère refusa net de se laisser examiner. Et nous, gênés pour le praticien qui s'était dérangé inutilement, nous déférâmes au désir qu'il exprima de visiter nos nez respectifs, lesquels pourtant n'avaient rien. Il prétendait que si, et que migraine ou colique, maladie de cœur ou diabète, c'est une maladie du nez mal comprise. A chacun de nous il dit : « Voilà une petite cornée que je serais bien aise de revoir. N'attendez pas trop. Avec quelques pointes de feu je vous débarrasserai ». Certes nous pensions à tout autre chose. Pourtant nous nous demandions : « Mais débarrasser de quoi ? » Bref, tous nos nez étaient malades. Il ne se trompa qu'en mettant la chose au présent. Car dès le lendemain son examen et son pansement provisoire avaient accompli leur effet. Chacun de nous eut son catarrhe. Et comme il rencontra dans la rue mon père secoué par des quintes, il sourit à l'idée qu'un ignorant pût croire le mal dû à son intervention. Il nous avait examinés au moment où nous étions déjà malades.

La maladie de ma grand'mère donna lieu à diverses personnes de manifester un excès ou une insuffisance de sympathie qui nous surprirent tout autant que le genre de hasard par lequel les uns ou les autres nous découvraient des chaînons de circonstances, ou même d'amitiés que nous n'eussions pas soupçonnées. Et les marques d'intérêt données par les personnes qui venaient sans cesse prendre

des nouvelles, nous révélaient la gravité d'un mal que jusque-là nous n'avions pas assez isolé, séparé des mille impressions douloureuses ressenties auprès de ma grand'mère. Prévenues par dépêche, ses sœurs ne quittèrent pas Combray. Elles avaient découvert un artiste qui leur donnait des séances d'excellente musique de chambre dans l'audition de laquelle elles pensaient trouver, mieux qu'au chevet de la malade, un recueillement, une élévation douloureuse, desquels la forme ne laissa pas de paraître insolite. Madame Sazerat écrivit à maman, mais comme une personne dont les fiançailles brusquement rompues (la rupture était le dreyfusisme) nous avaient à jamais séparés.

Le sixième jour, maman, pour obéir aux prières de grand'mère, dut la quitter un moment et faire semblant d'aller se reposer. J'aurais voulu que Françoise restât un instant sans bouger pour que ma grand'mère s'endormît. Malgré mes supplications, Françoise sortit de la chambre ; elle aimait ma grand'mère, avec sa clairvoyance et son pessimisme elle l'avait condamnée. Elle aurait donc voulu lui donner tous les soins possibles. Mais on venait de dire qu'il y avait un ouvrier électricien, beau-frère de son patron, estimé dans notre immeuble où il venait travailler depuis de longues années, et surtout de Jupien. On avait commandé cet ouvrier avant que ma grand'mère tombât malade. Il me semblait qu'on eût pu le faire repartir ou le laisser attendre. Mais le protocole de Françoise ne le permettait pas, elle aurait manqué de délicatesse envers ce brave homme, l'état de ma grand'mère ne comptait plus. Quand au bout d'un quart d'heure, exaspéré, j'allai la chercher à la cuisine, je la trouvai causant avec lui sur le « carré » de l'escalier de service, dont la porte était ouverte, procédé qui avait l'avantage de permettre, si l'un de nous arrivait, de faire semblant qu'on allait se quitter mais qui envoyait d'affreux courants d'air. Françoise quitta donc l'ouvrier non sans lui avoir encore crié quelques compliments qu'elle avait oubliés pour sa femme et son beau-

frère. Souci caractéristique de Combray, de ne pas manquer à la délicatesse et que Françoise portait jusque dans la politique extérieure. Les niais s'imaginent que les grosses dimensions des phénomènes sociaux sont une excellente occasion de pénétrer plus avant dans l'âme humaine ; ils devraient au contraire comprendre que c'est en descendant en profondeur dans une individualité qu'ils auraient chance de comprendre ces phénomènes. Françoise trouvait, avait mille fois répété au jardinier de Combray que la guerre est le plus insensé des crimes et que rien ne vaut, sinon vivre. Or, quand éclata la guerre russo-japonaise, elle était gênée que nous ne nous fussions pas mis en guerre pour aider « les pauvres Russes » « puisqu'on est alliancé », disait-elle. Elle ne trouvait pas cela délicat vis-à-vis du czar qui avait toujours eu « de si bonnes paroles pour nous » ; c'était un effet du même code qui l'eût empêché de refuser à Jupien un petit verre, dont elle savait qu'il allait « contrarier sa digestion », et si près de la mort de ma grand'mère, la même malhonnêteté dont elle jugeait coupable la France, restée neutre à l'égard du Japon, elle eût cru la commettre, en n'allant pas s'excuser elle-même auprès de ce bon ouvrier électricien qui avait pris tant de dérangement.

Nous fûmes heureusement très vite débarrassés de la fille de Françoise, qui eut à s'absenter plusieurs semaines. Aux conseils habituels qu'on donnait à Combray à la famille d'un malade : « Vous n'avez pas essayé d'un petit voyage, le changement d'air, retrouver l'appétit, etc. », elle avait ajouté l'idée presque unique qu'elle s'était spécialement forgée et qu'aussi elle répétait chaque fois qu'on la voyait, sans se lasser et comme pour l'enfoncer dans la tête des autres. « Elle aurait dû se soigner *radicalement* dès le début. » Elle ne préconisait pas un genre de cure plutôt qu'un autre, pourvu que cette cure fût radicale. Quant à Françoise, elle voyait qu'on donnait peu de médicaments à ma grand'mère. Comme selon elle, ils ne servent qu'à vous abîmer l'estomac, elle en était heureuse, mais plus

encore elle en était humiliée. Elle avait dans le Midi des cousins, riches relativement — dont la fille, tombée malade en pleine adolescence, était morte à vingt-trois ans. Pendant ces quelques années, le père et la mère s'étaient ruinés en remèdes, en docteurs différents, en pérégrinations d'une « station » thermale à une autre, jusqu'au décès. Or cela paraissait à Françoise, pour ces parents-là, une espèce de luxe, comme s'ils avaient eu des chevaux de courses, un château. Eux-mêmes, si affligés qu'ils fussent, tiraient une certaine vanité de tant de dépenses. Ils n'avaient plus rien, ni surtout le bien le plus précieux, leur enfant, mais ils aimaient à répéter qu'ils avaient fait pour elle autant et plus que les gens les plus riches. Les rayons ultra-violets, à l'action desquels on avait plusieurs fois par jour, pendant des mois, soumis la malheureuse, les flattaient particulièrement. Le père enorgueilli dans sa douleur par une espèce de gloire, en arrivait quelquefois à parler de sa fille comme d'une étoile de l'Opéra pour laquelle il se fût ruiné. Françoise n'était pas insensible à tant de mise en scène. Celle qui entourait la maladie de ma grand'mère lui semblait un peu pauvre, bonne à une maladie sur un petit théâtre de province.

Il y eut un moment où les troubles de l'urémie se portèrent sur les yeux de ma grand'mère. Pendant quelques jours elle ne vit plus du tout. Ses yeux n'étaient nullement ceux d'une aveugle et restaient les mêmes. Et je compris seulement qu'elle ne voyait pas à l'étrangeté d'un certain sourire d'accueil qu'elle avait dès qu'on ouvrait la porte jusqu'à ce qu'on lui eût pris la main pour lui dire bonjour, sourire qui commençait trop tôt, et restait stéréotypé sur ses lèvres, fixe, mais toujours de face et tâchant à être vu de partout, parce qu'il n'y avait plus l'aide du regard pour le régler, lui indiquer le moment, la direction, le mettre au point, le faire varier au fur et à mesure du changement de place ou d'expression de la personne qui venait d'entrer; qu'il restait seul, sans sourire des yeux qui eût détourné un

peu de lui l'attention du visiteur, et prenait par là, dans sa gaucherie une importance excessive, donnant l'impression d'une amabilité exagérée... Puis la vue revint complètement et des yeux le mal nomade passa aux oreilles. Pendant quelques jours, ma grand'mère fut sourde. Et comme elle avait peur d'être surprise par la brusque entrée de quelqu'un qu'elle n'aurait pas entendu venir, à tout moment (bien que couchée du côté du mur) elle détournait brusquement la tête vers la porte. Mais le mouvement de son cou était maladroit, car on ne se fait pas en quelques jours à cette transposition, sinon de regarder les bruits, du moins d'écouter avec les yeux. Enfin les douleurs diminuèrent, mais l'embarras de la parole augmenta. On était obligé de faire répéter à ma grand'mère à peu près tout ce qu'elle disait.

Selon notre médecin c'était un symptôme que la congestion du cerveau augmentait. Il fallait le dégager. Cottard hésitait. Françoise espéra un instant qu'on mettrait des ventouses « clarifiées ». Elle en chercha les effets dans mon dictionnaire, mais ne put les trouver. Eût-elle bien dit scarifiées au lieu de clarifiées qu'elle n'eût pas trouvé davantage cet adjectif, car elle ne le cherchait pas plus à la lettre C qu'à la lettre S : elle disait en effet clarifiées, mais écrivait (et par conséquent croyait que c'était écrit) « escarifiées ». Cottard, ce qui la déçut, donna, sans beaucoup d'espoir, la préférence aux sangsues. Quand, quelques heures après, j'entrai chez ma grand'mère, attachés à sa nuque, à ses tempes, à ses oreilles, les petits serpents noirs se tordaient dans sa chevelure ensanglantée, comme dans celle de Méduse. Mais dans son visage pâle et pacifié, entièrement immobile, je vis grands ouverts, lumineux et calmes, ses beaux yeux d'autrefois, (peut-être encore plus surchargés d'intelligence qu'ils n'étaient avant sa maladie, parce que, comme elle ne pouvait pas parler, ne devait pas bouger, c'est à ses yeux seuls qu'elle confiait sa pensée, la pensée qui tantôt tient en nous une place immense, nous offrant

des trésors insoupçonnés, tantôt semble réduite à rien, puis peut renaître comme par génération spontanée par quelques gouttes de sang qu'on tire), ses yeux, doux et liquides comme de l'huile, sur lesquels le feu rallumé qui brûlait éclairait devant la malade l'univers reconquis. Son calme n'était plus la sagesse du désespoir mais de l'espérance. Elle comprenait qu'elle allait mieux, voulait être prudente, ne remuait pas, et me fit seulement le don d'un beau sourire pour que je susse qu'elle se sentait mieux et me pressa légèrement la main.

Je savais quel dégoût ma grand'mère avait de voir certaines bêtes, à plus forte raison d'être touchée par elles. Je savais que c'était en considération d'une utilité supérieure qu'elle supportait les sangsues. Aussi, Françoise m'exaspérait-elle en lui répétant avec ces petits rires qu'on a avec un enfant qu'on veut faire jouer : « Oh ! les petites bébêtes qui courent sur Madame ». C'était, de plus, traiter notre malade sans respect, comme si elle était tombée en enfance. Mais ma grand'mère, dont la figure avait pris la calme bravoure d'un stoïcien, n'avait même pas l'air d'entendre.

Hélas ! aussitôt les sangsues retirées, la congestion reprit de plus en plus grave. Je fus surpris qu'à ce moment où ma grand'mère était si mal, Françoise disparût à tout moment. C'est qu'elle s'était commandée une toilette de deuil et ne voulait pas faire attendre la couturière. Dans la vie de la plupart des femmes, tout, même le plus grand chagrin, aboutit à une question d'essayage.

Quelques jours plus tard, comme je dormais, ma mère vint m'appeler au milieu de la nuit. Avec les douces attentions que, dans les grandes circonstances, les gens qu'une profonde douleur accable témoignent fût-ce aux petits ennuis des autres :

— Pardonne-moi de venir troubler ton sommeil, me dit-elle.

— Je ne dormais pas, répondis-je en m'éveillant.

Je le disais de bonne foi : la grande modification qu'amène

en nous le réveil est moins de nous introduire dans la vie claire de la conscience que de nous faire perdre le souvenir de la lumière un peu plus tamisée où reposait notre intelligence, comme au fond opalin des eaux. Les pensées à demi voilées sur lesquelles nous voguions il y a un instant encore, entraînaient en nous un mouvement parfaitement suffisant pour que nous ayons pu les désigner sous le nom de veille. Mais les réveils trouvent alors une interférence de mémoire. Peu après nous les qualifions sommeil parce que nous ne nous les rappelons plus. Et quand luit cette brillante étoile qui, à l'instant du réveil, éclaire derrière le dormeur son sommeil tout entier, elle lui fait croire pendant quelques secondes que c'était non du sommeil, mais de la veille ; étoile filante à vrai dire qui emporte avec sa lumière l'existence mensongère, mais les aspects aussi du songe et permet seulement à celui qui s'éveille de se dire : « J'ai dormi ».

D'une voix si douce qu'elle semblait craindre de me faire mal, ma mère me demanda si cela ne me fatiguerait pas trop de me lever, et me caressant les mains :

— Mon pauvre petit, ce n'est plus maintenant que sur ton papa et sur ta maman que tu pourras compter.

Nous entrâmes dans la chambre. Courbée en demi-cercle sur le lit, un autre être que ma grand'mère, une espèce de bête qui se serait affublée de ses cheveux et couchée dans ses draps, haletait, geignait, de ses convulsions secouait les couvertures. Les paupières étaient closes et c'est parce qu'elles fermaient mal plutôt que parce qu'elles s'ouvraient qu'elles laissaient voir un coin de prunelle, voilé, chassieux, reflétant l'obscurité d'une vision organique et d'une souffrance interne. Toute cette agitation ne s'adressait pas à nous qu'elle ne voyait pas, ni ne connaissait. Mais si ce n'était plus qu'une bête qui remuait là, ma grand'mère où était-elle ? On reconnaissait pourtant la forme de son nez, sans proportion maintenant avec le reste de la figure, mais au coin duquel un grain de beauté restait attaché, sa main

qui écartait les couvertures d'un geste qui eût autrefois signifié que ces couvertures la gênaient et qui maintenant ne signifiait rien.

Maman me demanda d'aller chercher un peu d'eau et de vinaigre pour imbiber le front de grand'mère. C'était la seule chose qui la rafraîchissait, croyait maman qui la voyait essayer d'écarter ses cheveux. Mais on me fit signe par la porte de venir. La nouvelle que ma grand'mère était à toute extrémité s'était immédiatement répandue dans la maison. Un de ces « extras » qu'on fait venir dans les périodes exceptionnelles pour soulager la fatigue des domestiques, ce qui fait que les agonies ont quelque chose des fêtes, venait d'ouvrir au duc de Guermantes, lequel resté dans l'antichambre me demandait : je ne pus lui échapper.

— Je viens, mon cher monsieur, me dit-il, d'apprendre ces nouvelles macabres. Je voudrais en signe de sympathie serrer la main à monsieur votre père. » Je m'excusai sur la difficulté de le déranger en ce moment. M. de Guermantes tombait comme au moment où on part en voyage. Mais il sentait tellement l'importance de la politesse qu'il nous faisait, que cela lui cachait le reste et qu'il voulait absolument entrer au salon. En général, il avait l'habitude de tenir à l'accomplissement complet des formalités dont il avait décidé d'honorer quelqu'un et il s'occupait peu que les malles fussent faites ou le cercueil prêt.

— Avez-vous fait venir Dieulafoy ? Ah ! c'est une grave erreur. Et si vous me l'aviez demandé, il serait venu pour moi, il ne me refuse rien, bien qu'il ait refusé à la duchesse de Chartres. Vous voyez, je me mets carrément au-dessus d'une princesse du sang. D'ailleurs devant la mort nous sommes tous égaux, ajouta-t-il, non pour me persuader que ma grand'mère devenait son égale, mais ayant peut-être senti qu'une conversation prolongée relativement à son pouvoir sur Dieulafoy et à sa prééminence sur la duchesse de Chartres ne serait pas de très bon goût.

Son conseil du reste ne m'étonnait pas. Je savais que chez les Guermantes, on citait toujours le nom de Dieulafoy (avec un peu plus de respect seulement) comme celui d'un « fournisseur » sans rival. Et la vieille duchesse de Mortemart née Guermantes (il est impossible de comprendre pourquoi dès qu'il s'agit d'une duchesse on dit presque toujours : « la vieille duchesse de » ou tout au contraire, d'un air fin et Watteau si elle est jeune, la « petite duchesse de »), préconisait presque mécaniquement en clignant de l'œil dans les cas graves « Dieulafoy, Dieulafoy », comme si on avait besoin d'un glacier « Poiré Blanche » ou pour des petits fours « Rebattet, Rebattet ». Mais j'ignorais que mon père venait précisément de faire demander Dieulafoy.

A ce moment ma mère, qui attendait avec impatience des ballons d'oxygène qui devaient rendre plus aisée la respiration de ma grand'mère, entra elle-même dans l'antichambre où elle ne savait guère trouver M. de Guermantes. J'aurais voulu le cacher n'importe où. Mais persuadé que rien n'était plus essentiel, ne pouvait d'ailleurs la flatter davantage et n'était plus indispensable à maintenir sa réputation de parfait gentilhomme, il me prit violemment par le bras et malgré que je me défendisse comme contre un viol par des : « Monsieur, monsieur, monsieur » répétés, il m'entraîna vers maman en me disant : « Voulez-vous me faire le grand honneur de me présenter à madame votre *mère* ! », en déraillant un peu sur le mot mère. Et, il trouvait tellement que l'honneur était pour elle qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire tout en faisant une figure de circonstance. Je ne pus faire autrement que de le nommer, ce qui déclancha aussitôt de sa part des courbettes, des entrechats, et il allait commencer toute la cérémonie complète du salut. Il pensait même entrer en conversation, mais ma mère, noyée dans sa douleur, me dit de venir vite, et ne répondit même pas aux phrases de M. de Guermantes qui, s'attendant à être reçu en visite, et se trouvant au contraire laissé seul dans l'antichambre, eût fini par sortir, si au même moment il

n'avait vu entrer Saint-Loup arrivé le matin même et accouru aux nouvelles. « Ah ! elle est bien bonne ! » s'écria joyeusement le duc en attrapant son neveu par sa manche qu'il faillit arracher, sans se soucier de la présence de ma mère qui retraversait l'antichambre. Saint-Loup n'était pas fâché, je crois, malgré son sincère chagrin, d'éviter de me voir, étant donné ses dispositions pour moi. Il s'en alla, entraîné par son oncle qui, ayant quelque chose de très important à lui dire, et ayant failli pour cela partir à Doncières, ne pouvait pas en croire sa joie d'avoir pu économiser un tel dérangement. « Ah ! si on m'avait dit que je n'avais qu'à traverser la cour et que je te trouverais ici, j'aurais cru à une vaste blague ; comme dirait ton camarade M. Bloch, c'est assez farce. » Et tout en s'éloignant avec Robert qu'il tenait par l'épaule : « C'est égal, répétait-il, on voit bien que je viens de toucher de la corde de pendu ou tout comme ; j'ai une sacrée veine ». Ce n'est pas que le duc de Guermantes fût mal élevé, au contraire. Mais il était de ces hommes incapables de se mettre à la place des autres, de ces hommes en tête desquels il faut placer la plupart des médecins et les croque-morts, et qui après avoir pris une figure de circonstance et dit : « ce sont des instants très pénibles », vous avoir au besoin embrassé et conseillé le repos, ne considèrent plus une agonie ou un enterrement que comme une réunion mondaine plus ou moins restreinte où, avec une jovialité comprimée un instant, ils cherchent des yeux la personne à qui ils peuvent parler de leurs petites affaires, demander de les présenter à une autre ou « offrir une place » dans leur voiture pour les « ramener ». Le duc de Guermantes, tout en se félicitant du « bon vent » qui l'avait poussé vers son neveu, resta si étonné de l'accueil pourtant si naturel de ma mère, qu'il déclara plus tard qu'elle était aussi désagréable que mon père était poli, qu'elle avait des « absences » pendant lesquelles elle semblait même ne pas entendre les choses qu'on lui disait, et, qu'à son avis elle n'avait pas toute sa tête à elle. Il voulut bien

cependant, à ce qu'on me dit, mettre cela en partie sur le compte des circonstances et déclarer que ma mère lui avait paru très « affectée » par cet événement. Mais il gardait encore dans les jambes tout le reste des saluts et révérences à reculons qu'on l'avait empêché de mener à leur fin et se rendait d'ailleurs si peu compte de ce que c'était que le chagrin de maman, qu'il demanda, la veille de l'enterrement, si je n'essayais pas de la distraire.

Un beau-frère de ma grand'mère qui était religieux, et que je ne connaissais pas, télégraphia en Autriche où était le chef de son ordre et ayant, par faveur exceptionnelle, obtenu l'autorisation, vint ce jour-là. Accablé de tristesse, il lisait à côté du lit des textes de prières et de méditations sans cependant détacher ses yeux en vrille de la malade. A un moment où ma grand'mère était sans connaissance, la vue de la tristesse de ce prêtre me fit mal, et je le regardai. Il parut surpris de ma pitié et il se produisit alors quelque chose de singulier. Il joignit ses mains sur sa figure comme un homme absorbé dans une méditation douloureuse, mais comprenant que j'allais détourner de lui les yeux, je vis qu'il avait laissé un petit écart entre ses doigts. Et au moment où mes regards le quittaient, j'aperçus son œil aigu qui avait profité de cet abri de ses mains pour observer si ma douleur était sincère. Il était embusqué là comme dans l'ombre d'un confessionnal. Il s'aperçut que je le voyais et aussitôt clôtura hermétiquement le grillage qu'il avait laissé entr'ouvert. Je l'ai revu plus tard et jamais entre nous il ne fut question de cette minute. Il fut tacitement convenu que je n'avais pas remarqué qu'il m'épiait. Chez le prêtre comme chez l'aliéniste, il y a toujours quelque chose du juge d'instruction. D'ailleurs quel est l'ami, si cher soit-il, dans le passé commun avec le nôtre de qui il n'y ait pas de ces minutes dont nous ne trouvions plus commode de nous persuader qu'il a dû les oublier.

Le médecin fit une piqûre de morphine et pour rendre la respiration moins pénible demanda des ballons d'oxy-

gène. Ma mère, le docteur, la sœur les tenaient dans leurs mains, dès que l'un était fini, on leur en passait un autre. J'étais sorti un moment de la chambre. Quand je rentrai je me trouvai comme devant un miracle. Accompagnée en sourdine par un murmure incessant, ma grand'mère semblait nous adresser un long chant heureux qui remplissait la chambre, rapide et musical. Je compris bientôt qu'il n'était guère moins inconscient, qu'il était aussi purement mécanique, que le râle de tout à l'heure. Peut-être réflétait-il dans une faible mesure quelque bien-être apporté par la morphine. Il résultait surtout, l'air ne passant plus tout à fait de la même façon dans les bronches, d'un changement de registre de la respiration. Dégagé par la double action de l'oxygène et de la morphine, le souffle de ma grand'mère ne peinait plus, ne geignait plus, mais vif, léger, glissait, pâtineur, vers le fluide délicieux. Peut-être à l'haleine, insensible comme celle du vent dans la flûte d'un roseau, se mêlait-il dans ce chant, quelques-uns de ces soupirs plus humains qui, libérés à l'approche de la mort, font croire à des impressions de souffrance ou de bonheur chez ceux qui déjà ne sentent plus, et venaient ajouter un accent plus mélodieux, mais sans changer son rythme, à cette longue phrase qui s'élevait, montait encore, puis retombait, pour s'élancer de nouveau, de la poitrine allégée, à la poursuite de l'oxygène. Puis, par moments, monté si haut, prolongé avec tant de force, ce chant mêlé d'un murmure de supplication dans la volupté semblait s'arrêter tout à fait comme une source s'épuise.

Françoise, quand elle avait un grand chagrin, éprouvait le besoin si inutile, mais ne possédait pas l'art si simple, de l'exprimer. Jugeant ma grand'mère tout à fait perdue, c'est ses impressions à elle, Françoise, qu'elle tenait à nous faire connaître. Et elle ne savait que répéter : « Cela me fait quelque chose », du même ton dont elle disait quand elle avait pris trop de soupe aux choux : « J'ai comme un poids sur l'estomac », ce qui dans les deux cas était plus naturel

qu'elle ne semblait le croire. Si faiblement traduit, son chagrin n'en était pas moins très grand, aggravé d'ailleurs par l'ennui que sa fille, retenue à Combray (que la jeune Parisienne appelait maintenant la cambrousse et où elle se sentait devenir « pétrousse »), ne pût vraisemblablement revenir pour la cérémonie mortuaire que Françoise sentait devoir être quelque chose de superbe. Sachant que nous nous épanchions peu, elle avait à tout hasard convoqué d'avance Jupien pour tous les soirs de la semaine. Elle savait qu'il ne serait pas libre à l'heure de l'enterrement. Elle voulait du moins, au retour, le lui « raconter ».

Depuis plusieurs nuits mon père, mon grand-père, un de nos cousins veillaient et ne sortaient plus de la maison. Leur dévouement continu finissait par prendre un masque d'indifférence et l'interminable oisiveté autour de cette agonie leur faisait tenir ces mêmes propos qui sont inséparables d'un séjour prolongé dans un wagon de chemin de fer. D'ailleurs ce cousin (le neveu de ma grand'tante) excitait chez moi autant d'antipathie qu'il méritait et obtenait généralement d'estime.

On le « trouvait » toujours dans les circonstances graves, et il était si assidu auprès des mourants, que les familles, prétendant qu'il était délicat de santé, malgré son apparence robuste, sa voix de basse-taille et sa barbe de sapeur, le conjuraient toujours avec les périphrases d'usage de ne pas venir à l'enterrement. Je savais d'avance que maman qui pensait aux autres au milieu de la plus immense douleur lui dirait sous une tout autre forme ce qu'il avait l'habitude de s'entendre toujours dire :

— Promettez-moi que vous ne viendrez pas « demain ». Faites-le pour « elle ». Au moins n'allez pas « là-bas ». Elle vous aurait demandé de ne pas venir.

Rien n'y faisait ; il était toujours le premier à la « maison » à cause de quoi on lui avait donné, dans un autre milieu, le surnom que nous ignorions de « ni fleurs ni couronnes ». Et avant d'aller à « tout », il avait toujours « pensé à tout »,

ce qui lui valait ces mots : « Vous, on ne vous dit pas merci ».

— Quoi ? demanda d'une voix forte mon grand-père qui était devenu un peu sourd et qui n'avait pas entendu quelque chose que mon cousin venait de dire à mon père.

— Rien, répondit le cousin. Je disais seulement que j'avais reçu ce matin une lettre de Combray où il fait un temps épouvantable et ici un soleil trop chaud.

— Et pourtant le baromètre est très bas, dit mon père.

— Où ça dites-vous qu'il fait mauvais temps ? demanda mon grand'père.

— A Combray.

— Ah ! cela ne m'étonne pas, chaque fois qu'il fait mauvais ici, il fait beau à Combray et *vice versa*. Ah ! mon Dieu : vous parlez de Combray : a-t-on pensé à prévenir Legrandin ?

— Oui, ne vous tourmentez pas, c'est fait, dit mon cousin dont les joues bronzées par une barbe trop forte sourirent imperceptiblement, de la satisfaction d'y avoir pensé.

A ce moment, mon père se précipita, je crus qu'il y avait du mieux ou du pire. C'était seulement le docteur Dieulafoy qui venait d'arriver. Mon père alla le recevoir dans le salon voisin, comme l'acteur qui doit venir jouer. On l'avait fait demander non pour soigner mais pour constater, comme une sorte de notaire. Le docteur Dieulafoy a pu en effet être un grand médecin, un professeur merveilleux ; à ces rôles divers où il excella, il en joignait un autre dans lequel il fut pendant quarante ans sans rival, un rôle aussi original que le raisonneur, le scaramouche ou le père noble, et qui était de venir constater l'agonie ou la mort. Son nom déjà présageait la dignité avec laquelle il tiendrait l'emploi et quand la servante disait : M. Dieulafoy, on se croyait chez Molière. A la dignité de l'attitude concourait sans se laisser voir la souplesse d'une taille charmante. Un visage en soi-même trop beau était amorti par la convenance à des circonstances douloureuses. Dans sa noble redingote noire, le professeur

entrait, triste sans affectation, ne donnait pas une seule condoléance qu'on eût pu croire feinte et ne commettait pas non plus la plus légère infraction au tact. Aux pieds d'un lit de mort, c'était lui et non le duc de Guermantes qui était le grand seigneur. Après avoir regardé ma grand'-mère sans la fatiguer, et avec un excès de réserve qui était une politesse au médecin traitant, il dit à voix basse quelques mots à mon père, s'inclina respectueusement devant ma mère, à qui je sentis que mon père se retenait pour ne pas dire : « Le professeur Dieulafoy ». Mais déjà celui-ci avait détourné la tête, ne voulant pas importuner et sortit de la plus belle façon du monde, en prenant simplement le cachet qu'on lui remit. Il n'avait pas eu l'air de le voir, et nous-mêmes nous demandâmes un moment si nous le lui avions remis, tant il avait mis de la souplesse d'un prestidigitateur à le faire disparaître, sans pour cela perdre rien de sa gravité plutôt accrue de grand consultant à la longue redingote à revers de soie, à la belle tête pleine d'une noble commisération. Sa lenteur et sa vivacité montraient que si cent visites l'attendaient encore, il ne voulait pas avoir l'air pressé. Car il était le tact, l'intelligence et la bonté même. Cet homme éminent n'est plus. D'autres médecins, d'autres professeurs ont pu l'égaler, le dépasser peut-être. Mais l' « emploi » où son savoir, ses dons physiques, sa haute éducation le faisaient triompher, n'existe plus, faute de successeurs qui aient su le tenir. Maman n'avait même pas aperçu M. Dieulafoy, tout ce qui n'était pas ma grand'mère n'existant pas. Je me souviens (et j'anticipe ici) qu'au cimetière, où on la vit, comme une apparition surnaturelle, s'approcher timidement de la tombe et semblant regarder un être envolé qui était déjà loin d'elle, mon père lui ayant dit : « le père Norpois est venu à la maison, à l'église, au cimetière, il a manqué une commission très importante pour lui, tu devrais lui dire un mot, cela le toucherait beaucoup », ma mère, quand l'ambassadeur s'inclina vers elle, ne put que pencher avec douceur son visage qui

n'avait pas pleuré. Deux jours plus tôt — et pour anticiper encore avant de revenir à l'instant même auprès du lit où ma grand'mère agonisait — pendant qu'on veillait ma grand'mère morte, Françoise, qui ne niant pas absolument les revenants, s'effrayait au moindre bruit, disait : « Il me semble que c'est elle. » Mais au lieu d'effroi, c'était une douceur infinie que ces mots éveillèrent chez ma mère qui aurait tant voulu que les morts revinssent, pour avoir quelquefois sa mère auprès d'elle.

Pour rétrograder maintenant à ces heures de l'agonie :

— Vous savez ce que ses sœurs nous ont télégraphié ? demanda mon grand-père à mon cousin.

— Oui, Beethoven, on m'a dit, c'est à encadrer, cela ne m'étonne pas.

— Ma pauvre femme qui les aimait tant, dit mon grand-père en essuyant une larme. Il ne faut pas leur en vouloir. Elles sont folles à lier, je l'ai toujours affirmé. Qu'est-ce qu'il y a, on ne donne plus d'oxygène ?

Ma mère dit :

— Mais alors maman va commencer à mal respirer.

Le médecin répondit :

— Oh ! non, l'effet de l'oxygène durera encore un bon moment, nous recommencerons tout à l'heure.

Il me semblait qu'on n'aurait pas dit cela pour une mourante, que si ce bon effet devait durer, c'est qu'on pouvait quelque chose sur sa vie. Le sifflement de l'oxygène cessa pendant quelques instants. Mais la plainte heureuse de la respiration jaillissait toujours légère, tourmentée, inachevée, sans cesse recommençante. Par moments, il semblait que tout fût fini, le souffle s'arrêtait, soit par ces mêmes changements d'octaves qu'il y a dans la respiration d'un dormeur, soit par une intermittence naturelle, un effet de l'anesthésie, un progrès de l'asphyxie, quelque défaillance du cœur. Le médecin reprit le pouls de ma grand'mère, mais déjà, comme si un affluent venait apporter son tribut au courant asséché, un nouveau chant s'embranchait à la

phase interrompue. Et celle-ci reprenait à un autre diapason, avec le même élan inépuisable. Qui sait si, sans même que ma grand'mère en eût conscience, tant d'états heureux et tendres comprimés par la souffrance ne s'échappaient pas d'elle maintenant comme ces gaz plus légers qu'on refoula longtemps. On aurait dit que tout ce qu'elle avait à nous dire s'épanchait, que c'était à nous qu'elle s'adressait avec cette prolixité, cet empressement, cette effusion. Wagner qui a fait entrer dans sa musique tant de rythmes de la nature et de la vie, depuis le reflux de la mer jusqu'au martèlement du cordonnier, des coups du forgeron au chant de l'oiseau, on peut croire, s'il a jamais assisté à une telle mort qu'il en a dégagé pour les éterniser dans la mort d'Yseult les inexhaustibles ressassements. Au pied du lit, convulsée par tous les souffles de cette agonie, ne pleurant pas mais par moments trempée de larmes, ma mère avait la désolation sans pensée d'un feuillage que cingle la pluie et retourne le vent. On me fit m'essuyer les yeux avant que j'allasse embrasser ma grand'mère.

— Mais je croyais qu'elle ne voyait plus, dit mon père.

— On ne peut jamais savoir, répondit le docteur.

Quand mes lèvres la touchèrent, les mains de ma grand'mère s'agitèrent, elle fut parcourue tout entière d'un long frisson, soit réflexe, soit que certaines tendresses aient leur hyperesthésie qui reconnaît à travers le voile de l'inconscience ce qu'elles n'ont presque pas besoin des sens pour chérir. Tout d'un coup ma grand'mère se dressa à demi, fit un effort violent, comme quelqu'un qui défend sa vie. Françoise ne put résister à cette vue et éclata en sanglots. Me rappelant ce que le médecin avait dit, je voulus la faire sortir de la chambre. A ce moment, ma grand'mère ouvrit les yeux. Je me précipitai sur Françoise pour cacher ses pleurs, pendant que mes parents parleraient à la malade. Le bruit de l'oxygène s'était tu, le médecin s'éloigna du lit. Ma grand'mère était morte.

Quelques heures plus tard, Françoise put une dernière

fois et sans les faire souffrir peigner ces beaux cheveux qui grisonnaient seulement et jusqu'ici avaient semblé être moins âgés qu'elle. Mais maintenant, au contraire, ils étaient seuls à imposer la couronne de la vieillesse sur le visage redevenu jeune d'où avaient disparu les rides, les contractions, les empâtements, les tensions, les fléchissements que, depuis tant d'années, lui avait ajoutés la souffrance. Comme au temps lointain où ses parents lui avaient choisi un époux, elle avait les traits délicatement tracés par la pureté et la soumission, les joues brillantes d'une chaste espérance, d'un rêve de bonheur, même d'une innocente gaieté, que les années avaient peu à peu détruits. La vie en se retirant venait d'emporter les désillusions de la vie. Un sourire semblait posé sur les lèvres de ma grand'mère. Sur ce lit funèbre, la mort, comme le sculpteur du moyen âge, l'avait couchée sous l'apparence d'une jeune fille.

MARCEL PROUST

L'ERMITE

(SATIRE PREMIÈRE)

Sur le sentier du plus âpre des bois,
Tel qu'un flâneur distrait qui ne me voit,
Le poil bouffant, vint tranquille vers moi
Un renard. J'eus comme un léger émoi
Qui se changea vite en éclat de rire
Lorsque aussi prompt qu'une brise qui vire
Il s'en alla si bien que je l'admire
Dans ma pensée où je vois encor luire
Sa queue. Et tout autour j'entends bruire
Le cliquetis des arbres dépouillés.

O mon renard ! ami des prés mouillés,
Cadres brillants des coqs aux chants rouillés
Dont l'orgueil fou trahit les poulaillers,
C'est bien à toi que semblait ma Jeunesse
Lorsqu'elle allait d'un pied plein de finesse,
Faisant glisser de tous côtés son œil
Et prête à fuir l'ombre d'un écureuil !

Cette Jeunesse elle est dans ma pensée.
Ainsi que toi, renard, elle est passée
Sur le chemin des bois où les pensées
Et l'ancolie au printemps sont poussées.
Et maintenant, dans l'automne froissée,
Elle s'en va sur les mousses tassées

Et comme si, d'alors jusqu'aujourd'hui,
Ce ne fût pas plus long que lorsque a lui,
Un simple instant, le beau renard poli.

Je ne saurais pleurer comme vous faites,
Doux rabâcheurs que l'on nomme poètes,
Que vous soyez Horace ou bien Ronsard,
Je ne saurais pleurer avec votre art
Sur cette rose au soir fanée. Et puisque
Elle est fanée, et qu'il n'est plus de risque
Qu'elle retourne à son rosier, je veux
Me réjouir autant qu'il plaît à Dieu,
Sans qu'un regret vienne mouiller mes yeux,
De l'autre fleur qu'on nomme l'immortelle.

Vous me fuyez, je vous fuis, toute belle
Qui roucoulez comme une tourterelle.
Pour vous mon archet cesse de jouer
Et pour vous mes chants cessent de louer.
Dans les bois galants vous irez bouder
Et dire aux échos que je n'ai plus d'ailes.
Vous irez chercher des brins d'asphodèles,
De la violette et du romarin,
Des joueurs de flûte et de tambourin,
Car je vous aurai bien scandalisée,
Pour m'ensevelir aux Champs-Elysées :

Cythère a cargué parmi les lueurs
Que dans l'ombre font les martins-pêcheurs.

Donc loin de vous, et tel qu'un vieil ermite
Qui par vos mains fut enterré trop vite,
Portant au dos la gourde et la marmite,
Je poursuivrai le chemin que limite
Le ciel. La nuit, semblable à du granite,
Se déploiera dans le jour de saphir

En me berçant des liquides soupirs
Qu'un rossignol que l'on croirait mourir
Mêle au silence où pleure la fontaine.
Me nourrissant de racine et de faîne,
Vêtu d'écorce et de grossière laine,
Je construirai ma cabane sereine
Avec l'argile et la branche de chêne
Dans ce vallon où l'Amour vrai m'entraîne.

C'est fait. J'habite avec l'Amour, ici,
Et dans la joie est noyé mon souci.
Je suspendis mon cœur à cette mousse.
Il est éclos et ses ailes le poussent
A voleter parmi les grimpereaux,
A se baigner avec eux au ruisseau,
A sautiller sur le dos du troupeau,
A gazouiller aux cimes de l'ormeau.
Par le chemin couleur de la pervenche
Où le beau temps qui suit son cours s'épanche,
Tous les matins, mon rosaire à la hanche,
Je redescends vers la chapelle blanche,
Car chaque jour n'est pour moi qu'un Dimanche.

Or je dirai ce qui parfois m'advint
Depuis alors jusqu'en mil neuf cent vingt.

Un jour heurta ma hutte une diablesse
Qui voulut faire échec à ma sagesse :
Cheveux roulés comme on les porte en Grèce,
Et ces regards dont les pointes nous blessent,
Et cette voix dont Sirène caresse
Le voyageur qui dans la haute mer
En l'écoutant boit à l'amour amer.

J'étais au coin du feu mourant, l'hiver.
— Que voulez-vous ? dis-je à la visiteuse.
— Mais rien, qu'avec vous écouter l'yeuse
Et le sapin qui font harmonieuse
La poésie où maître êtes passé.
J'en aime fort le souffle cadencé,
Comme la branche où le vent a dansé,
Quand on entend l'orage dispersé
Rouler le char de la prochaine Aurore.

Cette diablesse, elle me dit encore
Ces mots subtils que les hommes adorent
Et qui les font tomber, et puis mourir
Quand le plaisir a tué le désir.
— Ma barbe, dis-je, est comme de la neige !
— Rien n'est plus doux, quand un toit vous protège,
Que les flocons qui tombent au dehors
Et dont le froid dans le chaud vous endort.

Ayant prié mon ange que l'infâme
Qui me parlait en attisant ma flamme
S'en allât loin et ne perdît mon âme,
Il m'inspira, non point un brusque blâme
Qui va perçant le cœur comme une lame,
Mais le moyen le plus spirituel
Dont sut user poète sous le ciel.
Il m'inspira, puisque cette diablesse
S'était vantée à moi de la tendresse
Qu'elle portait aux brises qui caressent
Les branches d'arbre en les faisant chanter,
Et aux frimas qu'on voit en l'air flotter,
De lui servir sur ma plus juste lyre
Le plus doux chant du bois quand il soupire
Et le duvet le plus blanc de Zéphyre.

Ce qu'alors je fis. Et d'abord souffla
Le vent aux sapins. Et la mer houla.
Puis le vent décrut. La mer désenfla.
Et tout doucement la brise coula
Comme de la pluie à travers l'yeuse.
Le soleil baisa la forêt joyeuse
Qui dans un tendre et long balancement
Berçait comme fait un être charmant
Ses nids de mésange et ses nids de graines.

Cet hymne aurait pu plaire à quelque reine,
Mais à la diablesse il ne convint pas
Et je l'entendis maugréer tout bas.

Mon luth alors neigea sur la vallée
Qui s'épanouit comme l'azalée
La plus blanche. Et la plaine immaculée
Se tut. Et les champs et toutes leurs claies
Disparurent dans l'éblouissement :
C'était le livre pur du Tout-Puissant.

Je vis bientôt la diablesse fuyant :
Elle n'aimait la neige ni le vent

FRANCIS JAMMES

1920.

AU PLATANE

A ANDRÉ FONTAINAS

Tu penches, grand Platane, et te proposes nu,
Blanc comme un jeune Scythe,
Mais ta candeur est prise, et ton pied retenu
Par la force du site.

Ombre retentissante en qui le même azur
Qui t'emporte, s'apaise,
La noire mère astreint ce pied natal et pur
A qui le monde pèse.

De ton front voyageur les vents ne veulent pas ;
La terre tendre et sombre,
O Platane, jamais ne laissera d'un pas
S'émerveiller ton ombre !

Ce front n'aura d'accès qu'aux degrés lumineux
Où la sève l'exalte ;
Tu peux grandir, candeur, mais non rompre les nœuds
De l'éternelle halte !

Pressens autour de toi d'autres vivants liés
Par l'hydre vénérable ;
Tes pareils sont nombreux, des pins aux peupliers,
De l'yeuse à l'érable,

Qui, par les morts saisis, les pieds échevelés
Dans la confuse cendre,
Sentent les fuir les fleurs, et les spermes ailés
Le cours léger descendre.

Le tremble pur, le charme, et ce hêtre formé
De quatre jeunes femmes,
Ne cessent pas de battre un ciel toujours fermé,
Vêtus en vain de rames.

Ils vivent séparés, ils pleurent confondus
Dans une seule absence,
Et leurs membres d'argent sont vainement fendus
A leur douce naissance.

Quand l'âme lentement qu'ils expirent le soir
Vers l'Aphrodite monte,
La vierge doit dans l'ombre, en silence, s'asseoir,
Toute chaude de honte.

Elle se sent surprendre, et pâle, appartenir
A ce tendre présage
Qu'une présente chair tourne vers l'avenir
Par un jeune visage...

Mais toi, de bras plus purs que les bras animaux,
Toi qui dans l'or les plonges,
Toi qui formes au jour le fantôme des maux
Que le sommeil fait songes,

Haute profusion de feuilles, trouble fier
Quand l'âpre tramontane
Sonne, au comble de l'or, l'azur du jeune hiver
Sur tes harpes, Platane,

Ose gémir !... Il faut, ô souple chair du bois,
Te tordre, te détordre,
Te plaindre sans te rompre, et rendre aux vents la voix
Qu'ils cherchent en désordre !

Flagelle-toi !... Parais l'impatient martyr
Qui soi-même s'écorche,
Et dispute à la flamme impuissante à partir
Ses retours vers la torche !

Je t'ai choisi, puissant personnage d'un parc,
Ivre de ton tangage,
Puisque le ciel t'exerce, et te presse, ô grand arc,
De lui rendre un langage,

Afin que l'hymne monte aux oiseaux qui naîtront,
Et que mon âme sache
Frémir jusques aux dieux conduite par un tronc
Qui rêve de la hache !

O qu'amoureusement des Dryades rival,
Le seul poète puisse
Flatter ton corps poli comme il fait du Cheval
L'ambitieuse cuisse !...

— Non, dit l'Arbre. Il dit : Non ! par l'étincellement
De sa tête superbe,
Que la tempête traite universellement
Comme elle fait une herbe !

PAUL VALÉRY

SI LE GRAIN NE MEURT...

FRAGMENTS [1]

VI

La rue de Commaille était une rue nouvelle taillée au travers des jardins qui, dans cette partie de la rue du Bac sur quoi elle donnait, longtemps se dissimulèrent derrière la façade protectrice des hautes maisons. La porte cochère de celles-ci restait-elle, par hasard, entr'ouverte, l'œil émerveillé s'enfonçait curieusement vers d'insoupçonnables, de mystérieuses profondeurs, jardins d'hôtels particuliers, auxquels d'autres jardins faisaient suite, jardins de ministères, d'ambassades, jardins de Fortunio, jalousement protégés, mais sur lesquels les fenêtres des maisons voisines les plus modernes avaient parfois le coûteux privilège de plonger.

Les deux fenêtres du salon, celle de la bibliothèque, celles de la chambre de ma mère et de la mienne ouvraient sur un de ces merveilleux jardins, qui n'était séparé de nous que par la largeur de la rue. Celle-ci n'était bâtie que d'un côté ; un mur bas, face aux maisons, ne gênait que les premiers étages ; nous habitions au quatrième.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* (1er février, 1er mars, 1er mai, 1er novembre et 1er décembre 1920).

C'est dans la chambre de ma mère qu'elle et moi nous nous tenions le plus souvent. C'est là que nous prenions notre thé du matin. Je parle déjà de cette seconde année où, Monsieur Richard ayant réintégré le centre de Paris, je n'étais plus que son « demi-pensionnaire », c'est-à-dire que je rentrais dîner et coucher à la maison chaque jour. J'en repartais au matin, à l'heure où Marie commençait de coiffer ma mère, aussi ne m'était-il donné d'assister que les jours de congé à cette opération, qui durait une demi-heure. Maman recouverte d'un blanc peignoir s'asseyait, bien au jour, devant la fenêtre. En face d'elle, et de manière qu'elle se pût mirer, Marie dressait une glace ovale échassière, articulée, montée sur tige de métal à trépied, qui se haussait à volonté ; un minuscule plateau rond ceinturait la tige, sur lequel peignes et brosses étaient posés. Ma mère alternativement lisait trois lignes du *Temps* de la veille au soir qu'elle tenait en main, puis regardait dans le miroir. Elle y voyait le dessus de sa tête et la main de Marie armée du peigne ou de la brosse, qui sévissait ; quoi que fît Marie, c'était avec l'apparence de la fureur.

— Oh ! Marie, que vous me faites mal ! geignait ma mère.

Je lisais, vautré dans un des deux grands fauteuils qui, de droite et de gauche, encombraient les abords de la cheminée (mastodontesques fauteuils de velours grenat, dont la monture et la forme même se dissimulaient sous l'intumescence du capiton). Je levais un instant les yeux vers le beau profil de ma mère ; ses traits étaient naturellement graves et doux, un peu durcis occasionnellement par la blancheur crue du peignoir et par la résistance qu'elle opposait quand Marie lui tirait les cheveux en arrière.

— Marie, vous ne me brossez pas, vous me tapez !

Marie s'arrêtait un instant ; puis repartait de plus belle. Maman laissait alors glisser de dessus ses genoux le journal

et mettait ses mains l'une dans l'autre en signe de résignation, de cette manière qui lui était familière, les doigts exactement croisés, à l'exception des deux index, arqués l'un contre l'autre et pointant en avant.

— Madame ferait bien mieux de se coiffer elle-même ; comme ça elle ne se plaindrait plus.

Mais la coiffure de maman comportait un peu d'artifice et se fût malaisément passée de l'assistance de Marie. Séparés par le milieu, de dessous un couronnement de tresses formant chignon plat, deux bandeaux lisses au-dessus des tempes ne bombaient de manière séante qu'à l'aide de quelques adjonctions. En ce temps on en fourrait partout ; c'était l'époque hideuse des « tournures ».

Marie n'avait pas précisément son franc-parler — maman ne l'eût point toléré — elle s'en tenait aux boutades : quelques mots partis en sifflant, chassés d'elle par une furia comprimée. Maman tremblait un peu devant elle, et lorsqu'elle servait à table, on attendait qu'elle fût sortie pour dire :

— J'ai beau le répéter à Désirée (c'est à ma tante Claire que la phrase s'adressait), sa mayonnaise est encore trop vinaigrée.

Désirée avait succédé à Joséphine, l'ex-passion de Marie ; mais quelle qu'eût été la cuisinière, Marie aurait pris toujours son parti. Alors, le lendemain, comme je sortais avec elle :

— Tu sais, Marie, — commençais-je, à la manière des plus vilains cafards — si Désirée ne veut pas écouter ce que lui dit maman, je ne sais pas si nous pourrons la garder. — C'était aussi pour faire l'important. — Sa mayonnaise, hier...

— Était encore trop vinaigrée, je sais, interrompait Marie, d'un air vengeur. Elle pinçait les lèvres, retenait son ire un instant, puis, quand la pression était devenue assez forte, on entendait jaillir :

— Allez ! Vous êtes des fins-becs.

Marie n'était pas réfractaire à toute émotion esthétique ; mais chez elle, comme chez beaucoup de Suisses, le sentiment de la beauté se confondait avec celui de l'altitude ; et pareillement ses dispositions musicales se limitaient au chant des cantiques. Un jour pourtant, tandis que j'étais au piano, elle entra brusquement dans le salon ; je jouais une *Romance sans paroles* assez fadement expressive (celle en mi-maj.).

— Au moins voilà de la musique, dit-elle en hochant la tête avec sentiment ; puis furieusement : — Je vous demande si ça ne vaut pas mieux que toutes vos trioles ?

Elle appelait indifféremment « trioles » toute la musique qu'elle ne comprenait pas.

Les leçons de Mlle de Guesclin ayant été jugées insuffisantes, je fus confié à un professeur mâle, qui ne valait hélas ! pas beaucoup mieux. Monsieur Merriman était essayeur chez Pleyel ; il avait fait du métier de pianiste sa profession, sans vocation aucune ; à force de travail était parvenu à décrocher au Conservatoire un premier prix, si je ne m'abuse ; son jeu correct, luisant, glacé, ressortissait plutôt à l'arithmétique qu'à l'art ; quand il se mettait au piano, on croyait voir un comptable devant sa caisse ; sous ses doigts, blanches, noires et croches, s'additionnaient ; il faisait la vérification du morceau. Assurément il aurait pu m'entraîner pour le mécanisme ; mais il ne prenait aucun plaisir à enseigner. Avec lui, la musique devenait un pensum aride ; ses maîtres étaient Cramer, Steibelt, Dusseck, du moins ceux dont il préconisait pour moi la férule. Beethoven lui paraissait libidineux. Deux fois par semaine, il venait, ponctuel ; la leçon consistait dans la répétition monotone de quelques exercices, et encore point des plus profitables pour les doigts, mais des plus niaisement routiniers ; quelques gammes, quelques arpèges, puis je commençais de rabâcher « les huit dernières mesures » du morceau en cours, c'est-à-dire les dernières étudiées ; après quoi, huit pas plus loin il faisait une sorte de grand V au

crayon, marquant la besogne à abattre, comme on désigne dans une coupe de bois les arbres condamnés ; puis disait en se levant, tandis que sonnait la pendule :

— Pour la prochaine fois, vous étudierez les huit mesures suivantes.

Jamais la moindre explication. Jamais le moindre appel, je ne dis pas à mon goût musical ou à ma sensibilité (Comment en eût-il été question ?) mais non plus seulement à ma mémoire ou à mon jugement. A cet âge de développement, de souplesse et d'assimilation, quels progrès n'eussé-je point faits, si ma mère m'avait aussitôt confié au maître incomparable que fut pour moi, un peu plus tard (trop tard, hélas !) M. de la Nux. Hélas ! après deux ans d'ânonnements mortels, je ne fus délivré de Merriman que pour tomber en Schifmacker.

Je reconnais qu'en ce temps il n'était pas aussi facile qu'aujourd'hui de trouver un bon professeur ; la *Schola* n'en formait pas encore ; l'éducation musicale de la France entière restait à faire, et, de plus, le milieu où fréquentait ma mère n'y entendait à peu près rien. Ma mère indéniablement faisait de grands efforts pour s'instruire elle-même et m'instruire ; mais ses efforts étaient mal dirigés. Schifmacker lui était chaudement recommandé par une amie :

— Croiriez-vous, disait-elle à ma mère qu'il a su m'y faire prendre goût ? A moi ! A la musique ! Un homme extraordinaire, je vous dis. Essayez-en.

Le premier jour qu'il vint chez nous, il nous exposa son système. C'était un gros vieux homme ardent, essoufflé, qui rougeoyait comme une forge, qui bredouillait, sifflait et postillonnait en parlant. On eût dit qu'il était sous pression et laissait échapper sa vapeur. Il portait les cheveux en brosse et des favoris ; tout cela, blanc de neige, avait l'air de fondre sur sa face qu'il lui fallait sans cesse éponger. Il disait :

— Les autres professeurs, qu'est-ce qu'ils racontent ?

Faut faire des exercices, des exercices, et patati, et patata. Mais est-ce que j'en ai fait, moi, des exercices ? Laissez-moi donc tranquille ! On apprend à jouer en jouant. C'est comme pour parler. Voyons, vous qui êtes raisonnable, Madame, est-ce que vous accepteriez que chaque matin on fît faire à votre enfant des exercices de langue, sous prétexte qu'il aura à se servir de sa langue dans la journée : ra, ra, ra, ra, gla, gla, gla, gla. (Ici ma mère positivement terrifiée par l'humide exubérance de Schifmacker reculait sensiblement son fauteuil ; l'autre approchait le sien d'autant.) — Qu'on ait la langue bien ou mal pendue, ce qu'on dit, c'est ce qu'on a à dire, et au piano on a toujours assez de doigts pour exprimer ce qu'on sent. Ah ! si l'on ne sent rien, quand on aurait dix doigts à chaque main, la belle affaire ! — Alors il partait d'un gros rire, puis s'étranglait et toussait, puis suffoquait durant quelques instants, roulait des yeux tout blancs, puis s'épongeait, puis s'éventait avec son mouchoir. Ma mère proposait d'aller lui chercher un verre d'eau ; mais il faisait signe que ce n'était rien, agitait un dernier coup ses petits bras, ses courtes jambes, expliquait qu'il avait voulu rire et tousser à la fois, faisait un : Hhm ! retentissant et, tourné vers moi :

— Alors, mon petit, c'est compris : plus d'exercices. Regardez, Madame ! regardez ce farceur comme il est content ! Il se dit déjà : on ne va pas s'embêter avec le papa Schifmacker. Il a raison cet enfant.

Ma mère complètement submergée, éberluée, amusée tout de même par tant de pîtrerie, mais effrayée plutôt encore, et n'approuvant pas trop une méthode qui supprimait la contrainte et l'effort, elle qui en apportait à tout dans la vie et s'appliquait sans cesse à quoi que ce soit qu'elle fît, tâchait en vain de placer une phrase complète : on entendait, à travers cet éclaboussement continu :

— Oui, pourvu que... mais il ne demande pas à... évidemment... à condition de...

Et tout à coup Schifmacker se levait :

— Maintenant je vais vous jouer quelque chose, pour que vous n'alliez pas penser : ce professeur de piano, il ne sait que parler.

Il ouvrit le piano, frappa quelques accords, puis se lança dans une petite étude de Stephen Heller, en forme de fanfare, qu'il mena d'un train d'enfer et avec un étourdissant brio. Il avait de petites mains courtes et rouges avec lesquelles, presque sans agiter les doigts, il semblait pétrir le piano. Son jeu ne rappelait rien que j'eusse jamais entendu ou que je dusse jamais plus entendre ; ce qu'on appelle mécanisme lui faisait complètement défaut et je crois qu'il aurait trébuché dans la simple gamme ; aussi n'est-ce jamais précisément le morceau tel qu'il était écrit qu'on entendait avec lui, mais quelque approximation pleine de fougue, de saveur et d'étrangeté.

Je n'étais pas tellement ravi qu'il supprimât de ma vie les exercices ; déjà j'aimais étudier ; c'est pour plus de progrès que je changeais de professeur, et je doutais si, avec ce diable d'homme... Il avait de bizarres principes ; celui-ci, par exemple : que le doigt, sur la touche, ne doit jamais demeurer immobile ; il feignait que ce doigt continuât de disposer de la note, comme fait le doigt du violoniste ou l'archet qui porte sur la corde vibrante elle-même, et se donnait ainsi l'illusion d'en grossir ou d'en diminuer le son et de le modeler à son gré, suivant qu'il enfonçait ce doigt plus avant sur la touche ou au contraire le ramenait à lui. C'est là ce qui donnait à son jeu cet étrange mouvement de va et vient par quoi il avait l'air de malaxer la mélodie.

Ses leçons prirent fin brusquement sur une scène affreuse. Voici ce qui la motiva : Schifmacker était corpulent, je l'ai dit. Ma mère, craignant pour les petites chaises du salon, et que leur complexion délicate s'accommodât mal d'un tel poids, avait été chercher dans l'antichambre un robuste siège, hideux, recouvert de molesquine et qui jurait étrangement avec le mobilier du salon. Elle mit ledit siège à

côté du piano, et écarta les autres, « pour qu'il comprît bien où il devait s'asseoir, » disait-elle. La première leçon tout alla bien, la chaise tenait bon et résistait à la pression et à l'agitation de ce gros corps. Mais la fois suivante il se passa quelque chose d'épouvantable : la molesquine, amollie sans doute par la chaleureuse leçon précédente, commença de lui coller aux chausses. On ne s'en aperçut, hélas ! qu'à la fin de la séance, au moment qu'il voulut se lever. Vains efforts ! Il tenait à la chaise, et la chaise tenait à lui. Son mince pantalon (nous étions en été) si l'étoffe en était un peu mûre, le fond allait y rester, c'était sûr ; il y eut quelques minutes d'angoisse... Et puis, non ! sur un nouvel effort, ce fut la molesquine qui céda, doucement, doucement, abandonnant du sien, comme par conciliation. Je maintenais la chaise, encore trop consterné pour oser rire ; lui, tirait de l'avant, disait :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est encore que cette invention d'enfer ? — et tâchait, par-dessus son épaule, de surveiller le décollement, ce qui rendait sa face plus rouge encore.

Tout se passa sans déchirure, heureusement, et sans dommage, que pour la molesquine dont il emportait après lui tout l'apprêt, laissant sur le siège, imprimée, l'image en négatif de son énorme derrière.

Le plus curieux, c'est qu'il ne se fâcha qu'à la leçon suivante. Je ne sais ce qui lui prit ce jour là, mais, après la leçon, comme je le raccompagnais dans l'antichambre, subitement il éclata en invectives d'une violence extrême, déclara qu'il y voyait clair dans mon jeu, que j'étais « un faux bonhomme, » qu'il ne supporterait pas plus longtemps qu'on se fichât de lui et qu'il ne remettrait plus les pieds dans une maison où on le traitait en paltoquet.

Effectivement il ne reparut plus ; et nous apprîmes par les journaux, à quelque temps de là, qu'il s'était noyé pendant une partie de canotage.

Je n'entrais guère dans le salon qu'à cause du piano

qui s'y trouvait. La pièce restait à demi-fermée d'ordinaire, les meubles soigneusement protégés par des housses de percale blanche, striée de minces raies rouge vif. Ces housses habillaient si exactement la forme des chaises et des fauteuils, que c'était un plaisir que de les remettre chaque jeudi matin, après la parade du mercredi, jour de réception de ma mère ; la percale avait de savants retours, et de petites agrafes la maintenaient appliquée contre les soutiens des dossiers. Je ne suis pas sûr que je ne préférasse pas le salon, ainsi revêtu de son uniforme de housses, décent, modeste et, l'été, délicieusement frais derrière les volets clos, que lorsque éclatait aux regards son luxe morne et inharmonieux. Il y avait diverses chaises en tapisserie, des fauteuils faux Louis XVI, recouverts d'un damas bleu et vieil or, dont étaient faits égalcment les rideaux, rangés le long des murs ou en deux files qui, partant du milieu du salon, rejoignaient, aux deux côtés de la cheminée, deux fauteuils beaucoup plus importants que les autres, et dont le faste m'éblouissait ; je savais qu'ils étaient en « velours de Gênes », mais j'imaginais mal sur quel métier compliqué pouvait être tissue cette étoffe qui tenait à la fois du velours, de la guipure et de la broderie ; elle était de couleur havane ; les bois de ces fauteuils étaient noirs et dorés ; je n'avais pas la permission de m'y asseoir ; ils étaient énormes, gênants, inconfortables et hideux. Sur la cheminée, des candélabres et une pendule en cuivre doré : la décente *Sapho* de Pradier. Que dirai-je du lustre et des appliques ? J'ai fait un grand pas dans l'émancipation de ma pensée, le jour où j'osai me persuader que tous les lustres de tous les salons n'étaient pas nécessairement en girandoles de cristal, comme ceux-ci.

Devant la cheminée, un écran en tapisserie de soie présentait, sous des églantines, une espèce de pont chinois dont les bleus me sont restés dans l'œil ; des pendeloques agrémentaient la monture de bambou, balançant de droite et de gauche des glands de soie, du même azur que celui de

la tapisserie, suspendus deux par deux à la tête et à la queue de poissons de nacre et retenus par des fils d'or. Il me fut raconté, plus tard, que ma mère l'avait brodé en secret dans les premiers temps de son mariage ; le regard de mon père, le jour de sa fête, avait été buter contre, en entrant dans son cabinet. Quelle consternation ! Lui, si doux, et qui adorait ma mère, il s'était presque fâché :

— Non, Juliette ! s'était-il écrié ; non, je vous en prie. Ici je suis chez moi. Cette pièce au moins, laissez-moi l'arranger moi-même, tout seul, à ma façon.

Puis rappelant à lui son aménité, il avait persuadé ma mère que l'écran lui faisait beaucoup de plaisir, mais qu'il le préférait dans le salon.

Depuis la mort de mon père nous dînions chaque dimanche avec ma tante Claire et Albert ; nous allions chez eux et ils venaient chez nous, alternativement ; pour eux on n'enlevait pas les housses. Après le repas, tandis que nous nous mettions au piano, Albert et moi, ma tante et ma mère s'approchaient de la grande table, éclairée par une lampe à huile que coiffait un de ces abat-jour compliqués comme on en faisait alors ; je crois qu'on n'en voit plus de pareils aujourd'hui ; une fois par an, à même époque, nous allions en choisir un nouveau, maman et moi, chez un papetier de la rue de Tournon qui en avait un grand choix ; ils étaient en carton opaque, mais qui, par des gaufrures savantes et des crevés, laissait passer des onglets de lumière à travers des papiers très minces et diversement colorés ; c'était féerique.

La table du salon était couverte d'un épais tapis de velours, bordé d'une très large bande de tapisserie laine et soie, qui, je crois, avait été l'œuvre patiente d'Anna et de ma mère, du temps qu'elles étaient rue de Crosne. Elle débordait la table et retombait sur les côtés, verticale, de sorte qu'on ne la pouvait admirer que de loin. Elle représentait, cette bordure, une torsade de pivoines et de rubans, ou du moins de quelque chose de jaune et de contourné

qui pouvait passer pour tel. La bordure avait fait effort pour se raccorder au velours, c'est-à-dire qu'il y avait, mordant la bordure, en guise d'amorce ou de provocation, une régulière indentation de faux prolongements du velours ; mais le velours, lui, n'avait fait aucun effort pour s'harmoniser avec la bordure ; il avait préféré s'assortir aux fauteuils de velours de Gênes, adoptant leur couleur havane, tandis que les amorces restaient vert chou.

Tandis que ma tante et ma mère faisaient une partie de cartes (par principe elles ne travaillaient à aucun ouvrage, le dimanche) Albert et moi, nous nous plongions dans les trios, les quatuors et les symphonies, de Mozart, de Beethoven et de Schumann, déchiffrant avec frénésie tout ce que les éditions allemandes ou françaises nous offraient d'arrangements à quatre mains. J'étais devenu à peu près de sa force, ce qui n'était du reste pas beaucoup dire, mais ce qui nous permettait de goûter ensemble des joies musicales qui sont restées parmi les plus vives et les plus profondes que j'aie goûtées dans ma vie. Tout le temps que nous jouions, ces dames n'arrêtaient pas de causer ; leurs voix s'élevaient à la faveur de nos fortissimos ; mais dans les pianissimos, hélas ! elles ne baissaient guère et nous souffrions beaucoup de ce défaut de recueillement. Il ne nous arriva que deux fois de pouvoir jouer dans le silence ; oh ! ce fut un ravissement. Maman m'avait laissé pour quelques jours, dans les circonstances que je vais dire, et Albert, deux soirs de suite, avait eu la gentillesse de venir dîner avec moi ; a-t-on compris ce qu'était pour moi mon cousin, on comprendra du même coup quelle fête ce put être de l'avoir ainsi pour moi tout seul, et qui n'était venu que pour moi. Nous prolongeâmes la soirée fort avant dans la nuit, et nous jouâmes si suavement que les anges durent entendre.

C'est à La Roque qu'était allée maman ; une épidémie de fièvre typhoïde s'était déclarée sur une de nos fermes et maman ne l'avait pas plus tôt appris, qu'elle était partie

pour soigner les malades, estimant qu'il était de son devoir de le faire, puisque ces gens étaient ses fermiers. Ma tante Claire avait essayé de la retenir, disant qu'avant de se devoir à ses fermiers, elle se devait à son fils ; qu'elle risquait beaucoup, pour n'être que d'un secours très médiocre ; et ce que ma tante aurait pu ajouter, c'est que ces gens, assez neufs sur la ferme, butés, rapaces, étaient incapables à tout jamais d'apprécier un geste désintéressé comme celui de ma mère. Albert et moi faisions chorus, très alarmés, car déjà deux des gens de la ferme étaient morts, et la fièvre typhoïde passait en ce temps pour contagieuse. Conseils, objurgations, rien n'y fit : ce que maman reconnaissait pour son devoir, elle l'accomplissait contre vents et marées. S'il n'y paraissait pas toujours nettement, c'est qu'elle avait encombré sa vie de maintes préoccupations adventices, de sorte que l'idée de devoir, souvent, se brésillait chez elle en un tas de menues obligations.

Ayant à parler souvent de ma mère, je comptais que ce que je rappellerais d'elle en cours de route, allait la peindre suffisamment ; mais je crains d'avoir bien imparfaitement laissé voir la *personne de bonne volonté* qu'elle était (je prends ce mot dans le sens le plus évangélique) et cette constante défiance de soi, que j'héritai d'elle. Elle était toujours s'efforçant vers quelque bien, vers quelque mieux et ne se reposait jamais dans la satisfaction de soi-même ; il ne lui suffisait point d'être modeste ; sans cesse elle travaillait à diminuer ses imperfections, ou celles qu'elle surprenait en autrui, à se corriger, à s'instruire. Du vivant de mon père, tout cela se soumettait, se fondait dans un grand amour. Son amour pour moi était sans doute à peine moindre, mais toute la soumission qu'elle avait professée pour mon père, à présent, c'est de moi qu'elle l'exigeait. Des conflits en naissaient, qui m'aidaient à me persuader que je ne ressemblais qu'à mon père ; les plus profondes similitudes ancestrales ne se révèlent que sur le tard.

En attendant, ma mère, très soucieuse de sa culture et

de la mienne, et pleine de considération pour la musique, la peinture, la poésie et en général tout ce qui la surplombait, faisait de son mieux pour éclairer mon goût, mon jugement, et les siens propres. Si nous allions voir une exposition de tableaux — et nous ne manquions aucune de celles que le *Temps* voulait bien nous signaler, — ce n'était jamais sans emporter le numéro du journal qui en parlait, ni sans relire sur place les appréciations du critique, par grand'peur d'admirer de travers, ou de n'admirer pas du tout. Pour les concerts, le resserrement et la timide monotonie des programmes d'alors laissaient peu de champ à l'erreur ; il n'y avait qu'à écouter, qu'à approuver, qu'à applaudir.

Maman me menait chez Pasdeloup à peu près chaque dimanche ; un peu plus tard nous prîmes un abonnement au Conservatoire où, deux années de suite, nous allâmes ainsi, de deux dimanches l'un. Je remportais de certains de ces concerts des impressions profondes, et ce que je n'étais pas d'âge encore à comprendre (c'est en 79 que maman commença de m'y mener) n'en façonnait pas moins ma sensibilité. J'admirais tout, à peu près indifféremment, comme il sied à cet âge, sans choix presque, et par urgent besoin d'admirer : *ut mineur* et la *Symphonie Ecossaise*, la suite de concertos de Mozart que Ritter ou Risler débitait chez Pasdeloup de dimanche en dimanche, et *le Désert* de Félicien David, que j'entendis plusieurs fois, Pasdeloup et le public affectant un goût particulier pour cette œuvre aimable, qui paraîtrait sans doute un peu désuette et manquant d'épaisseur, aujourd'hui ; elle me charmait alors comme avait fait un paysage oriental de Tournemine, qui lors de mes premières visites au Luxembourg avec Marie me paraissait le plus beau du monde : il montrait, sur un fond de couchant couleur de grenade et d'orange, réflété dans de calmes eaux, des éléphants ou des chameaux allongeant trompe ou cou pour boire, et tout au loin une mosquée allongeant ses minarets vers le ciel.

Si vifs que soient certains souvenirs de ces premiers « moments musicaux », il en est un près duquel tous pâlissent : en 83 Rubinstein vint donner une suite de concerts, à la salle Erard ; les programmes prenaient la musique de piano à ses débuts et la menaient jusqu'à nos jours. Je n'assistai pas à tous, car les places étaient « hors de prix », comme disait maman, mais à trois seulement — dont j'ai gardé souvenir si lumineux, si net, que je doute parfois s'il s'agit bien du souvenir de Rubinstein lui-même, ou seulement du souvenir des morceaux que j'ai tant de fois lus et relus ensuite. Mais non ; c'est bien précisément lui-même que j'entends et que je revois ; et certains de ces morceaux : quelques pièces de Couperin, par exemple, la sonate en C dur de Beethoven (op. 53) et le rondo de celle en mi (op. 90) *l'oiseau prophète* de Schumann, je ne les pus ensuite écouter jamais qu'à travers lui.

Son prestige était considérable. Il ressemblait à Beethoven, de qui certains le disaient fils (je n'ai pas été vérifier si son âge rendait cette prétention vraisemblable) ; visage plat aux pommettes marquées, large front à demi-noyé dans une crinière abondante, sourcils broussailleux ; un regard absent ou fougueux ; la mâchoire volontaire, et je ne sais quoi de hargneux dans l'expression de la bouche lippue. Il ne charmait point, il domptait. L'air hagard, il paraissait ivre, et l'on disait que souvent il l'était. Il jouait les yeux clos et comme ignorant du public. Il ne semblait point tant présenter un morceau, que le chercher, le découvrir, ou le composer à mesure, et non point dans une improvisation, mais dans une ardente vision intérieure, une progressive révélation dont lui-même éprouvât et ravissement et surprise.

Les trois concerts que j'entendis étaient consacrés, le premier à la musique ancienne, les deux autres à Beethoven et à Schumann. Il y en eut un consacré à Chopin auquel j'aurais bien voulu également assister, mais ma mère tenait la musique de Chopin pour « malsaine » et refusa de m'y mener.

L'an suivant j'allai moins au concert ; davantage au théâtre, à l'Odéon, aux Français, à l'Opéra-Comique surtout, où j'entendis à peu près tout ce qu'on voulait bien donner du répertoire vieillot de l'époque, Grétry, Boïeldieu, Hérold, dont la grâce m'emplissait d'aise, qui m'emplirait aujourd'hui d'un ennui mortel. Oh ! ce n'est pas à ces maîtres charmants que j'en ai, mais à la musique dramatique ; mais au théâtre en général. Y ai-je été trop naguère ? Tout m'y paraît éventé, conventionnel, outré, fastidieux... Si par mégarde encore parfois je m'y aventure, et si quelque ami ne me retient, j'ai bien du mal à attendre le premier entr'acte pour m'éclipser du moins décemment. Il a fallu dernièrement le Vieux Colombier, l'art et la ferveur de Copeau et la bonne humeur de sa troupe pour me réconcilier un peu avec les plaisirs de la scène. Mais je réserve les commentaires et reviens à mes souvenirs.

Depuis deux ans un enfant de mon âge venait passer près de moi les vacances ; maman, qui s'était ingéniée à me procurer ce camarade, y voyait un double avantage : faire profiter du bon air de la campagne un enfant peu fortuné qui sinon n'aurait pas quitté Paris de tout l'été, et m'arracher aux trop contemplatives joies de la pêche. Armand Bavretel avait pour fonction de me remuer. Fils de pasteur, nécessairement. Il vint la première année avec Edmond Richard ; la seconde avec Richard l'aîné, chez qui j'étais déjà pensionnaire. C'était un enfant d'aspect plutôt frêle, aux traits délicats, fins, presque jolis ; son œil très vif et son aspect craintif lui donnaient l'air d'un écureuil ; il était de naturel espiègle et devenait rieur sitôt qu'il se sentait à l'aise, mais le premier soir, tout dépaysé dans le grand salon de La Roque, malgré l'accueil affectueux d'Anna et de ma mère, le pauvre petit éclata en sanglots. Comme j'y allais aussi de toute mon affection, je fus plus que surpris et presque choqué par ces larmes ; il me semblait qu'il

reconnaissait mal les prévenances de ma mère ; pour un peu j'aurais trouvé qu'il lui manquait. Je ne pouvais comprendre alors tout ce que le visage de la fortune peut présenter d'offensant pour un pauvre ; et pourtant le salon de La Roque n'avait rien de bien luxueux ; mais on s'y sentait à l'abri de cette meute de soucis qu'excite et fait aboyer la misère. Armand quittait les siens pour la première fois, et je crois qu'il était de ceux qui se blessent à tout ce qui ne leur est pas familier. Du reste la fâcheuse impression de ce premier soir dura peu ; bientôt il se laissa cajoler par ma mère et par Anna qui avait de bonnes raisons pour le comprendre mieux encore. Pour moi j'étais ravi d'avoir un camarade, et remisai mes hameçons.

Notre plus grand amusement était de nous lancer à travers bois, à la manière des « *Trapeurs de l'Arkansas* » dont Gustave Aimard nous racontait les aventures, dédaigneux des chemins tracés, ne reculant devant fourrés ni fondrières, et ravis au contraire lorsque l'épaisseur des taillis nous obligeait à progresser péniblement sur les genoux et sur les mains, voire à plat-ventre, car nous tenions à déshonneur de biaiser.

Nous passions les après-midi du dimanche à Blancmesnil ; c'étaient alors d'épiques parties de cache-cache, fécondes en péripéties, car elles se jouaient dans la grande ferme, à travers granges, remises et n'importe quels bâtiments. Puis, après que nous eûmes éventé leurs mystères, nous en cherchâmes d'autres à La Roque, où vinrent Lionel et sa sœur Blandine ; nous montions à la ferme de la Cour Vesque (que mes parents appelaient Cour l'Evêque) et, là, les parties reprirent de plus belle, dans l'imprévu de ce décor nouveau. Blandine allait avec Armand, et je restais avec Lionel ; les uns chassant, les autres, alternativement, se cachant sous des fagots, sous des bottes de foin, dans la paille ; on grimpait sur les toits, on passait par tous les pertuis, toutes les trappes, et par ce trou dangereux, au-dessus du pressoir, par où l'on fait crouler les pommes ;

on inventait, poursuivi, mainte acrobatie... Mais si passionnante que fût la poursuite, peut-être le contact avec les biens de la terre, les plongeons dans l'épaisseur des récoltes, et les bains d'odeurs variées, faisaient-ils le plus vrai du plaisir. O parfum des luzernes séchées, âcres senteurs de la bauge aux pourceaux, de l'écurie ou de l'étable ! Effluves capiteux du pressoir, et là, plus loin, entre les tonnes, ces courants d'air glacé où se mêle aux relents des futailles, une petite pointe de moisi. Oui ! j'ai connu plus tard l'enivrante vapeur des vendanges, mais pareil à la Sulamite qui demandait qu'on la soutînt avec des pommes, c'est l'éther exquis de celles-ci que je respire de préférence à la douceur obtuse du moût. Lionel et moi devant l'énorme tas de blé d'or qui s'effondrait en pentes molles sur le plancher net du grenier, nous mettions bas nos vestes, puis, les manches haut relevées, nous enfoncions nos bras jusqu'à l'épaule et sentions entre nos doigts ouverts glisser les menus grains frais.

Nous convînmes un jour de nous aménager, chacun séparément et secrètement, une sorte de résidence particulière où chacun inviterait les trois autres qui apporteraient le goûter. Le sort me désigna pour commencer. J'avisai pour mon installation un bloc calcaire énorme, blanc, lisse et de fort bel aspect, mais perdu dans un fouillis d'orties, que je ne pus traverser que par un bond énorme, en m'aidant d'une perche et prenant un formidable élan. Je baptisai le « Pourquoi pas » mon beau domaine. Puis m'assis sur le bloc comme sur un trône et j'attendis mes invités. Ils s'amenèrent enfin, mais quand ils virent le rempart d'orties qui me séparait d'eux, ils poussèrent les hauts cris. Je leur tendis la perche qui m'avait servi, afin qu'ils sautassent à leur tour ; mais ils ne s'en furent pas plus tôt saisis en riant, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes, emportant et perche et goûter, m'abandonnant dans ce diable de retiro d'où, sans élan, j'eus le plus grand mal à sortir.

Armand Bavretel ne vint passer chez nous que deux étés. L'été de 84 mes cousines ne vinrent pas non plus, ou que peu de temps, et, me trouvant seul à La Roque, je fréquentai Lionel davantage. Non contents de nous retrouver ouvertement le dimanche, jour où il était convenu que je goûtais à Blancmesnil, nous nous donnions de vrais rendez-vous d'amoureux, auxquels nous courions furtivement, le cœur battant et la pensée frémissante. Nous avions convenu d'une cachette, qui nous pût servir de poste restante ; pour savoir où et quand nous retrouver nous échangions des lettres bizarres, mystérieuses, cryptographiées et qu'on ne pouvait lire qu'à l'aide d'une grille ou d'une clef. La lettre était déposée dans un coffret clos, lequel coffret se dissimulait dans la mousse, à la base d'un vieux pommier, dans un pré à l'orée du bois, à mi-distance exactement entre nos deux demeures. Sans doute il entrait de la simagrée dans l'exagération de nos sentiments l'un pour l'autre, et comme eût dit La Fontaine « un peu de faste », mais nullement d'hypocrisie, et après que l'un à l'autre nous eûmes fait serment d'amitié fidèle, je crois que pour nous joindre nous aurions traversé le feu. Lionel me persuada qu'un pacte aussi solennel nécessitait un gage ; il rompit en deux un fleuron de clématite, m'en remit une moitié, garda l'autre qu'il jura de porter sur lui comme talisman. J'enfermai mon demi-fleuron dans un petit sachet brodé que je suspendis à mon cou à la façon d'un scapulaire et que je gardai ainsi contre ma poitrine jusqu'à ma première communion.

Si passionnée que fût notre liaison, il ne s'y glissait pas la moindre sensualité. Lionel, d'abord, était richement laid ; puis sans doute éprouvais-je déjà cette inhabileté foncière à mêler l'esprit et les sens, qui je crois m'est assez particulière, et qui devait bientôt devenir une des répugnances cardinales de ma vie. De son côté, Lionel, en digne petit-fils de Ch..., affichait des sentiments à la Corneille. Certain jour de départ, comme je m'approchais pour une accolade

fraternelle, il me repoussait à bras tendus et, solennel :

— Les hommes ne s'embrassent pas !

Il avait un amical souci de m'entrer davantage dans sa vie et dans la coutume de sa famille. J'ai dit qu'il était orphelin ; Blancmesnil appartenait alors à son oncle, également gendre de Ch..., les deux frères de R... ayant épousé les deux sœurs. Monsieur de R... était député, et le fût resté jusqu'à la fin de sa vie si, au début de l'affaire Dreyfus, il n'avait eu l'unique courage de voter contre son parti (c'est dire qu'il était de la droite). Extrêmement bon et droit, il manquait un peu de caractère, ou d'étoffe, ou enfin de je ne sais quoi qui lui eût permis de présider autrement que par l'âge et qu'en apparence, à cette table de famille nombreuse où les éléments les plus jeunes n'étaient pas toujours les plus soumis ; mais l'excellent homme avait déjà de la peine à faire figure suffisante aux côtés de sa femme, dont la supériorité l'exténuait. Madame de R... était du reste très calme, très douce et suffisamment prévenante ; rien dans le ton de sa voix ou dans ses manières ne cherchait à imposer ; mais, sans dire peut-être des choses bien neuves ou bien profondes, elle ne parlait jamais pour ne rien dire et n'exprimait jamais rien que de sensé (j'ajoute à mes souvenirs d'enfant d'autres souvenirs plus récents) de sorte que l'ascendant était réel qu'elle exerçait sur tous comme une naturelle souveraineté. Il ne me paraît pas que ses traits rappelassent beaucoup ceux de M. Ch... ; mais elle avait été sa secrétaire, la confidente de sa pensée, et certainement son prestige s'aggravait du poids conscient de ce passé.

En plus de Monsieur de R... tout le monde dans la famille s'occupait plus ou moins de politique. Lionel dans sa chambre me faisait me découvrir devant une photographie du duc d'Orléans (inutile de dire qu'à cette époque je ne savais absolument pas qui c'était). Son frère aîné qui travaillait l'opinion dans un département du midi s'était fait blackbouler et reblackbouler aux élections. Le facteur

apportait de Lisieux le courrier ; il arrivait pendant qu'on était à table ; chacun, grand ou petit, s'emparait aussitôt d'un journal ; on arrêtait de manger et, durant un long temps, sur tout le tour de la table on ne voyait plus un visage.

Le dimanche matin, dans le salon, Madame de R... faisait le culte auquel assistaient parents, enfants et serviteurs. Lionel, d'autorité, me faisait asseoir près de lui ; et, pendant la prière, alors que nous étions agenouillés, il me prenait la main, qu'il gardait serrée dans la sienne, comme pour offrir à Dieu notre amitié.

Pourtant Lionel ne respirait pas toujours le sublime. A côté de la salle du culte (j'ai dit que c'était le salon) se trouvait la bibliothèque, une vaste pièce carrée aux murs tapissés de livres, où la *Grande Encyclopédie* avoisinait les œuvres de Corneille. A portée de la main, elle s'ouvrait aux curiosités de l'enfant : dès que Lionel savait trouver déserte la pièce, il y fouillait éperdument. Un article conduisait à l'autre ; tout y était présenté avec vivacité, agrément et vigueur ; ces impertinents esprits forts du XVIIIe siècle s'entendaient admirablement à amuser, à étonner et à distraire. Quand nous traversions la pièce, Lionel me poussait du coude (le dimanche il y avait toujours du monde à côté) et d'un clin d'œil m'indiquait les fameux bouquins, que je n'eus jamais l'heur de toucher. Du reste, d'esprit plus lent que Lionel, ou plus occupé, j'étais beaucoup moins curieux que lui de ces choses — on a compris de quoi je veux parler ; et lorsqu'ensuite il me racontait ses explorations au travers du dictionnaire, me faisait part de ses découvertes, je l'écoutais, mais plus ahuri qu'excité ; je l'écoutais, mais sans l'interroger. Je ne comprenais rien à demi-mot, et l'an suivant, encore, Lionel me racontant, avec cet air supérieur et renseigné qu'il savait prendre, qu'il avait trouvé dans la bibliothèque abandonnée de son frère un livre des plus suggestifs : « *Les souvenirs d'un chien de chasse* », je crus d'abord qu'il s'agissait de vénerie.

Cependant la nouveauté de l'Encyclopédie s'épuisait et le temps vint où Lionel n'y trouva plus guère à apprendre. Par le plus singulier retour, nous fîmes alors, mais cette fois de conserve, des lectures du genre le plus sérieux : ce fut Bossuet, ce fut Fénélon, ce fut Pascal. A force de dire « l'année suivante » j'en arrive à ma seizième année. Je préparais mon instruction religieuse et la correspondance que j'avais commencé d'entretenir avec E... m'inclinait également l'esprit. Cette année, passé l'été, Lionel et moi nous ne cessâmes pas de nous voir ; à Paris nous allions alternativement l'un chez l'autre. Rien de plus prétentieux que nos entretiens de cette époque, pour profitables qu'ils fussent ; nous avions la présomption d'*étudier* les grands écrivains susnommés ; nous commentions à qui mieux-mieux des passages philosophiques, et que nous choisissions de préférence dans le plus touffu du taillis. Les traités de la concupiscence, de la connaissance de Dieu et de soi-même, etc, furent mis en coupes réglées ; férus de grandiloquence, nous pensions cheminer terre à terre, tant que nous n'avions pas perdu pied ; nous élaborions d'abstruses gloses, des paraphrases qui me feraient rougir aujourd'hui si je les revoyais, mais qui tout de même nous bandaient l'esprit, et dont surtout était ridicule la satisfaction de nous-mêmes que nous y puisions.

J'achève avec Lionel, car notre belle amitié n'eut pas de suites, et je n'aurai pas l'occasion d'y revenir. Nous continuâmes de nous voir encore quelques années, mais avec de moins en moins de joie. Mes goûts, mes écrits lui déplaisaient et lui devinrent à scandale ; il tenta de m'amender d'abord, puis cessa de me fréquenter. Il était, je crois, de cette famille d'esprits qui ne sont susceptibles que d'amitiés dévalantes, je veux dire : accompagnées de condescendance et de protection. Même au plus chaud de notre amitié il me faisait sentir que je n'étais pas né comme lui. La correspondance du Comte de Montalembert avec son ami Cornudet venait de paraître ; le livre (la nouvelle édi-

tion de 84) était sur les tables du salon de La Roque et de celui de Blancmesnil ; Lionel et moi, cédant au mouvement nous nous exaltions sur ces lettres où Montalembert faisait figure de grand homme ; son amitié pour Cornudet était touchante ; Lionel rêvait notre amitié pareille ; bien entendu, c'était moi, Cornudet.

C'est sans doute aussi ce qui fait qu'il ne supportait pas qu'on lui apprît rien ; toujours il savait tout avant vous, et parfois il lui arrivait de vous réciter votre propre opinion comme sienne, oubliant qu'il vous la devait, ou de vous redonner avec suffisance le renseignement qu'il tenait de vous. En général il servait comme de son cru ce qu'il avait glané par ailleurs. Avec quel amusement j'avais retrouvé, dans une revue, le mot, absurde du reste, qu'il avait laissé tomber de si haut, comme un fruit de ses réflexions personnelles, du temps que nous découvrions Musset : « C'est un garçon coiffeur qui a dans son cœur une belle boîte à musique ». Je n'aurais peut-être pas parlé de ce travers, si je n'avais lu dans les *Cahiers* de Sainte-Beuve que son grand-père en était pareillement entiché.

— Et Armand ?

— Durant quelques mois je continuai d'aller le voir à Paris de loin en loin. Il habitait avec sa famille près des Halles. Il vivait là, aux côtés de sa mère, digne femme, douce et réservée ; avec deux sœurs : l'une, sensiblement plus âgée, s'était faite insignifiante, par effacement et affectueuse abnégation devant sa sœur cadette, comme il advient souvent, prenant à sa charge, pour autant qu'il pouvait me paraître, toutes les corvées et les soins les plus rebutants du ménage. La seconde sœur, du même âge à peu près qu'Armand, était charmante ; on eût dit qu'elle acceptait son rôle de représenter la grâce et la poésie dans cette sombre maison ; on la sentait choyée par tous et particulièrement par Armand, mais par celui-ci de la façon bizarre que je vais dire ensuite. Armand avait encore un grand frère, qui

venait d'achever ses études de médecine et commençait à chercher clientèle ; je n'ai pas souvenir de l'avoir jamais rencontré. Quant au pasteur Bavretel, le père, la philanthropie le retenait sans doute et je ne le connaissais pas encore, lorsque soudain, certaine fin d'après-midi que Madame Bavretel avait convié à goûter quelques amis d'Armand, il fit, dans la salle à manger où nous partagions le gâteau des rois, une apparition sensationnelle. Ah ! juste ciel ! qu'il était laid ! C'était un homme court, carré des épaules, avec des bras et des mains de gorille ; la dignité de la redingote pastorale accentuait encore l'inélégance de son aspect. Que dire de son chef ? Les cheveux grisonnants, huileux, par paquets de mèches plates lustraient son col ; les yeux globuleux roulaient hagardement sous des paupières épaisses ; le nez faisait un encombrement informe ; sa lèvre inférieure, tuméfiée, retombait en avant, molle, violette et baveuse. Il parut, et notre animation figea net. Il ne demeura parmi nous qu'un instant, prononça quelque phrase insignifiante, comme :

— Amusez-vous bien mes enfants.

ou

— Que Dieu vous ait en sa sainte garde, et sortit, entraînant à sa suite Madame Bavretel à qui il voulait dire quelques mots.

L'an suivant, dans les mêmes circonstances exactement, il fit exactement la même entrée, dit la même phrase, ou une exactement équivalente, et allait ressortir exactement de la même manière, suivi de son épouse, lorsque celle-ci ayant eu la malencontreuse attention de m'appeler pour me présenter à lui, qui jusqu'alors ne me connaissait que de nom, le pasteur me tira à lui, ô horreur ! et avant que j'eusse pu m'en défendre, colla sa lèvre humide sur mon front.

Je ne le vis que ces deux fois, mais mon impression fut si vive qu'il ne cessa depuis de hanter mon imagination ; même il commença d'habiter un livre que je projetais

d'écrire, et qu'il n'est pas encore dit que je n'écrirai pas, au travers duquel se fût répandue un peu de la fuligineuse atmosphère que j'avais respirée chez les Bavretel. Ici la pauvreté cessait d'être seulement privative, comme la croient les riches trop souvent ; on la sentait réelle, agissante, attentionnée ; elle régnait affreusement sur les esprits et sur les cœurs, s'insinuait partout, touchait aux endroits les plus secrets et les plus tendres, et faussait les ressorts délicats de la vie. Tout ce qui s'éclaire à mes yeux aujourd'hui, j'étais mal éduqué pour le comprendre d'abord ; bien des anomalies, chez les Bavretel, ne me paraissaient étranges sans doute que parce que j'en discernais mal l'origine, et ne savais pas faire intervenir toujours et partout cette gêne que, par pudeur, la famille prenait tant de soin de cacher. Je n'étais pas précisément un enfant gâté ; j'ai dit déjà la vigilance de ma mère à ne m'avantager en rien sur d'autres camarades moins fortunés : mais ma mère ne s'était jamais proposé de me faire échapper à mes habitudes ni de rompre le cercle enchanté de mon bonheur. J'étais privilégié sans le savoir, comme j'étais français et protestant sans le savoir ; sorti de quoi, tout me paraissait exotique. Et de même qu'il fallait une porte cochère à la maison que nous habitions, ou mieux : que « nous nous devions » comme disait ma tante Claire, d'avoir une porte cochère, de même « nous nous devions » de ne voyager jamais qu'en première classe, par exemple ; et de même, au théâtre, je ne concevais pas que des gens qui se respectent pussent aller ailleurs qu'au balcon. Quelles réactions une telle éducation me préparait, il est prématuré d'en parler ; j'en suis encore au temps, où emmenant Armand à une matinée de l'Opéra-Comique, pour laquelle ma mère avait retenu deux places de seconde galerie — car nous laissant pour la première fois, sortir seuls, elle avait jugé ces places suffisantes pour deux galopins de notre âge — je fus littéralement éperdu de me trouver, dans ce théâtre, sensiblement plus haut que de coutume, environné de gens qui me parais-

saient du commun ; me précipitant au contrôle je versai tout l'argent que j'avais en poche, pour des suppléments qui nous permissent de regagner mon niveau. Il faut dire aussi que, pour une fois que j'invitais Armand, je souffrais de ne pas lui offrir le meilleur.

Donc, au jour de l'Epiphanie, Madame Bavretel conviait les amis d'Armand à venir « tirer les rois ». J'assistai plusieurs fois à cette petite fête ; pas chaque année pourtant, car à ce moment de l'hiver nous étions plus volontiers à Rouen ou dans le Midi, qu'à Paris ; mais je dus y aller encore assez tard, car je me souviens que cette bonne Madame Bavretel me présentait déjà comme un auteur illustre aux autres jeunes gens, tous plus ou moins illustres eux aussi. Evidemment, l'arrière souci du problématique avenir de la jeune sœur n'était pas absent de ces réunions. Madame Bavretel pensait que parmi ces jeunes célébrités un parti s'offrirait peut-être, et cette préoccupation, qu'elle eût voulu dissimuler et désavouer presque, était au contraire brutalement mise en lumière par la cynique intervention d'Armand, qui profitait du jour des rois pour se permettre les allusions les plus directes et les plus gênantes ; c'est lui qui taillait les parts du gâteau, et, connaissant la place de la fève, il s'arrangeait de manière à ce qu'elle échût à sa sœur ou à l'éventuel prétendant. En l'absence d'autres jeunes filles, force était de la choisir pour reine. Mais alors, quelles plaisanteries ! Certainement Armand souffrait déjà du mal bizarre qui le porta quelques années plus tard à se tuer. Je ne puis m'expliquer autrement l'acharnement qu'il y mettait ; il n'avait de cesse que sa sœur ne fût en larmes, et, si les mots n'y suffisaient pas, il s'approchait pour la brutaliser, la pincer. Quoi ! la détestait-il ? Je crois qu'il l'adorait au contraire, et qu'il souffrait pour elle de tout, et aussi de ces mortifications qu'il lui faisait subir, car il était de tendre nature et nullement cruel ; mais son obscur démon se plaisait à détériorer son amour. Avec nous Armand était verveux, sémillant, mais toujours ce

même esprit caustique envers soi-même, envers les siens, envers tout ce qu'il aimait, le poussait à rengréger sur la misère : il désolait sa mère en exposant et désignant tout ce qu'elle aurait voulu cacher : les taches, les dépareillements, les déchirures, et mettait tous les invités mal à l'aise. Madame Bavretel s'affolait, concédait à demi comme faisant la part du feu, mais gâtait le reste par trop d'excuses, par des : « Je sais bien que chez M. Gide on n'oserait pas servir le gâteau des rois dans un plat cassé » dont Armand soulignait la gaucherie en éclatant de rire insolemment ou s'écriant :

— C'est le plat dans lequel j'ai mis les pieds, ou : — Ça te la coupe, mon vieux — exclamations qui s'échappaient de lui nerveusement et dont il paraissait à peine responsable. Qu'on imagine pour couronner la scène — Armand gouaillant, la mère protestant, la sœur pleurant, tous les hôtes dans leurs petits souliers — qu'on imagine l'entrée solennelle du pasteur !

J'expliquais à quel point mon éducation me rendait sensible à l'exotisme de la misère ; mais il s'y joignait ici je ne sais quoi de grimaçant et de contraint, de courtois et de saugrenu qui portait à la tête et, au bout de peu de temps, me faisait perdre complètement la notion de la réalité ; tout commençait à flotter autour de moi, à se décontenancer, à verser dans le fantastique, non seulement le lieu, les gens, les propos, mais moi-même, ma propre voix, que j'entendais comme à distance et dont les sonorités m'épouvantaient. Parfois il me paraissait qu'Armand n'était pas inconscient de toute cette bizarrerie, mais s'efforçait d'y concourir, tant était juste et pour ainsi dire : attendue, la note aigre qu'il apportait dans ce concert ; bien plus, il me semblait enfin que Madame Bavretel elle-même se grisait de cette affolante harmonie, lorsqu'elle présentait à l'auteur des *Cahiers d'André Walter* « ce livre si remarquable que vous avez lu certainement », M. Dehelly, « premier prix de diction au Conservatoire, dont tous les journaux ont

fait l'éloge » et chaque invité sur ce mode — de sorte que moi-même, et Dehelly et tous les autres, bientôt, fantoches irréels, nous parlions, nous gesticulions sous la dictée de l'atmosphère que nous avions nous-mêmes créée. On était tout surpris, en sortant, de se retrouver dans la rue.

Je revis Armand... Ce jour là, je fus reçu par la sœur aînée. Elle était seule dans l'appartement. Elle me dit que je trouverais Armand, deux étages au-dessus, dans sa chambre ; car il avait fait dire qu'il ne descendrait pas. Je savais où était sa chambre, mais n'y étais encore jamais entré. Elle donnait directement sur l'escalier, en face du logement où son frère avait ouvert un cabinet de consultation, si je ne me trompe. C'était une pièce point trop petite, mais très sombre, qui prenait l'air sur une courette, et vers laquelle un hideux réflecteur de zinc gondolé rabattait des reflets blafards. Armand était étendu tout vêtu sur son lit défait ; il avait gardé sa chemise de nuit ; il était mal rasé, sans cravate. Il se leva quand j'entrai, et me serra dans ses bras, ce qu'il ne faisait pas d'habitude. Je ne me souviens pas du début de notre conversation. Sans doute étais-je beaucoup plus occupé par l'aspect de sa chambre que par ce qu'il me disait. Il n'y avait pas dans toute la pièce le moindre objet où poser agréablement le regard ; la misère, la laideur, la noirceur étaient étouffantes, au point que bientôt je lui demandai s'il ne consentirait pas à m'accompagner au dehors.

— Je ne sors plus, dit-il sommairement.

— Pourquoi ?

— Tu vois bien que je ne peux pas sortir comme je suis.

J'insistai, lui dis qu'il pouvait mettre un col et que je me souciais peu qu'il fût ou non rasé.

— Je ne suis pas lavé non plus, protesta-t-il. Puis, avec une sorte de ricanement douloureux, il m'annonça qu'il ne se lavait plus, et que c'était pour cela que ça sentait si mauvais dans la pièce ; qu'il n'en sortait que pour les repas

et n'avait plus mis les pieds dehors depuis vingt jours.

— Que fais-tu ?

— Rien.

Voyant que je cherchais à distinguer les titres des quelques livres qui traînaient sur un coin de table, auprès de son lit :

— Tu veux savoir ce que je lis ?

Il me tendit la *Pucelle* de Voltaire, que depuis longtemps je savais être son livre de chevet, le *Citateur* de Pigault-Lebrun, et le *Cocu* de Paul de Kock. Puis, mis en veine de confidence, il m'expliqua bizarrement qu'il s'enfermait parce qu'il n'était capable de faire que du mal, qu'il savait qu'il nuisait aux autres, leur déplaisait, les dégoûtait ; que d'ailleurs il avait beaucoup moins d'esprit qu'il n'avait l'air d'en avoir, et que même le peu qu'il en avait il ne savait plus s'en servir.

Je me dis aujourd'hui que je n'aurais pas dû l'abandonner dans cet état ; que du moins j'aurais dû lui parler davantage ; il est certain que l'aspect d'Armand et sa conversation ne m'affectèrent pas alors autant qu'ils eussent fait plus tard. Il me semble bien me souvenir qu'il me demanda brusquement ce que je pensais du suicide, et qu'alors, le regardant dans les yeux, je répondis que, dans certains cas, le suicide me paraissait louable — avec un cynisme dont en ce temps j'étais bien capable — mais je ne suis pas certain de n'avoir pas imaginé ces phrases par la suite, à force de remuer dans ma tête ce dernier entretien et de l'apprêter pour le livre où je me proposais de faire figurer également son père, le pasteur.

J'y repensai particulièrement lorsqu'à quelques années de là (je l'avais entre temps perdu de vue) je reçus le faire-part de la mort d'Armand. J'étais en voyage et ne pus aller à son enterrement. Quand je revis un peu plus tard sa malheureuse mère, je n'osai l'interroger. C'est indirectement que j'appris qu'il s'était jeté dans la Seine.

ANDRÉ GIDE

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LA CONSCIENCE LIBRE ET LA GUERRE

Nous ne retrouvons pas encore tout à fait dans *Clérambault* le Romain Rolland de *Jean-Christophe.* La secousse morale de 1914 a déséquilibré chez bien d'autres encore les puissances créatrices de l'œuvre d'art, et ce sont là, dans tous les pays du monde, des dommages de guerre que nulle commission n'évaluera. Mais notons que l'affaire Dreyfus avait eu le même effet, — et je crois que du point de vue intérieur français, du point de vue spirituel surtout, on peut comparer à peu près les deux événements et les deux influences. La différence la plus notoire (elle est d'ailleurs d'importance et voilà un cas où, quelle que soit la perspicacité du lecteur, le point d'ironie paraîtrait peut-être nécessaire) consiste en ceci : que la France des temps dreyfusiens était bien partagée en deux camps, tandis que la France de la guerre vivait à peu près sous le régime dit de cette union sacrée, dont les dissidents étaient allés, pour toutes sortes de raisons, se grouper en Suisse autour de M. Romain Rolland. Peut-être devrait-on accorder à l'auteur de *Clérambault* que cette différence numérique est du point de vue spirituel qui est le sien et qui sera, dans ces pages, le nôtre, tout à fait négligeable. Dès qu'une question est posée devant l'esprit public, dès qu'un « Etre ou ne pas être », cristallise pour des consciences autour d'un problème vital, ce qui importe c'est ce problème, les passions qu'il excite, la profondeur à laquelle il enfonce sa charrue et retourne la terre, et non pas le nombre qui appuie telle ou telle solution, la quantité de têtes qu'il y a de l'un ou de l'autre côté. Il y eut une période de l'affaire Dreyfus où les dreyfusards étaient un, Bernard Lazare, puis une autre où ils auraient tenu,

selon le langage tout professionnel de l'ancien procureur général Quesnay de Beaurepaire, dans la largeur d'un coup de filet. Il y eut plus tard le moment où ils furent en majorité dans le pays et même dans la Chambre, les hommes politiques ayant libéré leur conscience. Et pourtant, à l'un ou l'autre de ces moments, l'affaire Dreyfus était entière. Pareillement *Clérambault* pose l'existence d'une affaire de la guerre, d'une affaire qui aurait été d'abord le cas Romain Rolland de 1914, comme l'affaire Dreyfus fut d'abord le cas Scheurer-Kestner. Et M. Romain Rolland espère sans doute que le moment viendra où la « Vérité » et la « Justice » auront dans ce cas une satisfaction finale analogue à celle qu'elles purent éprouver dans l'autre. Et si elles ne l'obtiennent pas, cela lui sera dans un certain sens indifférent : une conscience libre n'a de satisfaction propre que celle qu'elle tire d'elle-même ; en attendant il aura écrit *Clérambault*.

Cette chronique de la guerre vue d'une conscience ne nous rajeunit nullement, comme on pouvait l'espérer, de quatre ou cinq ans. M. Rolland n'a pas réussi, de ses retraites suisses, à reconstituer l'atmosphère d'un pays en guerre, et peut-être, entre autres raisons, pour celle-ci qu'il n'y était pas. Il va au-delà : il nous rajeunit de vingt ans. *Clérambault* appartient à la série des ouvrages que fit naître l'affaire Dreyfus chez les écrivains de 1900, tels que *Monsieur Bergeret à Paris* et que *Justice*. Inutile de dire que M. Rolland est à l'antipode littéraire d'Anatole France, et qu'avec un peu plus de nuances et d'intelligence il se rapproche assez du Zola de la dernière période. Aussi, toutes autres raisons mises à part, sera-t-il, comme Zola, plus goûté des lecteurs étrangers que des lettrés français. Si *Clérambault* se tient un peu moins que *Jean-Christophe*, comme les *Quatre Evangiles* se tenaient beaucoup moins que le *Docteur Pascal* et la *Débâcle*, il est facile de voir dans quelle mesure le souci de se faire évangéliste a diminué chez l'un et chez l'autre l'attention à l'art. Mais enfin je n'attache pas à cette considération plus d'importance qu'il ne convient. Même ce qu'il y a de meilleur dans Zola et dans M. Rolland n'est pas écrit pour l'éternité. Et l'intérêt vivant que nous portons à l'auteur et à son œuvre générale, celui surtout que nous gardons au drame social où ils sont pris, où ils font figure d'acteur et de témoin, compense

bien largement celui dont peuvent manquer les caractères qu'ils ont tracés ou leur technique littéraire.

Il serait absurde et injuste de chercher dans ces œuvres la moindre raison de disqualification morale. La loyauté de M. Rolland n'est pas douteuse, pas plus que la logique intérieure de son attitude et l'unité de sa vie. Il a écrit (ou voulu écrire) l'histoire d'une conscience libre pendant la guerre parce que, depuis le commencement de son existence littéraire, depuis sa correspondance avec Tolstoï il s'était essayé à être une conscience libre. C'était le premier hémisphère de son univers humain. En même temps il était musicien, s'occupait profondément et ardemment de la beauté musicale, lui consacrait une partie considérable de son activité intellectuelle. Quand ces deux domaines se sont confondus et fertilisés l'un par l'autre il a écrit *Jean-Christophe*, œuvre évidemment inégale et cahotée, mais dont la place dans notre paysage littéraire reste considérable. L'histoire d'un musicien et l'histoire d'une conscience s'y fondent et s'y équilibrent harmonieusement, et M. Romain Rolland ne pouvant répéter cette œuvre, qu'il a prolongée intelligemment en dix volumes comme s'il sentait qu'il fallait profiter d'une occasion que son talent ne retrouverait pas, il est fort possible qu'il soit destiné à ne plus rien donner que d'inférieur, et à rester l'auteur de *Jean-Christophe*.

Il n'en est pas moins vrai que toutes les fois qu'il s'attaquera à de nobles sujets il courra la chance d'en réussir encore un, et que, même s'il les manque, il nous intéressera et nous instruira. Rien n'était plus difficile que l'histoire d'une conscience libre pendant la guerre, car rien ne paraît moins simple que cette question : Qu'était-ce alors qu'une conscience libre ? Le beau mot de libre-pensée abrite souvent aussi peu de liberté que de pensée. En serait-il de même, ici, du mot de conscience libre ?

J'entends bien qu'une conscience libre c'est une conscience qui cherche à être libre, et on me saura gré sans doute de ne pas citer ici Pascal. En effet voilà bien la vraie définition. Elle cherche avec scrupule à être libre, en scrutant tous les points, tous les coins d'où pourraient lui venir des préjugés et des chaînes. Mais trouve-t-elle si vite cette liberté ? Et surtout était-ce pendant la guerre qu'on avait chance de la trouver ?

M. Romain Rolland, qui le lendemain de la déclaration de guerre s'installait au-dessus de la mêlée (il était normal qu'il y reçût quelques shrapnells spirituels), paraît l'avoir cru trouver tout de suite. Tout au moins s'il a eu des incertitudes et des doutes en a-t-il fait peu de part à ses lecteurs. Mais, traitant ici son sujet dans l'atmosphère du roman, il a bien vu qu'un personnage en état de grâce dès le début, comme lui-même l'avait été, ne réussirait pas, et il a tenté de faire dans *Clérambault* l'histoire d'une conscience qui devient libre. Aussi ne doit-on, nous dit dès la première page M. Rolland, y rien chercher d'autobiographique. « J'ai voulu faire la description du dédale intérieur, où erre en tâtonnant un esprit faible, indécis, vibrant, malléable, mais sincère et passionné pour la vérité. » Le poète Clérambault nous est présenté comme un naïf honnête, toujours prêt à vibrer aux beaux sentiments et à s'emballer sur les voies généreuses, qui au début de la guerre prend spontanément le ton du patriotisme le plus ardent et le plus verbeux, qui est d'abord franchement patriote comme n'importe qui de la foule, n'importe quelle tête de Pecus, et ne devient que sur le tard ce qu'on appelait déjà au temps de l'Affaire une conscience.

Clérambault devient cette conscience grâce à ses deux enfants, sa fille Rosine qui déteste la guerre par douceur et délicatesse féminine, et son fils Maxime. Maxime, parti à la mobilisation, apporte dès sa première — et dernière — permission chez son père le dégoût et l'horreur de la guerre. Il n'ose pas détromper le patriotisme d'arrière que professe Clérambault de concert avec un oncle, fanatique idiot du nom de Camus. A son père qui lui demande ce qu'on fait aux tranchées, il répond : « On se gare, on tue le temps : c'est le plus grand ennemi. » S'agit-il donc d'un philosophe qui sait que toute haine est une erreur, et qui ne voit dans l'ennemi qu'un pauvre diable comme lui, mais né de l'autre côté de l'eau ? Attendez. L'ennemi, qu'il n'avait pas aperçu dans la tranchée (une des raisons était que, si on recevait ses marmites, on ne le voyait pas) se révèle tout à coup à Maxime, en plein Paris, au sortir d'une pâtisserie : « Et ses yeux, cruellement aigus, découvrirent tout à coup autour de lui... l'ennemi : l'inconscience de ce monde, la bêtise, l'égoïsme, le luxe, le : je m'en fous ! l'im-

monde profit de la guerre, la jouissance de la guerre, le mensonge jusqu'aux racines... les abrités, les embusqués, les policiers, les obusiers, avec leurs autos insolentes qui ressemblent à des canons, et leurs femmes haut-bottées, au museau saignant, ces gueules de bonbon féroces... Ils sont contents... Tout va bien !... Ça va durer, ça dure... Une moitié de l'humanité mange l'autre. » Le petit soldat a changé d'ennemis, alors que Clérambault continue à les voir dans l'Allemand. Plus tard, quand Maxime sera tué, il comprendra la pensée de son fils, il la vivra à son tour. En attendant « Maxime s'en alla, soulagé de retourner au front. » (M. Rolland fera bien rire un poilu en copiant ici les anciens patriotes d'arrière). Quand Clérambault aura affranchi sa conscience, il groupera autour de lui de jeunes anarchistes qui penseront que « la guerre a désigné à la vengeance des peuples les classes dirigeantes », et qui frissonnent d'espoir « quand retentit au loin, dans la forêt, la hache de Lénine et de Trotsky, les bûcherons héroïques. » (Comprenez bien où sont les arbres et numérotez vos membres).

Nous voilà à peu près fixés. Ce Maxime, le héros du livre, le pur, le Poilu antimilitariste selon le cœur de M. Rolland, c'est simplement un pauvre diable d'anarchiste spontané, un liquéfié, un faible. Ces sentiments de haine que Maxime éprouve au sortir d'une pâtisserie, ils faisaient bien, avouons-le, l'ordinaire moral des permissionnaires. Il était naturel de les éprouver, et on les éprouvait parce qu'on était homme — *homo* — mais on les dominait parce qu'on était un homme, — *vir*, — tout comme on peut et doit dominer aujourd'hui les passions de petite vengeance et la haine rageuse du vaincu qui survivent à la victoire et nous composent parfois un visage sans beauté. Un peu de réflexion et d'effort nous amenait à comprendre que les profiteurs de la guerre n'étaient pas après tout nos ennemis, puisqu'ils assuraient le ravitaillement national et l'armement militaire beaucoup mieux que ne l'eût fait un triumvirat du désintéressement composé de Caton, de Calvin et de M. Rolland. C'étaient des canailles, d'accord, tandis que les soldats allemands étaient autant que les nôtres de braves soldats et de bons pères de famille. Espérons que chacun d'eux recevra dans l'autre monde ce qui lui est dû (la distinction de M. Barrès entre notre Dieu qui est celui de saint Louis et *Unser Gott* qui est Odin entre

deux loups, me paraît en effet un peu spécieuse) et que dès ce monde-ci de bonnes taxes sur les bénéfices de guerre leur feront rendre gorge. Mais dans ce monde sublunaire j'appelle ennemi, quelle que soit la pureté de ses intentions, celui qui en veut à la vie de mon pays, et non celui qui d'une façon quelconque l'aide à vivre. Quant à ces pauvres femmes, gueules de bonbon me paraît d'une brutalité bien puritaine, et la férocité à l'égard des permissionnaires est à coup sûr le dernier reproche qu'on ait pu leur adresser. M. Rolland aurait écrit un beau livre en nous montrant un combattant qui se purifie de la haine ; il n'a écrit que des pages sectaires lorsqu'il a remplacé chez ce pauvre garçon impulsif une haine par une autre.

C'était aussi une belle idée que de faire engendrer à la vérité et à la lumière de l'esprit le père vivant par le fils mort. Il me semble même que d'une telle idée aurait dû sortir un des grands livres de la guerre. Malheureusement Maxime qui est un faible ne peut léguer, dans cette paternité spirituelle, à Clérambault qu'une constitution morale faible. Sur le registre opposé M. Hugues Le Roux a écrit un livre vraiment très beau, *Au Champ d'Honneur*, et cela simplement avec les sentiments vrais d'un père dont le fils, un cerveau d'élite, est tombé avec un pur courage dans un sacrifice conscient. La forme même du livre est un effet de cette paternité spirituelle du fils, car M. Le Roux n'avait auparavant jamais montré d'autre talent que celui d'un journaliste facile. Lisez-le après *Clérambault*, et dites ce qui reste du livre de M. Rolland !

Ce n'est pas que Clérambault, lorsque son âme nouvelle a été engendrée par le souvenir de son fils, se transporte tout à fait au pôle de haine qui s'oppose à la haine nationale. Substituer la haine à la haine, l'injustice envers le compatriote à l'injustice envers l'étranger lui paraît absurde. Il tombe comme Jaurès, tué par un fanatique nationaliste qui dit en le regardant mourir : « J'ai tué l'ennemi ! » Et Clérambault sourit : « Mon pauvre ami ! pensait-il. C'est en toi qu'est l'ennemi... Il referma les yeux, les siècles passèrent... — Il n'y a plus d'ennemis... Clérambault goûtait la paix des mondes à venir. »

Cette fin est belle. Car l'auteur de la *Nouvelle Journée* sait bien que si la haine est humaine, ni une vie ni une œuvre d'art ne doivent se terminer sur une parole de haine, et que même l'*Enfer*

de Dante est suivi du *Paradis*. Et la sagesse consiste bien à reconnaître que nos véritables ennemis sont en nous, que notre grand triomphe consiste à les vaincre. Seulement quelques indications et quelques pages ne sauraient enlever son caractère à tout un livre. *Videt meliora, deteriora sequitur. Clérambault* est manifestement rempli de colère et de haine. M. Rolland aurait pu écrire un pendant à l'*Aube* ou à la *Nouvelle Journée* et faire de son émigration en Suisse le principe d'une Croix-Rouge intellectuelle. Il a préféré nous donner un pendant à la *Foire sur la Place*, qui n'est pas la meilleure partie de *Jean-Christophe*. Il a fait œuvre d'indignation, mais d'indignation contre qui ? Contre la forme de société d'où est sortie la guerre européenne, c'est-à-dire, après tout, contre la nature humaine telle qu'elle a existé jusqu'à présent, puisque jusqu'ici les nations se sont toujours battues. Tant que cette indignation s'adresse à cette nature humaine, elle est du ressort du prédicateur et du moraliste, elle relève de Montaigne, de Pascal, de la Bruyère, de leurs successeurs, de chacun de nous en tant qu'il philosophe. Mais philosopher appartient à peu d'hommes, et l'indignation générale cède d'ordinaire la place à une indignation particulière. La guerre canalise cette indignation contre l'ennemi, qui figure l'injustice. L'auteur de *Clérambault* et le héros de son livre prétendent s'indigner contre leurs compatriotes, contre leur patrie, qui figurent aussi l'injustice. Et il est exact qu'il n'y a pas d'existence individuelle ou nationale sans injustice. L'injustice appartient à la nature humaine, et c'est bien arbitrairement que Clérambault et M. Rolland en placent la source dans l'existence des nations :

« Le foyer du mal était l'idée de nation. On ne pouvait toucher à ce point envenimé sans faire hurler la bête. Clérambault l'attaqua sans ménagements. » Et on nous cite ses articles : « Qu'ai-je à faire de vos nations ? Vous me demandez d'aimer, de haïr des nations ? J'aime, ou je hais des hommes. Il en est, dans chaque nation, de nobles, de vils, de médiocres. » Clérambault est un homme qui vit dans un pays en guerre pour son existence, et qui a complètement perdu le sentiment de la patrie. Et M. Rolland n'a nullement dissimulé le caractère tragique de cette situation : « Comment consoler les hommes « quand on ne croit pas à l'idéal qui les fait vivre et qui les tue ? — La réponse depuis longtemps cherchée lui était venue maintenant, sans

qu'il l'eût vue entrer : Il faut aimer les hommes plus que l'illusion et plus que la vérité. » C'est une parole de bonne intention, mais parfaitement vague et dont on peut tirer les conclusions contraires à celles de Clérambault (cela dans la mesure où Clérambault conclut autrement que par un mouvement spontané de son cœur). On peut la tourner en une profession de foi nationaliste. Et si elle reste après tout si vague, c'est peut-être que le terme général et la profession verbale d'amour des hommes méritent d'être aussi discrédités que le mot de philanthropie. La guerre elle-même fait une part à cet amour des hommes, plus fort que l'illusion et plus fort que la vérité, et qui constitue un ordre supérieur à l'ordre national. Elle laisse au non-mobilisé la faculté de se mettre à son service, et celui pour qui l'homme, et non la nation, mérite seul amour et pitié n'a qu'à entrer dans le spirituel ou le temporel des diverses Croix-Rouge. Il aura le devoir et le droit d'y aimer et d'y servir les hommes au-dessus de toutes les patries, au-dessus de toutes les mêlées, et il y sera honoré. Je crois bien que M. Rolland a rendu pendant la guerre des services de ce genre. Pourquoi Clérambault ne sert-il pas, de cette façon, l'humanité en silence comme d'autres servent en silence leur patrie ?

C'est que Clérambault est un homme de lettres, un sergent dans cette armée de la plume qui se créerait au besoin un Capitole pour le sauver, et que la littérature lui paraît la seule façon possible de s'employer en temps de guerre comme en temps de paix. Or il est certain que la littérature s'est trouvée, pendant la guerre, fort disqualifiée, et de plusieurs côtés, et pour plusieurs raisons, et qu'une des raisons de son infériorité provient de la position fausse où elle était placée. On était publiciste non pour une raison efficiente, mais pour une cause déficiente, et comme inapte à tout service sérieux. Le noir sur le blanc du troupeau à plumes prenait un aspect comique, et le personnage de M. Rolland participe de ce comique. Et le comique consiste généralement dans une situation sans issue ; Molière le savait bien, qui laissait ses pièces sans dénouement ou en prenait un tout fait. M. Rolland a emprunté à la tragédie (et aussi à une réalité, la destinée de Jaurès) le dénouement de son *Clérambault*, mais il ne parvient pas à soustraire son naïf héros à une atmosphère comique, celle où se déroulait, à côté de la tragédie, la

guerre de plume que ses auteurs prenaient terriblement au sérieux. Remarquons à quel point ce dénouement tragique est faux. Si Jaurès a été assassiné dans l'air surchauffé des derniers jours de la paix, aucun attentat de ce genre n'a été commis pendant la guerre contre un journaliste quelconque, les rédacteurs du *Bonnet Rouge* n'ont jamais été molestés ni dans les restaurants de nuit ni ailleurs, et les civils à la Camus qui dénonçaient à la police des propos de chemin de fer et de cave pouvaient être portés aux nues par des journalistes, ils étaient tenus pour mouchards par le sentiment public et français. Cette haine d'un peuple excité contre un penseur qui dit sa vérité dans la mesure où la censure la laisse filtrer n'a jamais existé qu'en un Paris mythique, vu de Genève ou de Sierre. Quant aux injures qu'a encaissées pour son compte M. Romain Rolland, un peu de philosophie devait les lui faire considérer comme les très petits risques professionnels qu'en cas de guerre on court de l'autre côté de la frontière, et elles ne l'ont heureusement pas tué.

Mais ce sujet apparent de *Clérambault* n'est pas, M. Rolland nous en prévient, son sujet réel : « Le sujet de ce livre n'est pas la guerre, bien que la guerre le couvre de son ombre. Le sujet de ce livre est l'engloutissement de l'âme individuelle dans le gouffre de l'âme multitudinaire. C'est, à mon sens, un événement beaucoup plus gros de conséquences pour l'avenir humain que la suprématie passagère d'une nation. »

Je ne crois pas que cette dernière phrase soit vraie. La suprématie ou l'affaiblissement d'une nation, même s'ils ne sont que passagers, peuvent constituer, l'histoire le prouve abondamment, des événements d'une importance capitale pour l'avenir humain. Et la grande guerre aura probablement des suites aussi incalculables que l'effondrement de l'Empire romain. Quant à l'engloutissement dont parle M. Rolland, il est impossible tant que l'imprimerie, la culture et en général la civilisation subsisteront. Seul un avènement universel du bolchevisme le réaliserait, et cette conquête du monde civilisé par le Chinois, le Juif et le Russe paraît aujourd'hui aussi peu probable que l'histoire de la *Bête Conquérante* contée par M. Mac Orlan. M. Rolland, comme l'autre musicien de Genève, a dramatisé à l'excès sa petite aventure personnelle. La mobilisation générale était une nécessité du temps de guerre qui, d'un point de vue tout égoïste

et national, a donné d'assez bons effets, puisqu'elle a empêché la France de disparaître, et une âme individuelle, que je connais comme parfaitement réelle, d'être engloutie dans un gouffre que je ne sais guère comment appeler, car je n'y vois qu'un trou. Si cette mobilisation devait survivre à la guerre, s'il fallait prendre au sérieux plus que M. Maurras lui-même la préface qu'il écrivait à un livre de Stendhal et que j'ai commentée ici, on pourrait et on devrait également prendre au sérieux le péril signalé par M. Rolland. Je ne veux même pas dire qu'il ne doive pas être pris, en effet, aujourd'hui au sérieux. Nous avons à continuer de démobiliser l'âme individuelle, moyen de progrès, ouvrière de nos biens moraux. Et un individualisme comme celui de M. Rolland, qui pendant la guerre aurait pu faire beaucoup de mal et qui en tout cas n'a fait aucun bien, est dès lors appelé à rendre des services.

Il devrait, je crois, rendre des services à la fois par son exemple et à ses dépens. C'est en toi qu'est l'ennemi, dit Clérambault à son assassin. Nous avons tous un ennemi intérieur, et, quand nous l'avons vaincu, on peut dire en un sens, le sens tout moral, que nous n'avons plus d'ennemis. L'ennemi intérieur de Clérambault, l'ennemi intérieur de M. Rolland, et, je crois, l'ennemi intérieur de nous tous tant que nous sommes, nationalistes ou internationalistes, il me paraît que c'est aujourd'hui la facilité. Nous avons une tendance à croire que penser consiste à rouler sur une pente, à s'y sentir voluptueusement rouler, au lieu que penser consiste au contraire à remonter une pente, à découvrir des complexités et des difficultés. La conscience libre dont M. Rolland a fait l'histoire, celle de l'auteur peut-être, celle de son héros sûrement, se développent dans une facilité romantique. Evidemment M. Rolland a voulu donner l'impression contraire : Clérambault se soustrait peu à peu, par une lutte pénible, à l'automatisme et à l'animalité de la foule où il était pris, mais cette crise, qui est représentée de façon sommaire et sans analyse bien aiguë, ne lui donne nullement une intelligence critique, elle le fait passer d'un fanatisme à un autre. Je sais bien que cette intelligence critique M. Rolland la personnifie dans un autre de ses personnages, Perrotin, qui est donné pour un pleutre : mais les couleurs dont il le peint sont la preuve que M. Rolland déclasse absolument cette valeur au

profit du fanatisme anti-national. Tous les personnages qui incarnent le patriotisme, qui ont en 1914 et 1915 ce qu'on pourrait appeler le sentiment obsidional, sont représentés par M. Rolland comme des idiots, des scélérats, ou des consciences pourries. On ne trouve pas dans son livre cette honnêteté, ou plutôt cette adresse élémentaire, qui, dans les romans à thèse de M. Paul Bourget, fait professer par des gens aussi honnêtes que possible les idées que l'auteur considère comme erronées. Adresse élémentaire, précisément parce qu'elle oblige l'auteur à penser et à construire difficilement, à faire épouser cette difficulté par la réflexion du lecteur, à remonter et à faire remonter une pente (ou tout au moins à en avoir et à en donner l'illusion, et il n'y a pas d'art sans artifice). Il est vrai que M. Rolland se place à un autre point de vue : quand un bateau, dit-il, menace de couler parce que tous les passagers se portent d'un côté, il ne faut pas se mettre au milieu, mais de l'autre côté ; et on ne rend droit un bâton qu'en le courbant en sens contraire. Soit. Mais un livre est un livre et non une action. Un livre fanatique, en dégoûtant les honnêtes gens de son fanatisme, fera les affaires du fanatisme concurrent, ou tout au moins conduira ces honnêtes gens au scepticisme, ou à l'indifférence. — Les honnêtes gens dont vous me parlez, j'appelle cela les médiocres et le troupeau, et il n'y a d'humanité vraie que dans ceux que vous appelez les fanatiques. — Je l'admets. Mais un fanatisme ne peut pas se juger à ses fruits de pensée : il n'en donne aucun. Il ne peut se juger qu'à ses résultats pratiques. Le fanatisme que flétrit *Clérambault* a sauvé littéralement de la destruction la France de 1914 à 1918. — Il l'a perdue avant 1914 en la conduisant à la guerre, il la perd aujourd'hui en y perpétuant l'esprit de haine. — Pardon. *Clérambault* est l'*Histoire d'une conscience libre pendant la guerre,* et non avant ni pendant la guerre. Il est le sermon du maître d'école à l'enfant qui se noie. Il est beau et honorable à un maître d'école d'enseigner la prudence aux enfants, mais en temps et lieu, vous même n'avez pas publié *Clérambault* pendant la guerre. C'est aujourd'hui seulement que le temps de la conscience libre vous paraît revenu, et que le maître d'école démobilisé peut reprendre ses classes. En quoi nous sommes d'accord.

Le temps de la conscience libre est revenu, et c'est un fait

qu'il revient chez nous plus tard et plus malaisément que dans le reste de l'Europe. On sait que là est aujourd'hui la cause du malentendu entre la France et une bonne partie du reste du monde, principalement l'Angleterre et l'Amérique. Evidemment cela ne peut pas durer. Le « défaitisme » n'a pas été un danger en temps de guerre parce que la bonne et belle organisation militaire, alors valeur suprême, était là. Si le nationalisme devenait un danger en temps de paix, le devoir de l'intelligence serait sans doute de le combattre comme elle a combattu le défaitisme, de le combattre non pas tout à fait au nom de cette Conscience libre que le titre de *Clérambault* orne de la majuscule réservée aux divinités abstraites, mais de cette conscience réelle, simplement humaine et chrétienne que l'humanité a eu assez de peine à acquérir et qu'elle doit encore maintenir avec peine.

Avec peine et non avec facilité. L'ennemi est en toi, nous dit justement Clérambault. Ennemie, la soif de vengeance qui survit à la guerre : « Le sentiment de la vengeance, proclamait un de nos hommes d'Etat dans un discours où il contestait qu'il y eût en France une volonté de vengeance, n'est pas un sentiment français. » Une ville d'Espagne renommée pour ses bas en avait offert douze douzaines à la reine qui était de passage dans le pays. La camerera-mayor s'indigna fort de ce cadeau indécent : « Une reine d'Espagne n'a pas de jambes ! » déclara-t-elle aux donataires. L'éloquence officielle vit sur un fond immuable, et notre homme d'Etat répondrait ici comme dans *Ruy Blas* : je suis camerera-mayor et je remplis ma charge. Mais nous savons qu'une reine d'Espagne a des jambes, et sujettes à entorses, rhumatismes et varices, et que le sentiment de la vengeance est une maladie naturelle à tout être humain, quelles que soient la longitude et la latitude du pays qui l'a vu naître. Il est difficile de le maîtriser, on le peut néanmoins, et quand on est à la tête politique ou morale d'un pays on le doit absolument. Voilà un cas précis où la « conscience libre » se mettra aujourd'hui utilement au travail pour le bien de tous. Nous servirons mieux la reine en lui offrant, en cette saison, des bas chauds, qu'en niant superbement que cette auguste personne ait des jambes, et nous sourirons des duègnes.

Il faudra évidemment contre ces duègnes des armes plus

légères que l'artillerie lourde de *Clérambault*. Et peut-être suffit-il de les montrer parfois, d'un doigt discret, au public. Je trouvais hier dans le numéro du 23 octobre 1920 de l'*Economiste Européen*, très considéré dans sa partie, ces lignes écrites par son correspondant de Londres : « On a convoqué la deuxième session du Comité de la lutte contre la faim et pour la reconstitution économique de l'Europe. Aux figurants habituels dans les manifestations de cette espèce, tels que Sir George Paish, M. Hirst, il s'est joint des Hollandais, des Autrichiens, des Allemands. Avec un fanatisme extraordinaire, Sir George Paish prêche la réconciliation et l'oubli. » Des gens qui se réunissent en conseil autour d'une table pour autre chose qu'un partage de dividendes et pour donner du pain à d'autres hommes sont, au regard de cet économiste, des figurants de cirque, et ce qu'on appelait au XVIIe siècle des « espèces ». Brave économiste ! Je retiendrai longtemps « fanatisme extraordinaire ! » Quand j'ai bien bu et bien mangé, dit Sganarelle, je prétends que tout le monde soit saoul dans la maison ! Il faut des coups de bâton pour le changer en médecin : on en eût fait beaucoup plus facilement un éminent économiste.

Si un pareil état d'esprit devait nous séparer du reste de l'humanité, couper nos communications avec la conscience humaine et chrétienne élémentaire, il faudrait bien qu'intervinssent des Clérambault moins tendus. Le pauvre économiste qui a dénoncé le fanatisme extraordinaire de Sir George Paish n'a fait qu'étaler naïvement le sien. Et (puisque ce sont là des « réflexions sur la littérature »), évitons simplement des fautes de goût, celles dont *Clérambault* n'est pas exempt. Un groupe de farceurs — les héros des *Copains* de Jules Romains — avait fait venir il y a quelques années à Paris le citoyen Brisset, angevin, proclamé par eux prince des penseurs. Les Copains allèrent le chercher à la gare, et, avant le banquet, le conduisirent devant son collègue de bronze, le *Penseur* de Rodin, en l'invitant à formuler dans cette confrontation quelque pensée digne de mémoire : « C'est très beau, fit le Prince, mais est-il bien nécessaire de se mettre tout nu pour penser ? » Dès qu'il cessait de faire descendre l'homme de la grenouille, le citoyen Brisset ne manquait pas d'un certain bon sens. Ne croyons pas

qu'une majuscule soit nécessaire à la Conscience libre pour être libre. Considérons-la comme une œuvre quotidienne et difficile, comme une lutte obscure contre l'ennemi intérieur. Mais aussi la sculpture a ses lois et sa beauté propre, et le jour où M. Romain Rolland, incorporant à nouveau les esprits de la musique dans une œuvre, nous aura donné, comme Rodin dans sa statue, une figure symbolique et belle de la conscience individuelle qui se dégage de la conscience multitudinaire, esprit qui se lève de la matière, lumière émergeant de l'ombre, clair-obscur participant aux essences pures de l'art, nous l'admirerons dans son ordre, qui sera l'ordre suprême. Et, après tout, ne manquerait-il pas quelque chose à l'humanité, si un autre citoyen de Genève (quelles que soient les tares exhibitionnistes que nous révèlent, au principe obscur, les *Confessions*) ne s'était hardiment mis tout nu pour penser ?

ALBERT THIBAUDET

NOTES

PAUL VERLAINE ET QUELQUES-UNS, par *Albert Lantoine* (Le Livre Mensuel).

M. Albert Lantoine aime les révoltés et les maudits, mais il les veut aimer d'une manière tranchée et peu commune. Parlant de Verlaine, il est partagé entre une sympathie profonde et sincère et le désir de contrarier l'opinion reçue. Aussi convient-il d'accueillir avec prudence, dans la collection des portraits littéraires de Paul Verlaine, celui que trace M. Albert Lantoine, non sans verve et sans vigueur : « Ce bohème était de goût plutôt « bourgeois, très amateur de récompenses, vadrouilleur malgré « lui, par paresse et incapacité de réagir, ayant toujours la nos- « talgie d'un intérieur sans fièvre. »

Voici, touchant le chagrin qu'éprouve le poète de ne pouvoir approcher son fils, qu'on avait éloigné des exemples paternels, un détail intéressant : « Stéphane Mallarmé, qui était pro- « fesseur d'anglais au lycée Fontanes, avait dans sa classe le « jeune Verlaine et il complota de l'emmener avec lui en pro- « menade et de lui faire rencontrer son père — comme inci- « demment. Mais la mère chaque jour envoyait chercher « Georges au lycée, dans la crainte probable qu'il ne fît cette « rencontre, et Mallarmé eut peur, en la favorisant, de provo- « quer une plainte, et il ne mit pas son projet à exécution. »

Lorsque Verlaine sut qu'il ne fallait plus compter sur cette rencontre « il en trembla, disant : Voilà huit jours que je ne bois « pas pour ce mioche là ! »

M. Albert Lantoine qui sait gré à François Villon de sa villonnerie et à Verlaine de sa gueuserie, parce qu'il appartient à une génération nourrie dans le mépris du bourgeois, est sévère pour M. de Montesquiou, méfiant à l'égard de Barrès, et n'évoque pas sans amertume le défilé, dans la chambre mortuaire de Verlaine, « des esthètes équivoques plus ou moins chevelus, « avec leurs amies coiffées en hommes. » Il décerne à Coppée un

brevet de sincérité et de noblesse. Il faut que le chantre des Humbles ait été vraiment un brave homme pour qu'il paraisse encore tel, à la lueur de la lanterne du cynique, que M. Lantoine braque sur les gens et les choses, avec une âpreté toujours juvénile.

Littérairement M. Albert Lantoine n'admire sans réserve que le Verlaine des premiers recueils, « ceux dont la fraîcheur de sentiments détonne parmi la froideur des Parnassiens. »

Il a raison de dire que les *jeunes* le portèrent au pinacle pour son manque de souffle et l'incohérence mystique de ses pensées. La Muse de Verlaine était charmante, même parmi les hoquets de l'ivresse, et son bégaiement n'était qu'un charme de plus mais on lui doit des milliers de mauvais vers « délicieusement faux exprès. » Il faut aimer Verlaine et détester les vers « verlainiens ».

On doit le tenir pour le premier des chansonniers français dans le genre sentimental. Ses lieds sont les cailloux du Rhin et les pierres de Lune de notre littérature. La Romance de Verlaine n'est pas la demoiselle bourgeoise assise au piano, mais elle se souvient d'avoir été cela, avant que la vie ait fait d'elle, selon l'heureuse expression de M. Fernand Fleuret, « *la phtisique émouvante qui chante dans les cours.* » ROGER ALLARD

*
* *

LA MUSE AU CABARET, par *Raoul Ponchon* (Fasquelle).

Quelques jeunes écrivains, impatients de secouer la tutelle du symbolisme, adoptèrent M. Raoul Ponchon pour l'opposer à M. Paul Fort, lors de la dernière élection du prince des poètes, où l'on vit pour la première fois la sphère brillante où les garçons de café rangent leur torchon servir d'urne électorale aux habitués de la *Closerie*. C'est M. André Salmon qui fut le plus ardent à brandir le nom de Raoul Ponchon comme un étendard de la révolte contre l'hégémonie des Lilas. Paris rive-droite vota pour Raoul Ponchon, Montparnasse se divisa, mais les jeunes revues provinciales donnèrent la couronne à M. Paul Fort.

Indifférent à ce plébiscite littéraire, M. Raoul Ponchon con-

tinua de déguster, à l'angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, le pernod vespéral, jusqu'au jour glorieux où la vertu d'abstinence fut conviée à participer au succès de nos armes.

L'ivrognerie est un vice classique par excellence ; il en est de même de la poésie bachique. Théophile Gautier, dans sa coruscante et incompréhensive préface des *Fleurs du mal*, loue Baudelaire de l'avoir dramatisée et assombrie. C'est que le romantisme considère la joie comme une bassesse d'âme. M. Raoul Ponchon est le plus classique de nos poètes contemporains, le seul peut-être avec Auguste Angellier. Si son influence est nulle, son témoignage demeure bien gênant pour les plus sublimes de nos lyriques. Nombreux sont les poètes qui se flattent d' « exprimer l'inexprimable », mais M. Raoul Ponchon sait dire ce que d'autres trouvent indigne de leur génie ; il est prosaïque avec délices, avec raffinement, comme Voltaire. Poète de cabaret, il est d'une époque qui a vu les cafés agrandir leurs terrasses, où l'on est si bien posté pour regarder passer la vie avec indulgence. Aussi, dans la satire morale, garde-t-il un ton de bonne humeur et d'optimisme. (Toutefois la confédération helvétique a le don d'exciter sa bile, et les seules pièces aigres du recueil sont contre « ces messieurs crétins du Valais »). Ce n'est pas seulement par les traits du visage que M. Raoul Ponchon rappelle Clément Marot mais encore par l'esprit et par le style qui feront vivre son œuvre légère.

ROGER ALLARD

*
* *

TENTATIONS, par *André Spire* (Camille Bloch) ; LE SECRET (Éd. de la Nouvelle Revue française).

Il y a la plaine, il y a la montagne, la ville, le village, un arbre, une rue, la Riviera au bord de la mer et du soleil, il y a l'Engadine et ses sports d'hiver, les luges et les bobsleighs traçant sur la blancheur de la neige des arcs-en-ciel aux couleurs pures dont chacune est un chandail.

La tâche du poète est d'énumérer tout cela et aussi, à l'occasion, le jardin, la grand'mère et les tartes de son enfance, les tentations et les subtilités de sa seconde jeunesse, la paix, guerre.

Le monde est si beau, si varié, si émouvant, si riche qu'on

ne se lasse jamais de nommer ses beautés, ses variétés, ses richesses et nos émotions. Le poète appelle par son nom chacune d'elles. Lorsqu'il est le plus heureusement inspiré jaillit de son cœur un chant simple, profond et nu qui a l'apparence et l'accent d'une chanson populaire.

Mais pourquoi y a-t-il aussi les hommes et qui pensent à autre chose qu'à aimer et à énumérer l'innombrable splendeur universelle ? Le rôle du poète, ce sera encore de railler et de clouer au pilori cette humanité incompréhensive et vaniteuse.

Tel est André Spire, tel est son Art Poétique. Rien n'est prosaïque, ni incongru quand Spire l'insère dans un rythme savant et neuf. Emotion, lyrisme *gratuits* qui s'épanchent parfois en simples notations, parfois se composent en chansons qui semblent sortir de quelque folk-lore. Et à côté de cette poésie sans but qu'elle-même, toute une veine humoristique, satirique et moralisatrice.

S'il existe aujourd'hui une poésie judéo-occidentale, c'est sans doute par ces traits qu'elle peut se caractériser. Tour à tour enivrée sans retenue ni contrôle par tous les biens d'ici-bas : « Sois loué, Eternel, notre Dieu, roi de l'Univers qui as créé les fruits de la terre », et impitoyablement critique, prophétisant la colère du Dieu d'Israël, luttant contre les méchants et les sots qui retardent la venue de l'ère promise : « Sois loué, Eternel, qui, par ta miséricorde, rebâtiras Jérusalem. »

Relisez Henri Franck ou Gustave Kahn, lisez Umberto Saba, poète juif triestin ou les vers de Zangwill. Avec des tempéraments divers, ils remplissent la même double mission qu'André Spire.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

VOUS ; POÈMES TROUBLES (Sansot) ; HEURES D'HIVER (Emile-Paul frères), par *Marguerite Burnat-Provins ;* MARGUERITE BURNAT-PROVINS, biographie critique par *Henri Malo* (les Célébrités d'aujourd'hui — Sansot).

Emile Faguet auquel on ne pouvait dénier le mérite d'avoir beaucoup lu et de savoir lire écrivait, saluant l'apparition du *Livre pour toi*, qui rendit célèbre le nom de Mme Burnat-Provins,

ces lignes que M. Henri Malo a recueillies judicieusement dans sa biographie critique : « On dirait que ces couplets sont des « demi-traductions d'auteurs soit orientaux, soit italiens — sep- « tentrionaux jamais — le tout repensé et senti à nouveau par « une âme ardente qui a jeté sa flamme à travers tout cela. »

Ce que Faguet appelle une âme ardente est plutôt l'ardeur d'un tempérament voluptueux.

« Pour la première fois peut-être », écrit M. Henri Malo lui-même, « une femme s'arrêtait à admirer la beauté plastique de l'homme ». Avant l'auteur des *Cantiques d'été*, Mme Colette avait exprimé ce goût féminin pour la beauté physique masculine inséparable du mépris de sa personne morale.

Ce qui est propre à Mme Burnat-Provins, c'est un certain mysticisme de la sensualité qui ne vise à rien moins qu'à faire de la vie une transe érotique continue. Ce romantisme est essentiellement féminin. Sous sa forme idéaliste et sentimentale, il inspira la tendre et larmoyante Marceline.

Les recueils de Mme Burnat-Provins ont été très lus durant la guerre. Avec *Toi et moi* et les quatrains d'Omar Khayam ils alimentèrent la correspondance littéraire des marraines.

Chargée d'images et d'ornements d'un goût un peu conventionnel, cette prose poétique vise souvent à l'imitation de M. André Suarès. En voici un exemple :

« Hiver, te voici tout blanc, couché en travers des épaules de « la montagne, sculpté dans le ciel.

« Tes longs cheveux de glace pendent sur les rocs et tes bras « de marbre étouffent la terre où les germes se taisent. »

On dirait une version édulcorée du *Bouclier du Zodiaque*.

Les Poèmes troubles rappellent directement Renée Vivien, avec une phraséologie plus molle. Si l'on s'avise de mettre à la ligne les vers blancs qui émaillent ces périodes trop uniformément musicales, on découvre sous le voile équivoque et commode du poème en prose le visage de la romance :

Venez, venez Chimères
en immense troupeau,
battant le sol et battant l'air,
ma place est là sur votre dos.
C'est vous qui sauterez
Et d'un élan rapide
m'emporterez.

On n'attend plus, après cela, qu'une ritournelle de Mme Chaminade. Au fond, la poésie de Mme Burnat-Provins est celle que toutes les femmes belles et généreusement douées sous le rapport du tempérament portent en elles, à de certains moments. Orgueilleuses de leur sensualité elles ne se lassent pas d'en célébrer le miracle.

Elles ont la passion des confidences, et toutes leurs confidences se ressemblent, même les plus spiritualistes, au point qu'un critique aussi fin que M. Marcel Boulenger a pu citer, à propos d'*Attente*, de Mlle Charasson, les *Chansons de Bilitis !*

Mme Burnat-Provins est d'un pays où l'on prend tout au sérieux, y compris les plaisirs des sens. Penseuse et métaphysicienne, Bilitis elle-même finira au prêche, ou plutôt au confessionnal... par habitude littéraire de la confession.

ROGER ALLARD

*
* *

UN ROYAUME DE DIEU, par *Jérôme et Jean Tharaud* (Plon).

Il est aujourd'hui peu d'artistes plus probes, plus patients et plus parfaits que les Tharaud. Il semble qu'on les voie travailler sous nos yeux comme des Orientaux qui ont le temps, et qui, sans hâte, sans truquage, sans caprice, produisent quelque belle pièce inaltérable, quelque tapis épais, aux pures teintures végétales, aux harmonieuses couleurs. Il leur faut la tâche la plus exacte et la plus limitée, ils ne la quittent pas avant de l'avoir amenée à toute la perfection possible. Quel que soit le sujet qu'ils traitent, ils isolent un épisode en lui faisant rendre toutes ses valeurs. Si le sujet riche et débordant ne se prête pas à cette manière, le livre est mal venu : c'est le cas de la *Fête Arabe*. Mais deux fois cet isolement et cette précision de la matière leur ont permis des chefs-d'œuvre, avec la *Maîtresse servante* et l'*Ombre de la Croix*. En voici incontestablement un troisième, et peut-être, au point de vue de l'art pur, le plus entièrement satisfaisant. *Un Royaume de Dieu* paraît n'être fait de rien : des Juifs d'un village d'Ukraine, qui redoutent un pogrom, font venir des cosaques pour les protéger, et quand le danger est passé, sont aussi contents de les voir partir qu'ils l'étaient de les voir arriver. C'est tout ; mais la précision et la

vie avec laquelle est évoqué ce Royaume de Dieu, l'intérieur de cette petite communauté juive, sont vraiment admirables. Tout vit là-dedans comme dans une miniature de Fouquet. On sent que les dessous ont été préparés avec science et patience, que tout cela s'appuie sur une vérité ; et quelle bonne humeur, quelle joie de peindre, quel plaisir de sentir se former et vivre un style étoffé, intense, corsé, qui n'a jamais chez les auteurs été plus savoureux. Voici de bons travailleurs et de savants artistes qui cueillent à l'heure juste la pleine maturité de leur talent, obtiennent par cette réussite la pleine récompense d'un renoncement délibéré à toute littérature hâtive. Excellente occasion de voir unis en une même réalisation et sur une même figure, comme deux frères eux aussi dont l'apport personnel reste indiscernable, l'art littéraire et la moralité littéraire.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

CONFESSION DE MINUIT, par *Georges Duhamel* (Mercure de France).

Avec *Confession de Minuit* Georges Duhamel a retrouvé sa meilleure veine, celle qui traverse *Vie des Martyrs* et *Civilisation*, celle à qui ses livres antérieurs doivent leurs plus excellentes parties : une certaine perspicacité du cœur à la fois attendrie et enjouée, une bonté charmante qui découvre en autrui mille richesses, invisibles à des yeux plus orgueilleux. Il semble que Duhamel se méprenne parfois sur ce qui fait sa force véritable ; mais le voici de nouveau dans sa ligne, celle de l'observation, de l'humour. C'est là qu'il est véritablement inventeur et poète.

Son dernier récit adopte la forme dont a si souvent usé Dostoïewski, un de ces monologues, d'une sincérité lamentable, où un malheureux éprouve le besoin de vider son cœur. On imagine l'auditeur à qui s'adressent ces confidences : quelque inconnu rencontré dans un café, qui fume derrière un verre vide et qui hoche par moments la tête pour se donner l'air d'écouter attentivement. On croit entendre les coups de voix par lesquels celui qui parle cherche à s'épargner la mortification de voir se fermer les paupières de l'autre. Loin de craindre qu'on lui reprochât cette analogie avec de grands modèles,

Duhamel s'est amusé à la souligner par maints détails. Pourquoi, en effet, tâcher de masquer une influence, quand l'inspiration va authentiquement dans le même sens que celle d'un maître ? Ce qu'il y a chez Duhamel de christianisme assimilé le place en face de certains individus dans une attitude assez proche de celle qu'a Dostoïewski devant quelques-uns de ses personnages secondaires. Sa pitié ne s'aventure pas dans les effrayantes profondeurs que perce le regard du Russe ; elle demeure dans des zones tempérées, claires et qui restent le domaine d'une sorte d'innocence. Elle n'y fait pas de découvertes bouleversantes, mais elle est clairvoyante, point dupe, point amère non plus, et c'est ce qui fait son prix.

Le récit débute d'une façon vive, inattendue et très captivante. Obéissant on ne sait à quelle impulsion saugrenue, un pauvre petit employé de bureau, debout derrière son patron auquel il vient de présenter un rapport, n'a pu résister à la tentation de lui toucher du doigt le lobe de l'oreille. Cette folie d'une seconde est la cause de tous ses malheurs. Il est chassé ; toutes ses débiles vertus succombent à l'oisiveté. Il s'habitue à vivre aux crochets de sa trop faible mère qui s'épuise pour le nourrir. Il va, dans son délabrement, jusqu'à fonder des rêves d'éternelle paresse sur la petite rente qu'il hériterait, si sa mère voulait bien mourir. Ainsi se dégrade et se perd un malheureux, parce qu'on a bousculé les habitudes qui lui tenaient lieu de volonté. Et tout cela pour la plus inoffensive des aberrations.

Ce qui plaît dans la manière dont ce thème est traité, c'est le don de communiquer la vie aux plus humbles figures ; c'est l'extrême justesse dans la notation des paroles prononcées ; c'est aussi l'égalité du ton, la discrétion de l'auteur qui, tout en s'effaçant, sait rendre sensible jusque dans la plainte de ce pauvre diable, son propre bon sens et son équité. Se faire aimer à travers un si pitoyable porteparole était une façon de tour de force. Duhamel l'a réussi.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

L'INQUIÈTE ADOLESCENCE, par *Louis Chadourne* (Albin Michel).

C'est la guerre qui a fait de Louis Chadourne — comme d'au-

tres jeunes poètes : Pierre Benoit, Alexandre Arnoux, Jean Pellerin — un prosateur. Ces cinq grandes années creuses, ils les eussent emplies en temps normal de recueils de vers. Et ils auraient persévéré jusqu'à la quarantaine, cet âge fatidique où les poètes d'aujourd'hui commencent à écrire en prose. Mais faute d'avoir pu commodément égrener au jour le jour les perles divines, ils se sont hâtés, l'armistice venu, de concentrer dans des livres de prose le gros de leurs sentiments et de leurs expériences.

Ces poètes devenus prosateurs ont, avec toutes les différences imaginables de tempérament et d'idéal, au moins un trait commun : ils écrivent de propos délibéré pour le public sans se préoccuper d'écoles, de formules ou de petites chapelles. Nous attendrons pour savoir s'ils font, comme André Salmon, deux parts distinctes de leur activité d'écrivains : la part de la prose, accessible à quiconque et celle des vers, réservés aux seuls initiés.

Présentement, écrivant pour le « grand public », ils n'oublient le plus souvent ni qu'ils sont des poètes, ni la dignité de l'art littéraire. Ils incorporent à la prose française, avec quelques atténuations et quelque éclectisme, toutes les meilleures trouvailles formelles du symbolisme et du post-symbolisme. Ils font passer dans le domaine public l'aspiration à la Beauté, le goût du symbole, de l'inconscient et du décadent, les nostalgies et les invitations au voyage selon Saint Baudelaire, Saint Laforgue et Saint Arthur Rimbaud. C'est grâce à eux que l'apport littéraire de 1880 à 1900 va grossir définitivement le génie français, dont il sera désormais partie intégrante au même titre que la Pléïade, les Classiques, le Romantisme ou les Naturalistes.

Travail de révision, d'épuration, de concentration, dira-t-on, et qui n'innove pas. Possibilité, répondrons-nous, d'un classicisme, s'il est vrai qu'un siècle classique est toujours un aboutissement. Mise au point et amalgame de formules dépassées, mais non pas épuisées, ni même pleinement utilisées. Ralentissement de la course à l'originalité à tout prix. Destruction de la légende de l'écrivain *table-rase*, seul avec ses cinq sens, son cerveau et son cœur uniques. Elaboration d'un classicisme butiné sur toutes les fleurs du romantisme et de tous les post-romantismes.

Il y a dans l'*Inquiète Adolescence* de Louis Chadourne des mor-

ceaux achevés. Le premier chapitre de son récit (la rentrée des classes dans un établissement religieux), plus loin la confession au Père Jésuite sont de ce nombre. Et partout répandues la fièvre, la mélancolie, les épuisantes aspirations de l'adolescence. Chacun des personnages figure un aspect de l'adolescence — cette adolescence trompeuse et contradictoire où un futur notaire de seize ans peut souffrir plus purement et plus durement qu'un futur grand poète de la douleur, où un aspirant-cercleux peut faire figure de Don Juan et d'animateur. Déjà dans le *Maître du Navire*, chacun des héros n'était qu'un reflet de la grande inquiétude humaine, de l'impossible stabilité, de l'impossible satisfaction, du « fuir, là-bas fuir... »

Il n'y a donc pas roman au sens propre du mot et l'intrigue romanesque — tant dans le *Maître du Navire* que dans l'*Inquiète Adolescence* — est plaquée, surajoutée. Il y a un ensemble de thèmes, deux symphonies, la deuxième beaucoup mieux orchestrée. Et sous les influences évidentes, il y a une personnalité qui n'a pas encore renié ses admirations, ni brisé ses attaches, mais qui est en définitive beaucoup plus originale que celle de nombreux chercheurs d'imprévu.

Personnalité au premier abord un peu fuyante parce que faite de contrastes : avidité à étreindre et à savourer tout le réel qui aboutit à un insurmontable désenchantement, désir agonisant à peine réalisé, une sensualité mâle jointe à une sensibilité féminine, goût des départs et du compliqué contredits par le regret de la simplicité native, tout un vieux fonds romantique, un peu provincial ou snob quelquefois, mais éclairé par une impitoyable lucidité et un humour de paysan français, réaliste et même un peu cynique.

Personnalité un peu trop au miroir encore, encline au quant-à-soi, avec trop peu de fenêtres ouvertes sur l'humanité. Mais prenons garde qûe les deux premiers romans de Louis Chadourne renferment ce qu'auraient dû contenir les deux recueils de vers qu'il n'a pas donnés. Il s'est épanché. A juger des quelques figures de prêtres qu'il a dressées en pied dans l'*Inquiète Adolescence*, il est apte à sortir de lui-même et à plonger dans la diversité du vaste monde pour en ramener des prises vivantes et palpitantes.

Dès à présent, il est en pleine possession de sa forme. Quoi

qu'il ait à dire, il trouve pour l'exprimer une prose à la fois musicale, décorative et savoureuse, qui évoque, décrit ou suggère sans une faute de goût et sans jamais trébucher dans sa facilité. Il écrit *succulent*, ce qui est une rareté parmi les écrivains de sa génération.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

L'ENFANT INQUIET, par *André Obey* (Librairie des Lettres).

J'ai eu grand plaisir à lire ce livre charmant, aigu et lui-même inquiet. On trouvait évidemment des qualités dans l'œuvre de début de M. Obey, le *Gardien de la Ville*, mais son sujet ne lui avait fourni qu'une fantaisie un peu laborieuse et lourde. L'*Enfant inquiet* est une étude très délicate d'un caractère qui a déjà inspiré à M. Gilbert de Voisins un bon roman, l'*Enfant qui prit peur* : la peur instinctive de la vie chez un enfant nerveux, entouré de présences féminines et que ne défend plus l'attention agissante et tonique d'un homme. L'Arnaud de M. Obey tire toute son inquiétude et tout son mal de lui-même, et, dans une vie uniforme d'enfant apparemment heureux, n'en doit rien aux circonstances. Il a peur, voilà tout, il est posé sur la vie dans une attitude de passage, de départ, d'enthousiasme qui tombe et de désillusion qui reste. Le médecin dit qu'il a gardé la peur des hommes d'autrefois devant la nuit et l'inconnu, — et il y a peut-être un peu de cela.

Avec un sujet analogue, M. Gilbert de Voisins donnait un livre sombre, poignant, et menait son personnage au suicide. M. Obey a mis un art très différent, mais tout à fait remarquable à revêtir le petit Arnaud d'éclat et de gaîté extérieurs, à écrire sur un fond douloureux un livre amusant, un livre chantant et brillant de poète. Ses dialogues me rappellent les meilleurs livres de Francis de Miomandre, et, chez un homme du Nord, les pages les plus étincelantes d'*Au bon Soleil*. Et je ne désigne ces points de repère qu'afin qu'on ne s'y arrête pas. L'humour tendre de l'enfant, du livre et de l'auteur est quelque chose de tout original. Joignez-y un style très sûr, brillant d'images qui ne sont qu'assez rarement usées, c'est plus qu'il n'en faut pour que je marque d'un caillou blanc les deux heures exquises que

fait passer cette lecture et pour que je retienne en M. Obey un écrivain dont l'œuvre future méritera grande attention.

L'avocat Lachaud sauva, paraît-il, une tête, en interrompant sa plaidoirie pour faire fermer une fenêtre par où un rayon de soleil incommodait M. le quatrième juré. Je sais bien qu'un auteur n'a rien d'un accusé, et je ne m'illusionne pas sur le pouvoir de la critique. Mais le livre de M. Obey méritait un éditeur d'une courtoisie raffinée, et il l'a eu. « En adressant aux destinataires de nos services de presse des livres aux pages coupées, nous avons eu l'intention de leur éviter une besogne, que beaucoup estiment fastidieuse, et une perte de temps. Mais nous prions instamment ceux qui, tel M. Bergeret, goûtent à s'escrimer du coupe-papier un plaisir respectable, de vouloir bien nous notifier leur préférence, afin que nous en tenions compte à l'avenir. » M. Barlet a eu là une idée de génie. Si les XIII de l'*Intransigeant* organisent un plébiscite sur cette question, je vote : coupé, comme Sieyès, sans phrases.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

LE LIVRE MONITEUR. A propos de « Gallieni parle... », par *Marius-Ary Leblond* (Albin Michel).

Chez nous, quel livre a été plus lu que le Plutarque d'Amyot ? Des derniers Valois aux derniers Bourbons, tous les Français qui avaient appris leur rudiment l'ont eu entre les mains. Les Chrysales même, qui ne lisaient guère, le gardaient chez eux comme meuble de famille, pour y mettre leurs rabats. C'était le pain quotidien des bourgeois, des gens de métier, des écoliers et de leurs régents. Que de Brutus et de Scévola lui dut l'Indivisible ! Il a disparu, aujourd'hui, même dans les cantons les plus reculés ; mais Alphonse Daudet vit encore les gardiens du phare des Sanguinaires épeler le vieux bouquin à tranches rouges.

Quel fut le secret de sa surprenante fortune ? C'était, cette réplique civique et guerrière de la Vie des Saints, un manuel qu'on lisait par hygiène morale. Mais un manuel point ennuyeux, modèle longtemps de beau langage, — *argute loqui !* — tout plein de nobles apophtegmes, de traits à alléguer, et d'intéressantes histoires. Je soupçonne d'ailleurs qu'il plut tant à nos

pères-grands parce que l'antiquité ainsi présentée devait ressembler grandement à leur actualité même.

(A lire Amyot, Montaigne, Rabelais, d'autres, comme le R. P. de Saint-Romuald, si naïvement amusant en son *Thrésor Chronologique*, on croit voir que la vie antique, en son privé, pour le tour d'esprit, sinon pour les esprits et sentiments, ne différait guère de la vie de nos aïeux. Et, voire de la vie présente dans nos bourgs de campagne. Même imaginative, même manière d'être frappé par un trait bizarre, par une phrase, même façon de peindre un personnage par anecdotes, même besoin de la légende, même puérilité bien souvent. Le grand siècle nous l'a un peu caché qui mit ses soins à proscrire le « rustique » et le « fade ». Mais Montaigne seul le dévoilerait à tous ceux qui savent quels sont au juste les souvenirs, le trésor de mémoire, d'un de nos bourgs et quelles histoires s'y content autour du feu.)

Reste que le Plutarque fut lu parce qu'il était un moniteur. L'idéal de l'honneur à la française, il contribua grandement à le former, avec les Vies des Saints et les romans de chevalerie.

Après la Révolution et l'Empire, on ne demanda plus un manuel de morale : plutôt un livre disant comment avoir de la prise sur les hommes et sur les choses ; comment prendre barre sur le destin, avec toujours de la magnanimité. Bref un livre qui semblât le propos, déjà plus proche, d'un homme supérieur naguère mêlé à de grands événements.

On eut *le Mémorial de Sainte-Hélène* dont Julien Sorel fit ses Heures. *Le Mémorial* ne pouvait connaître la vogue du Plutarque. Il devint populaire, — le fut-il bien ? — surtout par son côté anecdotique, ses détails sur l'Empereur exilé. On y retrouvait les images que les feuilles d'Epinal faisaient familières : les baraquements de Longwood surveillés par des sentinelles en habit écarlate, le jardin exotique, les roches, la mer au loin avec les frégates anglaises courant des bordées, les sites volcaniques de l'îlot.

Et depuis le *Mémorial* nul moniteur du même ordre ne s'est fait une fortune plus populaire.

Pourtant ? Ils sont nombreux ceux qui, faute de lettres, ou faute d'un goût pour leur pensée, pour leur style, ne peuvent demander aux œuvres de Stendhal les secrets de l'énergie. Y trouveraient-ils d'ailleurs ce qui est nécessaire à certains : de

hauts exemples historiques et un modèle ayant déjà la poésie de la légende, sur qui se façonner ? De jeunes Français de toute condition, aujourd'hui, liraient et reliraient les livres où prendre une méthode de pensée et d'action.

D'autre part les hommes supérieurs ne furent jamais à pareille école : ils doivent pouvoir donner des leçons propres à susciter les jeunes courages. Les époques de fortitude n'ont-elles pas toujours été des époques d'imitation en cet ordre ? et les raisons en seraient faciles à déduire.

On souhaiterait que le *Gallieni* de Marius-Ary Leblond devînt populaire, qu'il fût beaucoup lu et par beaucoup. L'ouvrage apporte de lourdes révélations sur la guerre, mais il apporte aussi autre chose. Il dit comment les dirigeants manièrent les hommes et les circonstances, et surtout il donne les maximes, les directives d'un chef. Le testament de sa pensée et de son cœur est là, et mis en lumière. Livre d'une nette simplicité où passe le frisson de la grandeur, le frisson de la vie y passant tout d'abord. On les devine notés mot pour mot, ces propos familiers et brusques, comme il le faut, pour qu'ils portent vraiment coup aujourd'hui, plus proches encore que ceux du *Mémorial* ; et ces phrases du grand colonial, on les croirait rapportées par un Kipling de chez nous.

De jeunes garçons ne devraient pas pouvoir impunément lire ce livre ; il leur faudrait se vouloir en le fermant, cœur bien battant et tête bien faite. Certes, ce *Gallieni* pourrait être un moniteur pour de jeunes Français. Il ne s'agit peut-être plus de trouver le bonheur, de nos jours, mais de s'employer, de faire chacun ce dont on est capable. Il ne s'est jamais agi d'autre chose, d'ailleurs ; on le voit mieux à présent et voilà tout. Les temps sont donc bons pour entendre le noble dire du héros de Virgile : « Enfant, je t'apprendrai le courage et ce que c'est que la constance : que d'autres t'apprennent le bonheur. »

HENRI POURRAT

*
* *

CARNAVAL EST MORT (Premiers Essais pour mieux comprendre mon temps), par *Jean-Richard Bloch* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Recueil d'essais et d'articles publiés dans l'*Effort libre* entre

1910 et 1914, *Carnaval est mort...* plus encore qu'une entreprise de démolition et de reconstruction systématique est une confession, l'autobiographie d'un cerveau au terme d'une adolescence passionnée, *possédée* par le désarroi de son époque.

1905-1914, années de pré-renaissance, âge des précurseurs inconscients ou méconnus et des grands liquidateurs, un Barrès par exemple — liquidateur du romantisme, d'ailleurs au plus haut prix. Suit la période 1914-1930, d'incubation, d'osmose, de balbutiements, de dadaïsmes. Puis, avec le même éclat qu'à partir de 1830, juste un siècle après, quinze années de chefs-d'œuvre — 1930-1945 — un classicisme nouveau au nom imprévisible. Dans l'ordre politique, le bolchevisme a éclaté avec cette même soudaineté apparente, il y a trois ans.

Mais ce qui étonnera le plus l'historien des idées, c'est que les meilleurs, les plus hardis des hommes de la pré-renaissance aient pu croire à la décadence de leur époque. Aucune génération n'aura sans doute davantage, plus profondément, ni plus à tort douté de soi que celle de Jean-Richard Bloch. D'un doute qui n'était pas simplement, comme au XVIe et au XVIIe siècles, la crainte de ne jamais égaler les modèles de l'antiquité, ou le découragement des romantiques et du Parnasse, provoqué par l'incompréhension et l'hostilité du public, mais d'un doute foncier, intime, taraudant, d'un sentiment d'impuissance, pis encore d'indignité. Et les aînés, Péguy surtout, entretenaient ce doute.

Carnaval est mort..., c'est donc avant tout le cri d'angoisse de cette génération, d'avance condamnée par ses maîtres et se condamnant elle-même. « Ces pages, dit Bloch, ont été dictées par une passion civilisatrice presque désespérée » (p. 18). Et ailleurs : « Péguy nous trouve découragés avant de vivre, las sans avoir lutté, aveulis et peureux. Je suis de son avis... C'est une honte... Vous n'imaginez pas, vous ne pouvez pas imaginer la solitude des hommes de notre âge entre eux » (p. 46).

Cri d'angoisse, accompagné d'un anathème. Le même anathème contre le culte du veau d'or et la bassesse du monde moderne, privé de *mystique*, que chez Péguy, Sorel, Maurras, Claudel ou Romain Rolland, que chez Gide même, dont les symboles préférés sont ceux de la non-possession, de la découverte incessante, de la *gratuité* de la sensation et de l'acte. La

société moderne vit sans idéal. « Rien que des malins. » La civilisation chrétienne et française agonise. Carnaval meurt de la mort de Carême. Et sans une civilisation, point d'art.

Au remède d'un retour vers le passé proposé par le traditionalisme, Bloch oppose sa foi en l'avenir. C'est d'abord qu'à la meilleure copie, il préfère la création. C'est aussi qu'il ne croit pas possible un retour à l'*unité morale* catholique, et qu'il sent profondément cependant l'impérieuse nécessité d'une unité morale, d'une discipline, d'une religion qui crée à nouveau une communion d'âme entre l'artiste et la masse. Querelle renouvelée de celle des anciens et des modernes, mais élargie jusqu'à englober la politique et la morale.

Ainsi en écho à son cri d'angoisse, Bloch pousse un cri d'espoir, affirme un devoir, une foi, un système. Quel devoir ? D'être héroïque. Quelle foi ? Dans le peuple. Quel système ? Le socialisme. La régénération de l'art, la possibilité d'un nouveau classicisme dériveront de la révolution sociale.

Civilisation révolutionnaire, ce n'est pas dire art social à la façon de 1895. Le grand mérite de Bloch restera d'avoir le premier en France argumenté sur ce sujet, sans escamoter les difficultés et en homme qui sait à quoi s'en tenir sur les vieux clichés tels qu'aller au peuple, art populaire, etc... [Voir notamment l'essai sur le *Théâtre du Peuple : Critique d'une Utopie*.]

Ce n'est pas qu'il ne laisse point de prise aux objections. Que le catholicisme ait épuisé sa vertu inspiratrice, c'est ce qu'on sera par exemple tenté de contester en citant les noms de Claudel, Jammes et Péguy, modèles peut-être dangereux, mais littérairement neufs. Il est vrai que Hamp et Philippe sont deux exemples déjà — sans oublier Bloch lui-même dans *Lévy* et dans *Et Cie* — de ce que la peine des hommes peut fournir d'inspiration et de lyrisme.

Que la volonté de création — et par suite la recherche de l'originalité — soit préférable à la volonté de tradition, c'est encore un point discutable. L'originalité ne devrait-elle pas être involontaire ? Il y a un *Prétexte* de Gide à relire là-dessus. Raphaël croyait-il faire autre chose qu'imiter Pérugin ?

Bloch, auquel Robert de Traz reprochait de vouloir détruire nombre de choses nécessaires et humaines, répond en bon polémiste que si elles sont effectivement telles, nulle révolution

n'en viendra à bout. Il ajoute qu'il a lu Baudelaire autant que quiconque et n'entreprendra rien contre Baudelaire, Stendhal, Flaubert et autres anciens.

Mais revenant sur la question dans les pages finales du livre qui en sont les plus dramatiques et les plus émouvantes, il corrige la solution provisoire à laquelle il s'était arrêté : « Au lieu de regarder comme suffisamment amorcée du fait du groupement des producteurs en syndicats la culture morale et intellectuelle du prolétariat, *regardons l'organisation du prolétariat comme le point de départ possible d'une civilisation nouvelle*, la CIVILISATION RÉVOLUTIONNAIRE. Ne disons pas qu'elle doit naître implicitement de la lutte ; l'événement a donné tort à une vue si naïve. Ne disons pas que la culture bourgeoise ne saurait que souiller les germes de la future civilisation du monde des producteurs... Il subsiste dans la tradition démocratique un grand nombre d'idées que le prolétariat a intérêt à ne pas ignorer ».

Le livre qui s'ouvrait par un doute se clôt donc par un autre. Le système médian est renoncé par son auteur, du moins sous sa forme absolue. Mais ce qui est immuable, et forme la moëlle du livre, c'est l'aspiration constante à l'héroïsme, une conception héroïque de la vie et de la mission de l'artiste, proche parente de la conception lyrique d'un Elie Faure ou d'un Drieu La Rochelle. Avec cette différence que Faure ou Drieu La Rochelle voient dans la lutte, — donc le dualisme, — le moteur principal de l'art, et que Bloch le voit dans l'unité morale.

Doctrine à part, c'est une bien curieuse et héroïque aventure intellectuelle que celle de ce jeune homme qui, en 1910, de Poitiers où il vivait, se mit en tête de se mêler à la foire sur la place, pour y crier son dégoût, ses haines et son credo. Nul ne le connaissait alors. Quatre ans plus tard, il avait rallié autour de lui un groupe cohésif, solide, armé pour la parade et l'attaque et sa revue l'*Effort libre* était la seule revue révolutionnaire qui ne fût pas la proie des démagogues et des illettrés. La guerre l'a tuée. Elle n'a pas été remplacée.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

DE QUELQUES CŒURS INQUIETS, *petits essais de psychologie religieuse,* par *François Mauriac* (Société Littéraire de France).

M. François Mauriac qui est surtout poète et romancier, ne saurait pas ne pas mettre du sien dans sa critique, et la moitié de l'intérêt que nous prendrons à ses « petits essais de psychologie religieuse » ira fatalement à ce qu'il nous révèle sur sa manière de penser et de réagir devant le spectacle des « cœurs inquiets » dont il analyse pour nous l'aventure. Derrière l'inquiétude d'un Lacordaire, d'un Maurice de Guérin, d'un Amiel ou d'un Baudelaire, il ne nous est pas malaisé d'apercevoir la sienne et ce n'est pas pour rien qu'il sympathise avec ces âmes chargées de tourment. A dire vrai le tourment du XX[e] siècle n'est pas très différent du tourment romantique ; il a exactement les mêmes causes : l'élan religieux de l'âme dans la non-conformité aux lois de Dieu, ou bien la passion qui veut l'ordre sans renoncer à son enivrement. Ce tourment se complique aujourd'hui d'une subtilité intellectuelle plus rare, d'un plaisir un peu cérébral indépendant du vertige purement affectif. C'est ainsi que M. Mauriac, parlant de psychologie religieuse, peut joindre aux noms que j'ai cités, le nom imprévu de Stendhal qui n'eut pas l'ombre de spiritualité en lui et quoique, personnellement, il ait depuis longtemps conclu, il se donne à l'occasion le plaisir d'hésiter avant de conclure : un Barrès, un Gide ont influencé ce cœur-là. Cependant, je le répète, M. Mauriac est bon catholique et par ailleurs il sait quelles ressources illimitées le point de vue catholique fournit au jeu intérieur et à l'analyse psychologique. Donc loin de s'endormir sur « le mol oreiller » d'une aveugle foi, il donne accueil à toute nouveauté qui vient du siècle, quitte à bientôt la repousser, mais après une passe d'armes qui lui aura permis de prendre contact avec elle ; il est d'autant plus libre de ses mouvements, voire de ses écarts, qu'il sent sa foi plus assurée. Cela ne va pas sans péril, ni sans mélancolie. C'est en quoi il ressemble aux écrivains dont il a décrit le tourment. — Voici Henri Lacordaire adolescent : faut-il ici parler d'inquiétude ? c'est l'inquiétude de tous les jeunes gens : moins du romantisme avéré et jalousement cultivé que de la « fièvre de croissance ». Voici Maurice de Guérin qui s'efforce de fuir

son Dieu dans la création de Dieu et qui, sans le savoir, nourrit de foi chrétienne son paganisme délirant. Voici Charles Baudelaire qui sait où est la vérité, qui la reconnaît, la salue, mais éprouve un amer plaisir à lui dire : Non, et à suivre l'erreur. On se souvient de la Préface d'André Gide à la réédition des *Fleurs du Mal.* Dans le même sens, M. Mauriac écrit excellemment : « Les fautes de Baudelaire ne l'excluraient du catholicisme que si elles n'étaient pas des péchés. S'il avait pu les commettre sans devenir pécheur, alors il ne serait pas des nôtres. Chez Baudelaire, toute erreur devient péché, il la confesse comme un péché. A ce signe, je reconnais mon frère ». Et M. Mauriac ajoute : « Un homme d'une vie plus nette, plus pure, Taine par exemple, n'est pas de notre famille spirituelle. Ce misérable Baudelaire est bien à nous ». Comme Baudelaire catholique aimait son péché, voici maintenant Frédéric Amiel, protestant qui aima sa « soif » ; Baudelaire mourut pardonné et pacifié ; Amiel sans l'avoir étanchée. Une étude sur Stendhal termine le recueil ; l'aventurier à bon marché de la *Chartreuse* qui finit obscurément en « vieux galantin obèse » à Civita-Vecchia, est confronté avec les *« revenants de la tranchée »* qui ont appris eux aussi à agir, mais autrement et plus fécondément que Beyle. Par un curieux détour, Mauriac nous montre que son jeune héros « s'en tient toujours au principe essentiel du beylisme : appliquer une bonne logique dans l'organisation de sa vie pour le bonheur. Mais garçon positif et qui ne néglige aucun fait, comment organiser son bonheur sans tenir aucun compte d'abord de ces réalités, de cette réalité : la douleur, la mort ? » Notre jeune homme y songe, et c'est par là que rentre l'inquiétude qu'a refusée Stendhal et dont il demeure appauvri ; car en regard de la sécurité et de la sécheresse passionnées du romancier matérialiste, l'inquiétude devient sans prix. Ainsi, pensant « par oppositions », M. Mauriac nous promène de Lacordaire à Stendhal et nous pouvons juger de la diversité pathétique qui est en lui d'après les nuances de son examen et les contradictions de sa sympathie.

HENRI GHÉON

*
* *

SCHOPENHAUER ET SES DISCIPLES, d'après ses conversations et sa correspondance, par *A. Bossert* (Librairie Hachette, 1920).

Comme la doctrine de Schopenhauer est intimement unie à sa vie et la prolonge, il aime, à la différence d'un Descartes ou d'un Spinoza, à entretenir ses interlocuteurs ou correspondants de ses sentiments au moins autant que de ses idées. A tout moment les démarches logiques se brisent et se fragmentent chez lui en intentions ; l'expérience quotidienne cristallise en mots d'esprit ; loin de se perdre dans le néant ou de se fondre dans la vie universelle, la personnalité se dégage. Ce sont d'abord les plaintes d'une sensibilité mal satisfaite et inquiète. Prompt à s'indigner contre les « misérables », Schopenhauer dénonce les « cabales des professeurs », « la tactique du silence » et vit de l'opinion qu'il a de soi. Soudain son nom paraît dans un journal de modes, dans un programme de cours. Il épie les symptômes de célébrité avec une anxiété nouvelle ; il suit les progrès de la renommée « qui gagne comme un incendie ». Maintenant la phrase et l'image agissent ; le verbe s'est fait chair. Minute émouvante, si Schopenhauer, maître de soi, se fût donné, comme Voltaire ou Renan, le spectacle de sa célébrité. Mais il accueille cette célébrité tardive, gauchement, timidement, en homme de lettres, non en homme d'action. Il la veut pour les interviews, les séances de peintres et de photographes qu'elle autorise, non pour les passions environnantes qu'elle dénude. Des enthousiasmes, des abandons il retient « huit lettres de félicitations, un sonnet, un frais bouquet venant de Berlin, trois broderies de perles ; enfin deux livres. » Par là même, quelque compréhension qu'il ait de l'œuvre des idéologues et de Bichat (détail sur lequel insiste M. Bossert) ; quelque goût qu'il affiche pour la pensée anglaise, il demeure entièrement allemand. Car il ne fut peut-être bien un grand cosmopolite que faute d'avoir réussi à être un grand Allemand au sein de l'Université, celui qui précise ainsi à Frauenstaedt l'orientation de sa pensée : « Nous sommes kantiens et non cartésiens ».

RAYMOND LENOIR

*
* *

LES BALLETS SUÉDOIS, au Théâtre des Champs-Elysées.

La compagnie des ballets suédois, dirigée par le danseur Jean Börlin, est venue offrir aux Parisiens une série de fastueux spectacles. Il est difficile d'être juste envers des entreprises de ce genre, parce que le souvenir laissé par les premiers ballets russes est encore trop vif dans nos mémoires et qu'un pareil concours de circonstances heureuses ne saurait se retrouver facilement. Quand même on remplacerait Nijinski, on ne nous rendra pas notre premier émerveillement. Ce qui fait le charme de cette nouvelle troupe, c'est une certaine fraîcheur, des visages et des corps vraiment jeunes. A côté de ce que nous avons vu naguère, on peut lui trouver un défaut de race et d'éclat, mais quand elle veut bien oublier la littérature, elle ne manque pas d'agrément. Le *Tombeau de Couperin*, par Ravel, fut dansé simplement dans un fin décor de Laprade. Les jolies inventions plastiques abondent dans les *Vierges folles* et les traditions de la Dalécarlie y apportent une sorte de préciosité rustique. C'est dans cette voie que peut exceller Jean Börlin, plutôt que dans des compositions plus laborieuses, comme cet *El Greco* qui reproduisait avec beaucoup de soin et d'ingéniosité des attitudes, des costumes et jusqu'aux éclairages du peintre espagnol, entreprise fort réussie à sa manière, mais âpre, tendue et, somme toute, gageure assez vaine.

JEAN SCHLUMBERGER

* * *

JEUX, de *Claude Debussy*, au Théâtre des Champs Elysées.

S'être réveillé à l'aurore, partir sur une route que l'on espère bien nouvelle, et partir avec la plus insouciante franchise, tout ceci n'empêchera point de méditer sur les crépuscules passés. Tâchons seulement à ce que ce soit au bon moment et sous l'enseigne de quelque *Franc Gaulois*, emblème pour image d'Epinal. Le moment est peut-être venu de préciser notre attitude devant ce qu'il fut convenu d'appeler le « debussysme » ou, plus simplement, de Claude Debussy, incontestablement le premier musicien français.

L' « Histoire de l'Art » — en cette occasion, celle de la

musique — quel beau tableau on en pourrait tirer : celui des poncifs multiples qui la conduisent. L'Art, communication avec le plus mystérieux au-delà : il est bien des façons de ressentir une œuvre. Cette page de Beethoven découvre à tel « profane » un paradis à la fois littéraire et sentimental — et ne sera pour nous qu'une image saisissante de l'artifice et, si l'on peut dire, du plus pathétique néant. Celle-ci, de Wagner, on voudrait, en l'entendant, pouvoir se lever de son fauteuil pour crier : « C'est grotesque ! » Comme le caissier qui, à chaque fin d'année, fait le bilan, il n'est pas mauvais à certaines minutes de régler ses comptes avec les gens de génie. Nous nous en porterons peut-être mieux. Réhabilitation du « talent » (qui nous ouvrira toutes les portes), de la « force » (pas celle qui casse les pianos), de l' « habileté » (échappée des écoles où elle s'ennuyait trop), dégoût du « don » (à une certaine échelle), de la « grâce » (d'une certaine couleur), voici notre diagnostic. Et je pense aussi à tout ce que nous aimerions comme régime : viandes saignantes et vins secs. J'explique ainsi le goût de Darius Milhaud pour les fugues de Bach et l'extra-Dry.

1890 : Wagner, son béret, ses robes de chambre, ses grosses partitions, Louis II de Bavière, le symbolisme s'apprenant à devenir français, la Rose-Croix, puis le souvenir d'Auber, les cheveux blancs d'Ambroise Thomas, au Conservatoire un vieux monsieur inconnu qui enseigne l'orgue et meurt doucement de pauvreté : César Franck ; Camille Saint-Saens, une musique en bois qui brûlera comme de la paille ; un homme de génie empêtré dans le genre « puissant » et ce qui s'appelle, je crois, le « sublime » : Chabrier ; ses amis qui grandiront : Vincent d'Indy, Gabriel Fauré (combien de recueils charmants et comment oublier, sur le piano de notre enfance, leurs couvertures bleues et ces paroles où l'on apprenait à bien connaître, à côté il est vrai d'Armand Silvestre et de Jean Lahor, le Verlaine de la *Bonne Chanson* et des *Fêtes Galantes*).

Mais le XIXe siècle finissant, après tant de feux d'artifices, mais Rossetti, Maeterlinck (celui de la « Princesse Maleine » et des articles d'Octave Mirbeau), les premiers tableaux impressionnistes, Sisley clignant des yeux devant la Seine, Pissaro, habile et fin, Monet dressant des fleurs comme des œufs à la neige qu'on aurait empoisonnés, cette grande fatigue sensuelle, épar-

pillée, papillotante, « *la chair est triste hélas...* », il fallait à tout ceci un musicien. Erik Satie, alors très jeune et peu pressé de « produire », se réserva. On imagine ce qu'aurait pu être la partition qu'il rêva alors un moment pour la « Princesse Maleine ». Mais seul Claude Debussy devait gagner une partie décisive.

Le *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*, les *Nocturnes*, les *Chansons de Bilitis, Pelléas* : voici ce qui sauva vraiment la musique française. Oublions un instant que c'est ce qui, hier, faillit bien la perdre. De telles œuvres firent vraiment revivre notre art. Beethoven, Wagner, sonates, grands opéras, il fut enfin permis de se délivrer de ces disciplines fatales. Sans doute un poncif nouveau était né, mais qui permettrait en tout cas à une musique de France de grandir en liberté — quitte à se transformer un jour de la façon peut-être la plus imprévue. Pour tout cela nous admirerons toujours Debussy et d'autant mieux que nous nous sentirons plus éloignés du charmant mystère de son œuvre. On connaît la lassitude de l'éclectisme et c'est pour cela que je ne puis être juste envers la musique d'un Ravel, un « vivant » cependant, alors que j'aime tant celle de Debussy, si loin pourtant de ce qui peut être mon goût personnel. Mais c'est qu'il rejoint en moi, comme en tous mes amis, et, je pense, en tout cœur qui sait encore battre, cette tendresse profonde qu'il ne s'agit plus de cacher et avec laquelle je souhaite ne jamais jouer. A ce point, on peut alors confondre et mêler bien des choses extrêmes : refrains de Mayol, valses de Chopin, certains airs entendus le soir dans des petits cafés de province et que tournaient sans fatigue des pianos mécaniques, tant de pages de Mozart plus douces que les plus douces caresses... Nous aurons un jour à préciser et à affirmer nos goûts. Mais il était bon de rendre tout d'abord cet hommage à un grand artiste français que nous n'avons jamais méconnu. Si la formule debussyste nous importune, si nous désirons aujourd'hui de plus fortes nourritures, nous n'oublierons pas trop un maître de génie.

C'est à tout ceci que je songeais en écoutant, l'autre soir, au Théâtre des Champs-Elysées, *Jeux*, le ballet de Claude Debussy que nous présentait la troupe des Ballets Suédois de M. Jean Börlin.

GEORGES AURIC

LES CRÉANCIERS, de *Strindberg*, au Théâtre de l'Œuvre.

On peut détester l'art de Strindberg, on ne peut nier sa force, ni sa pénétration, ni même une sorte de grandeur farouche que finit par dégager un tel paroxysme de haine, de pessimisme et de mépris. Quand même il y aurait, entre Strindberg et le public français, un fossé difficile à franchir, l'ignorance où nous restons à l'égard de cette œuvre considérable touche au ridicule, et nous devons être reconnaissants à M. Lugné-Poé d'avoir, une fois de plus, comblé une regrettable lacune en portant les *Créanciers* sur la scène de l'Œuvre. Bientôt Gémier et notre ami Gaston Baty monteront la *Danse de la Mort*. Voilà qui nous permettra un commencement de mise au point.

Avant la guerre, nous ne voyions pas sans étonnement l'Allemagne peu à peu octroyer à Strindberg la place qu'avait détenue Ibsen. Nous nous l'expliquions par l'incroyable docilité du public allemand qu'on mène où l'on veut avec des théories. Nous nous trompions. La fureur dont bénéficie Strindberg n'a fait que s'accroître depuis la « révolution », et ses pièces envahissent les théâtres en une telle profusion qu'il faut bien voir dans cette passion autre chose qu'une mode littéraire. En somme, l'Allemagne mécontente, tourmentée de crises, avide de sensations fortes et d'oubli. a trouvé dans les œuvres de Strindberg une sorte de Grand-Guignol qui excite ses nerfs, sa dureté, tout en flattant son goût pour les abîmes psychologiques. Ce qui l'attire vers ce théâtre, c'est sans doute ce qu'on y trouve de plus détestable : une certaine odeur de cage à fauves, la même hystérie et le même grincement que dans la musique de Strauss, une sensualité morne, à base de haine et de cruauté, et cette façon de flétrissure en quoi consiste si souvent le raffinement chez un Allemand qui se déniaise. Il y a de tout cela dans les *Créanciers*, mais avec une discrétion relative. Certes, nous nous passerions bien volontiers de cette attaque d'épilepsie à laquelle il nous faut assister non pas une fois seulement mais deux, si ce n'est trois ; et il y aurait moyen de nous faire comprendre qu'un homme est une loque, que sa moelle épinière n'en peut plus, sans nous le montrer flageollant sur des béquilles, balbutiant et pleurant d'un bout à l'autre de la pièce. C'est la

part de la grand-guignolade, qui est dégoûtante et puérile. Quel dommage qu'elle tienne tant de place, car la pièce débute de façon magistrale et le sujet est attaqué avec une vigueur que Becque est seul à égaler. On pense souvent à Becque comme à la pure réalisation de ce qui reste trouble et bouillonnant dans Strindberg ; lui qui manquait d'invention, que n'aurait-il pas tiré de l'abondance de thèmes dramatiques qui fait rage dans l'œuvre du Suédois ? Combien il eût apprécié ces mises en page à la Degas, où les personnages surgissent, à demi coupés par le cadre, à la fois vrais et fantastiques. Au début des *Créanciers*, le mari infirme fait la confidence de ses souffrances à un inconnu rencontré dans un hôtel. Bientôt, sous la feinte bonhommie de ce dernier, transperce une atroce perfidie et nous devinons en lui un premier mari évincé qui prépare sa vengeance. Il écrase savamment les illusions de son successeur, l'encourage pour mieux le déchirer ; et, quand il le voit torturé à point, il reconquiert sous ses yeux, par des flatteries, la femme infidèle ; mais c'est pour la rejeter sur le corps du moribond dès que le saccage et la destruction sont irrémédiablement accomplis.

A quelle force s'élèverait ce drame, avec ses raccourcis et son acuité, s'il était dégagé de ses prétentions philosophiques et de son odeur d'hôpital ! Il n'est pas d'auteur plus dépourvu que Strindberg de ce que nous appelons le goût ; et, par suite, son œuvre ne pourra jamais être pour nous qu'un amoncellement de puissants décombres, mais qu'il vaut la peine d'explorer et où le technicien dramatique peut trouver de singuliers stimulants.

Combien, en tout cas, un drame comme les *Créanciers* paraît avoir de poil et de poigne, quand on l'entend après cette funèbre tisane qu'est l'*Intruse* de Maeterlinck ! Quel vide et quelle puérilité ! Quelle absence de composition, de progression et d'intérêt ! On dit toujours, quand on parle de Maeterlinck : « Oui, mais il y a ses petits drames pour marionnettes... » Combien en reste-t-il ?

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

CARL SPITTELER.

Il est à nouveau question de Spitteler à propos du prix Nobel. Une déclaration du poète suisse alémanique prenant parti pen-

dant la guerre pour la civilisation française lui avait valu la notoriété chez nous. Spitteler avait du mérite à cette attitude : il savait et il disait que s'il comptait ses amis en France il aurait trop des cinq doigts de la main. Et s'il comptait ses lecteurs ? Il serait curieux de savoir combien l'éditeur Payot a vendu d'exemplaires des traductions de « Imago », « Lieutenant Conrad », « Mes premiers souvenirs ». Pourtant la pénétrante étude de G. Bianqui dans la *Revue des Deux Mondes* aurait dû attirer un public à l'auteur de « Prométhée et Epiméthée » et du « Printemps Olympien ». Il faut voir en lui autre chose qu'un parent spirituel et surtout autre chose qu'un parent pauvre de Nietzsche. Il est Spitteler, il est Suisse et de nos amis. Cette amitié suisse compte plus que d'aucuns ne pensent pour l'avenir de la pensée européenne. La Suisse comme l'Alsace, au confluent de deux civilisations qui se disputent l'influence, peut ou bien absorber indifféremment l'une et l'autre et les noyer dans ses propres eaux, ou bien choisir, ou bien unir. Des trois écrivains représentatifs de la dernière génération, Gottfried Keller est resté Suisse tout en se nourrissant de germanisme ; Conrad Ferdinand Meyer, formé à la française, a au lendemain de 1870 décidé de n'écrire qu'en allemand, et malgré lui c'est l'influence de la France encore, son esprit artiste, que ce pur écrivain diffusait. Quant à Spitteler, dans la langue maternelle, dans la pensée allemande c'est un génie double qu'il fait tenir. Son exemple indique assez bien sinon ce que peut réaliser, du moins ce que peut faire espérer l'union du Nord et du Midi. De l'exaltation et de la retenue, d'extraordinaires abandons lyriques et une critique mordante, un perpétuel dédoublement et contrôle de soi, voilà qui ne laisse pas seulement de donner tels beaux effets dramatiques ou humoristiques, mais qui nous intéresse d'un point de vue européen. La question n'est pas tant de décider qui l'emportera, de l' « âme » qui entretient l'ivresse germanique, ou de la « conscience », lucide, latine, que de savoir si dionysisme et apollinisme ne seraient point conciliables, si à la conscience claire il ne faut pas sans cesse travailler à intégrer de troubles mais riches apports, si enfin pour des Français, et des Français d'aujourd'hui, il n'y aurait pas profit à accueillir, dût en souffrir leur goût, des nourritures étrangères. Le génie latin, s'il doit rester quelque chose de vivant, ne peut

accepter de cristallisation définitive. Absorber, élaborer, assimiler les contraires : opérations douloureuses — Spitteler le sait — ; la création de formes neuves est à ce prix pourtant et les éléments qu'en Suisse une lutte trop égale risque de neutraliser, de faire avorter, peuvent dans la toujours puissante matrice française n'être qu'un germe fécond.

FÉLIX BERTAUX

*
* *

KNUT HAMSUN.

Après Ibsen, puissant abstracteur, grand constructeur de catégories dramatiques, et qui ne laisse aux esprits que le choix de ses rudes alternatives, la littérature norvégienne allait-elle s'immobiliser dans le ronronnement d'une scolastique infertile ? ou s'enfermer dans le jardin familier de son lyrisme aimable et de ses paysanneries, tour à tour idylliques ou violentes, fraîches et sommaires comme les enluminures des métairies dalécarliennes ? Un XIXe siècle mouvementé avait manifesté la vigueur de ce vieux peuple, qui avait donné à l'Europe l'une de ses plus anciennes et plus savantes littératures, et qui reparaissait avec des grâces, une ardeur, une allure bondissante d'adolescent régénéré par des siècles de demi-sommeil. Nous ignorons tout en France de « l'aurore de la Norvège » moderne, et de ce tumultueux Wergeland, prince des sagas ressuscité, héros d'une poésie millénaire ravivée, tourmentée par une montée de sève impérative et un peu folle. Une curiosité moins nonchalante nous eût fait douter que cinquante ans d'activité eussent suffi à épuiser le génie norvégien. La Norvège est le pays des renouvellements brusques et des révolutions littéraires. Après Ibsen, Knut Hamsun.

Knut Hamsun raille Ibsen ; avec une admirable injustice, il préfère Björnson ; hommage indirect, et qui trahit, dès ses débuts, l'ampleur de son ambition.

Cet autodidacte, apprenti savetier à dix-sept ans, apprenti littérateur au cours de quinze années errantes en Scandinavie et en Amérique — années de tâches manuelles, de misère et de constante révolte — est le prisonnier de ses sensations, de ses rêves et de ses instinctives colères. Les abstractions d'un théâtre d'idées, le calcul d'une intelligence où la vie se reflète

en problèmes ne lui inspirent que mépris. De Peer Gynt, héros national et symbolique, il ne retiendra que le lyrisme élémentaire, le goût de l'aventure, et ce tempérament antisocial des solitaires des fjells et des fjords. Il exalte Björnson ; il sait bien que la naïve chanson de Synnöve Solbakken lui fournira le thème d'une âpre et déchirante musique où se haussa rarement le génie du poète-orateur.

Pur artiste, indifférent aux préoccupations sociales, religieuses, morales, qui avaient divisé la génération précédente, ennemi-né des conventions — il appelle ainsi tout ce qui opprime le libre épanouissement de sa fantaisie — Knut Hamsun restitue à l'âme nationale sa spontanéité : protestation contre les empiètements de la civilisation, contention douloureuse des intelligences et des cœurs, revanches du sentiment personnel, délires de l'homme enivré de la beauté grandiose de son pays, Knut Hamsun élève un autel aux passions les plus durables et les plus vraies de ses compatriotes. La Norvège se reconnaît en lui. Les Slaves, les Germaniques de l'Europe centrale entendent son appel, qui remémore aux uns la mélopée des steppes, aux autres l'enchantement lointain de la forêt ancestrale. Il est presque aussitôt célèbre en Russie et en Allemagne qu'en Scandinavie. Lui-même accueille l'exemple de Dostoïewski et la doctrine de Nietzsche que tels de ses personnages balbutient gauchement.

Mais il est et demeure Norvégien ; ni les conceptions du monde à l'allemande, ni les énervements et les curiosités décadentes à la russe n'effleurent sa robustesse ; il hait Tolstoï ; son amour des humbles et des simples ignore le sentimentalisme démocratique ; il déteste le socialisme. Sa mélancolie est fille des nuits polaires ; sa joie obéit au rythme et participe à l'élan orgiaque des fêtes du printemps encore illuminées des feux tremblants de l'aurore boréale en ces îles Lofoten, patrie de son enfance et de son adolescence. Il entre dans son perpétuel défi comme un renouveau de cette fureur que divinisaient les meilleurs des vikings (les « bersècres ») ; le démon de sa race l'entraîne et ne lui permet aucune infidélité.

Son *Pan* n'est pas le fils d'Hermès et de la nymphe Dryope, mais une divinité scandinave, irritable, à peine distincte de la roche inerte et de la plante auxquelles il prête une voix de sor-

tilège, divinité terrible quand elle se manifeste en l'homme par la chaleur du sang et les troubles mouvements d'une passion crépusculaire et torturante.

Norvégien, et rien que Norvégien, ce personnage fantasque, qui hante toute la première partie de l'œuvre de Knut Hamsun ; cousin des innombrables héros romantiques de tous les pays, mais la fatalité qui l'exalte et l'accable a la couleur des ciels du Nord ; ni son exotisme, ni son originalité ne sont contestables. Après *la Faim*, début éclatant d'une carrière qui débute par la liquidation des souffrances visionnaires et des haines d'une jeunesse malheureuse, Knut Hamsun se voue à cet unique personnage ; la diversité des masques sarcastiques et lyriques ne nous égare pas sur le sens du pseudonyme ; il se répand *(Mystères)* en propos hardis et joyeusement amers ; il s'appelle le lieutenant Glahn *(Pan)*, Nagel *(Mystères)*, Kareno *(Aux Portes du Royaume)*... nous le nommons Hamsun. Ces divers volumes ne sont que les chapitres d'un même livre : avatars d'un nomade (lui-même définit ses héros des « comètes errantes »), perpétuelles déconvenues d'un civilisé qui a la civilisation en horreur, flux et reflux d'une dévotion partagée entre le culte inquiétant de la femme et la religion apaisante de la nature ; Knut Hamsun érige à sa propre ressemblance cette figure d'amant et de rêveur qui demeurera son titre singulier à l'attention des littératures européennes.

A ces Rêveries d'un promeneur solitaire, écrites par un Saint-Preux sans galanterie, à ces Confessions, d'une minutie cruelle, vibrantes comme des tragédies, succèdent, parmi des poèmes, des pièces de théâtre *(Aux Portes du Royaume, Le Jeu de la Vie, Le Crépuscule)*, de vastes romans sociaux *(Benoni, Rosa... La Ville de Segelfoss, Les Femmes à la Fontaine)*. L'homme s'est assagi ; il dément activement l'une de ses thèses favorites en prouvant qu'à cinquante ans l'écrivain n'a pas perdu le privilège du talent *(Un voyageur joue en sourdine)* ; il est clairvoyant, désintéressé ; il s'exile de son œuvre et n'y accueille plus que le menu peuple des bourgades et des côtes norvégiennes. Ce réalisme a sa saveur ; la Norvège affectionne ce pur miroir, et cette multitude de petits drames dépouillés de tout commentaire, cette précision, cette coupante netteté... Mais c'est le lieutenant Glahn qui fut en Europe l'initiateur de la

gloire de Knut Hamsun ; et c'est à lui peut-être qu'ira encore à l'avenir la tendresse des esprits curieux d'imprévu et des âmes éprises de romanesque troublant et passionné, c'est-à-dire du plus grand nombre des lecteurs capables de s'intéresser au dernier grand romantique de la pléiade scandinave.

LUCIEN MAURY

*
* *

LE BOURRIQUET, par *Cyriel Buisse*, traduit du flamand (Rieder).

C'est le premier ouvrage qu'on ait traduit chez nous de l'écrivain flamand contemporain le plus connu. Il faut espérer que ce ne sera pas le dernier, car c'est une œuvre de premier ordre. M. Maeterlinck qui a donné au livre quelques lignes de préface compare son compatriote à Maupassant. Maupassant a écrit un conte dont le thème rappelle dans une certaine mesure celui du *Bourriquet*, *Clair de Lune*, mais le *Bourriquet* lui est bien supérieur. Cette étude de vieilles filles et de curés est poussée avec une patience, une minutie, une bonhomie et une finesse flamandes qui à chaque page nous font retrouver un pays de connaissance, car nous nous souvenons non seulement des sujets, mais de la manière des vieux peintres des Pays-Bas. Tout le livre est entraîné, avec une parfaite mesure et le goût le plus discret, vers un symbolisme simple et puissant, vers une idée de la vie irrésistible qui monte sur les barrières touchantes ou ridicules qu'on lui oppose et de la chair flamande qui déborde les disciplines et les contraintes. Ces vieilles filles, ces prêtres, ces sacristains sont des chefs-d'œuvre d'observation malicieuse et les dernières pages atteignent comme *Un Cœur simple* la perfection de la juste sobriété. Si les Flamands manquent souvent de sympathie pour notre culture, reconnaissons que c'est parfois notre faute et que des écrivains de la valeur de Cyriel Buisse devraient depuis longtemps être passés en français.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

LA FRANCE VUE DE L'ÉTRANGER : Une opinion anglaise sur Charles Maurras et le génie français :

On ne se connaît jamais, tant qu'on est seul à se connaître. Pour

avoir quelque chance d'échapper à cette profonde incompréhension de soi-même, qui semble bien être la loi même de la vie, il faut multiplier le plus possible les points de vue, emprunter, au moins passagèrement, celui de quiconque veut bien s'intéresser à nous, s'expatrier mentalement toutes les fois qu'on en trouve l'occasion. Nous autres français, avons tout particulièrement besoin de nous laisser ainsi de temps en temps regarder du dehors par d'autres esprits que le nôtre. L'idée que nous nous faisons de notre génie, parce qu'elle est trop claire, tend sans cesse à devenir définitive, autant dire incomplète et mensongère. Il nous faut entretenir par tous les moyens son inachèvement, accueillir tout ce qui peut lui donner de la complexité. En aura-t-elle jamais autant que notre propre nature ?

L'article ci-dessous qui a paru, suivant la coutume anglaise, sans signature, dans le *Supplément littéraire du Times* du 30 septembre 1920, contient des aperçus auxquels nous ne souscririons peut-être pas toujours sans résistance, mais il est inspiré par une si intelligente sympathie critique et peut nous devenir l'occasion de réflexions si utiles que nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur en traduire les passages essentiels :

Dans une des toutes premières lettres de Lamartine, datant de sa période « d'immersion dans une jeunesse légère et corrompue », alors que sa philosophie de la vie changeait selon les caprices de la divinité du moment, devenant très sombre lorsque celle-ci lui témoignait quelque froideur, il dit à un ami :

« Quelle épouvantable obscurité nous environne ! Et que bienheureux sont les insouciants qui prétendent s'endormir sur tout cela. Il est bien aisé de rejeter des systèmes comme j'ai fait, mais s'il en faut bâtir d'autres, où trouver des fondements ? Il me semble voir assez clairement ce qui ne doit pas être, mais pourquoi le ciel nous voile-t-il si bien ce qui est ? Ou du moins puisqu'il a voulu que nous fussions d'éternels ignorants à quoi bon l'insatiable curiosité qui nous dévore ? »

Peu de temps après, Lamartine fixa sa vie par un mariage arrangé avec une jeune Anglaise, dont il obtint la main, en faisant semblant de l'aimer ; mais il ne sut jamais tout à fait ramener à une surface unie tous les plis de son cerveau, ni dominer en lui cette disposition naturelle à exalter ou à déprécier les valeurs divines, selon l'état de sa digestion. « Pourquoi le ciel nous voile-t-il si bien ce qui est ? » L'exclamation serait absurde sur les lèvres d'un enfant gâté, et lorsque Lamartine

la fit, il n'était guère autre chose. Elle comporte néanmoins un élément de bon sens et de candeur : à savoir qu'elle reconnaît qu'une grande partie de la vérité nous demeure cachée. Et si Lamartine a pataugé dans le romantisme lorsqu'une jeunesse déréglée ne pouvait plus lui servir d'excuse, la raison n'en était pas seulement dans son égotisme et dans sa sentimentalité, mais aussi en partie dans le fait que le sens qu'il avait du mystère des choses avait survécu en lui, grâce à l'aspiration vers l'idéal qui ne s'était jamais entièrement éteinte en son esprit, et à la fidélité qu'il avait conservée à l'idée de vérité.

Mais aujourd'hui ce n'est pas de Lamartine que nous voulons nous occuper, mais de M. Charles Maurras. Un abîme sépare ces deux hommes, et pourtant il y a entre eux un trait de ressemblance qui est significatif. L'initiation de M. Maurras à l'activité littéraire fut une immersion semblable à celle de Lamartine, avec la différence que lorsque le moment fut venu d'émerger, il choisit l'autre bord de l'étang. Pendant qu'il était à la nage il se débattit, il nous semble, avec tout autant de vigueur que son grand prédécesseur. Son individualisme séditieux le mena un moment jusqu'à nier le bien-fondé des mathématiques. Pourtant il émergea ; et il émergea l'âme marquée d'une haine irréductible du romantisme. Il avait découvert que la seule chose essentielle à la vie était l'ordre ; il était prêt à rendre un culte à l'ordre, partout où il le trouverait, et quel qu'en fût le prix. Il ne faisait qu'une exception, mais elle est curieuse. La conduite de l'individu, dit M. Maurras, ne regarde que lui seul. « Nous ne sommes pas des gens moraux ! » L'ordre ne doit pas sourdre du dedans, mais être appliqué du dehors. C'est notre devoir sacré de l'imposer au monde. Nous n'avons pas à convaincre, mais à réduire l'individu. Il n'est donc pas nécessaire que les idées soient vraies, pourvu qu'elles en aient suffisamment l'air. Ce qu'il faut, c'est qu'elles soient tranchantes et agissantes. C'est ainsi que la vérité tombe au second plan : la loi qui régit la vie est l'opportunisme.

Pour l'esprit anglais, auquel une expérience traditionnelle fait envisager l'ordre comme étant le fruit du caractère et de l'indépendance, semblable attitude tend à paraître incompréhensible ; et c'est pour établir entre les théories de M. Maurras et notre esprit, quelque relation qui puisse nous les rendre

intelligibles, que nous nous sommes risqués à faire une comparaison qui paraît d'abord choquante, entre cet apôtre de la raison et de la mesure, et Lamartine. Nous aimerions à suggérer qu'il est possible de haïr romantiquement le romantisme lui-même. Le romantisme est un excès d'émotivité, et l'émotion n'est pas nécessairement un état qui s'exprime, elle peut résider au contraire dans le fait d'en réprimer l'expression. Cet excès, d'ailleurs, peut aussi bien être excès de crainte qu'excès d'amour. Généralement parlant, le romantisme peut se distinguer du classicisme par son attitude envers le mystère fondamental de la vie : l'élément d'infini que celle-ci contient. Le triomphe du classicisme consiste à accepter cet élément et à lui trouver sa place, à le reconnaître, sans pour cela nier la raison ; et nul art n'a droit à l'épithète de classique qui ne se pose le problème de la totalité. La tendance du romantisme est de se montrer préoccupé, hanté par le sentiment de l'infini ; et cette préoccupation revêt deux formes. Nous avons les romantiques par nature, comme Lamartine, qui passent alternativement des pleurs à l'extase ; et les romantiques à rebours, comme M. Maurras, qui cherchent à exorciser le démon, ou sont persuadés, comme les « Christian Scientists », que l'esprit malin s'évanouira, si seulement ils savent l'ignorer tout le temps nécessaire. Pour M. Maurras, l'infini représente le chaos, et son évangile de l'ordre est fondé sur son horreur du chaos. Ayant expérimenté le chaos en sa propre personne, il en tire la conclusion que les impulsions des hommes n'ont en elles-mêmes rien de raisonnable, et ne peuvent être « rangées », que si on les soumet à l'autorité et au contrôle de quelque faculté du dehors. La raison est un apanage social — non pas individuel — et la vérité une sorte de découverte sociale, la tâche principale de la société consistant à façonner l'individu en conformité avec elle.....

Il pourrait sembler que les idées de M. Maurras sont trop extrêmes, pour mériter qu'on les prenne en sérieuse considération. Elles requièrent néanmoins notre attention, à cause de la grande influence qu'elles exercent. M. Maurras est le chef et l'inspirateur d'un parti fort et uni, et tout disposé, si l'occasion s'en présentait, à traduire ses paroles en actes. C'est le caractère d'efficacité de ses écrits, qui semble avoir déterminé

l'angle sous lequel M. Thibaudet les envisage dans son livre récemment paru. M. Thibaudet, qui est un des collaborateurs réguliers de la *Nouvelle Revue Française*, a des titres tout particuliers à la sympathie du public anglais ; il a consacré des études étendues et pénétrantes à notre pensée et à notre littérature. Il a écrit dernièrement sur George Eliot, Defoe, H. Spencer, abordant toujours son sujet avec une fraîcheur charmante, et ne se contentant jamais de simplement répéter ou de varier telle ou telle interprétation reçue. Il n'y a peut-être pas d'auteur anglais, qui eût davantage besoin d'être rajeuni par une interprétation de cette nature qu'Herbert Spencer. Nous devons une reconnaissance toute particulière à M. Thibaudet. Mais bien entendu, ce qui intéresse le plus M. Thibaudet est son propre pays. Son intérêt s'est porté, ces dernières années, pendant les loisirs que lui laissait le service militaire, sur un de ces gestes larges par lesquels se manifeste la conscience nationale, et qui, en France, sont comme l'apogée naturelle de l'activité critique. L'œuvre qu'il annonce paraîtra sous la forme d'une tétralogie et aura pour titre général : *Trente ans de vie française*. La période dont il traite va de 1890 à 1920. Ce sont des années, dit-il, « qui forment, pour des raisons qui seront mises en lumière dans la dernière partie, un *mortalis aevi spatium* aussi circonscrit, et l'aire d'une génération aussi définie que la continuité indivisible du temps le rend possible ». Selon lui, Bergson, Barrès et Maurras sont les penseurs auxquels il faut faire remonter les principaux courants qui ont exercé une influence vraiment vivante durant les trente dernières années, et chacun de ces auteurs fera le sujet d'une monographie : « Les Idées de Charles Maurras », « La Vie de Maurice Barrès », « Le Bergsonisme ». Enfin dans le dernier volume, qui sera intitulé « Une Génération », il montrera les rapports entre ces trois courants, ces trois influences capitales et toutes les autres influences qui les ont croisées ou qui se sont mêlées à elles, et s'attachera « à concevoir sous l'aspect d'une unité vivante ce morceau compact de trente années, bien ordonné par un destin artiste, composé comme un paysage, où se concentrèrent, de foyers divers, sur les grandes idées françaises, sur les thèmes originels ou les Mères d'une nation, tant de puissantes et vivantes clartés. »...

Au ciel, assurément, la vie est l'accomplissement de l'idée, et plus nous réfléchissons, plus nous voyons qu'il devrait en être ainsi sur terre. Mais nous savons qu'en Angleterre il n'en est pas ainsi, et nous avons des raisons de croire que ce n'est pas autant le cas, en France, que des critiques français voudraient nous le faire accroire. Il y a toujours à notre sens, un élément d'illusion dans tout effort qui a pour objet d'établir une relation trop étroite entre les mobiles auxquels obéissent les masses, et les doctrines de leurs contemporains. Même là où, comme c'est le cas en France, le peuple est particulièrement réceptif et intelligent, le processus qui fait lever toute la pâte est toujours un processus laborieux et fort lent. M. Thibaudet est trop bon Bergsonien pour ne pas le voir, et il se tient sur ses gardes, cependant pas suffisamment encore, comme nous le montre le passage que nous venons de citer. Son ouvrage dans son ensemble est une tétralogie. Si la forme qu'il a donnée à son premier volume est typique de l'ensemble, chaque section aura elle aussi un caractère tétralogique. Ce cérémonial d'apparat investit l'idée d'une pompe souveraine, mais lui confère un prestige par trop imposant, par trop dominateur. *Lumière de Grèce*, *Air de Provence*, *Pierre de Rome*, *Terre de France*, telles sont les idées mères à la lumière desquelles nous envisageons M. Maurras, les portes à travers lesquelles nous pénétrons dans le temple de son esprit; mais, hélas ! la première phrase de ce poème en forme de fugue puise dans la réalité une si mince justification qu'elle projette comme un reflet fantasmagorique sur tout le volume. Car la splendeur de l'art et de la pensée des Grecs résidait justement dans l'équilibre qu'ils obtenaient entre deux forces, dont M. Maurras sacrifie l'une. L'esprit et l'art grecs étaient tout à la fois individuels et universels, ils étaient classiques, ils tenaient compte de tout. Pourtant M. Thibaudet va jusqu'à comparer la fonction qu'assume M. Maurras dans la vie française moderne, à celle de Socrate à Athènes, alors que Socrate, plus qu'aucun homme qui fut jamais, est le fondateur de l'individualisme et tandis que M. Maurras n'a d'autre objet et d'autre préoccupation que de le renverser. *Air de Provence* est une étiquette qui convient mieux ; mais ici aussi l'auteur a laissé trop libre cours à la fantaisie et à la flatterie. (M. Maurras est une telle puissance qu'il convient de lui passer bien des choses.)

M. Maurras est de par sa naissance provençal, ici du moins nous touchons à un fait solide ! Mais M. Thibaudet suppose que la chaleur du soleil et la limpidité de l'air du midi ont contribué à communiquer à son style la dureté et les contours arrêtés du réel. Dans l'esprit de M. Thibaudet, le mystique et le vague vont de pair avec les brouillards du Nord ; le sens plastique et les facultés de précision, de construction et de réalisation qui l'accompagnent, s'associent par contre, dans son esprit, avec le clair soleil de la Méditerranée. A ce sujet, nous rappelons, non sans une pointe d'ironie — car ce que nous allons dire cadre mal avec l'idée que M. Maurras s'est faite du génie de sa terre natale — que le grand Saint, auquel la France prêta son nom, trouva la source de son idéalisme mystique et individualiste dans cette même terre de Provence, qui, alors, était le pays de la chevalerie, avec tout ce qu'elle avait de nébuleux et de mystérieux, et qui ainsi fut le point de départ de cette renaissance gothique, qui se répandit sur l'Italie, et qui devait trouver son point culminant dans l'œuvre de Giotto et du Dante. Après tout, ce qui, pour Paris, signifie Midi, vu de Florence et de Rome, signifie Nord, et nous sommes convaincus qu'aujourd'hui encore, l'atmosphère de la Provence se prête au moins autant à la poésie qu'à la précision. M. Maurras, nonobstant le culte qu'il a voué à Mistral et aux Félibres, est un produit de Paris et des sophistications, qui y ont pris naissance. Ce qui a rendu possible la grande œuvre de Mistral, c'est de les avoir évités.

Terre de France comporte une idée sur laquelle personne ne voudra chicaner. M. Maurras est de tout son être un nationaliste, c'est la source de sa popularité. L'amour de la France, même si cet amour revêt des formes romantiques et perverties, exerce un attrait irrésistible sur tout Français. M. Maurras pourra même s'attaquer à la République : il suffit que son thème, auquel il revient sans cesse, soit que la France, si elle n'avait pas adopté la constitution républicaine, serait la première nation du monde, et que bien qu'elle l'ait fait, elle est encore virtuellement la première. Le Français, en général, est encore moins disposé à être satisfait de son gouvernement que nous ne le sommes du nôtre ; et celui qui se fait fort de lui dire ses vérités, il l'aime comme peut être aimé un Léo Maxse, exclusive-

ment pour la ferveur qu'il met dans son dévouement. Ce qui en second lieu exerce un attrait sur M. Thibaudet et sur les intellectuels, c'est que la pensée de M. Maurras est un mécanisme auquel il ne manque aucune pièce ; ils sont charmés par le tour philosophique de son esprit, qui présente toutes choses sous une forme bien arrondie, et ils reconnaissent dans le fini de cette œuvre un caractère essentiellement français. Le fait que ce système représente, pour ainsi dire, une montre sans ressort, et que son réalisme tant vanté se trouve pris en défaut, précisément là où le sens des réalités devient indispensable, ne semble guère porter atteinte à l'idée qu'ils se font du plan sur lequel la machine est construite ; tant il est vrai qu'en France on aime l'idée pour elle-même.

On ne saurait en vouloir à un Anglais, lorsqu'il s'attend à ce qu'un défenseur de la monarchie, pour plaider sa cause, emprunte certains arguments à notre pays, qui, après tout, lui fournit un exemple qu'on ne saurait négliger. Mais, par malheur, l'Angleterre est située au Nord de la France,

« Sur les humides bords du royaume du vent » ;

et quant au fait que l'Angleterre et la France n'ont formé pendant des siècles qu'un pays, le traditionalisme de M. Maurras ne saurait en faire état. D'abord tout ce qui n'est pas latin, pour M. Maurras, est plus ou moins barbare ; et étant donné que tout ce qui a du succès parmi les barbares n'a réussi qu'en vertu de raisons mauvaises par définition, vous ne pouvez conclure de la vie du sauvage à la vie de l'homme civilisé. Ensuite l'histoire anglaise ne représente qu'une longue lutte du peuple avec ses rois ; et qu'est-ce après tout que la dynastie anglaise ? Comment y trouver de la continuité ? Des marchandages d'un caractère douteux, des expédients, des compromis : voilà ce qui distingue sa carrière, et en cela du moins, elle représente bien le caractère anglais. Bref l'Angleterre n'a rien à faire valoir, qui puisse se comparer avec la puissance grandissante par degrés, et avec la sagesse de la famille des Capets. Le roi français qui doit nous revenir, reviendra nécessairement. Ce phénomène se produira avec l'évidence d'une déduction mathématique. Il faut qu'il existe ; son existence est d'une nécessité claire et démontrable. M. Maurras prouve tout cela ; il a des preuves de l'existence

de son roi, il abandonne seulement aux événements le soin de le produire.

Le cas de M. Maurras est réellement fort intéressant ; on se demande comment il se fait que tant d'habileté, tant de pénétration, une passion si profonde pour la raison et la clarté aient pu aboutir à de pareils égarements. M. Thibaudet ne nous sera pas d'une grande aide pour résoudre la question — il se laisse trop impressionner lui-même. Pour le lecteur anglais, son livre ne peut servir qu'à accumuler de nouvelles complications autour d'un sujet déjà passablement compliqué en lui-même. Ses ironies à mots couverts, le sourire courtois qu'on croit parfois y découvrir sont des armes puissantes, mais dont on se sert plutôt pour esquiver l'attaque que pour la mener. A nous autres hommes du Nord, qui appelons les choses par leur nom, M. Maurras apparaît comme quelqu'un qui irait buter de la tête contre un mur, et nous voudrions savoir pourquoi, précisément en France, une activité qui semble à tel point dénuée de raison, trouve tant de gens pour l'applaudir. Pour M. Thibaudet, le fait que la pensée de M. Maurras ne puisse être mise en pratique n'est qu'accidentel. L'idée d'une unité sous un roi, d'une royauté résumant pour la France sa grandeur passée, est pour lui une acquisition solide de l'esprit français, dont la valeur ne peut être diminuée par l'erreur négligeable qui a amené M. Maurras à supposer que la grandeur de la France devra se faire à l'avenir selon la même formule. Pour un esprit anglais, une erreur pratique de ce genre, chez un écrivain dont la fin et le but sont d'un caractère pratique, ne paraît pas négligeable. Comment alors expliquerons-nous le cas de M. Maurras et où trouverons-nous les raisons de sa popularité ? Selon nous, M. Maurras est populaire, parce que l'erreur qu'il commet est une de celles que l'esprit français, avec toute sa clarté, est tout disposé à commettre. Nous avons appelé M. Maurras un romantique ; voulons-nous dire par là que la France est une nation romantique ? Nous ne reculerons même pas devant un tel paradoxe. La France a dernièrement acclamé Jeanne d'Arc comme son héroïne nationale. La période de création classique en France, nous le croyons, était une grande période romantique, une époque dans laquelle Jeanne d'Arc était pour ainsi dire une fleur tardive, la période qui vit surgir les grandes cathédrales

avec leurs ornements gothiques ; et cette période a été classique dans ce sens, qu'à ce moment toute l'énergie du peuple se concentrait vers une fin unique, qui n'était autre que de trouver une expression à l'interprétation spirituelle de la vie. La foi en formait à la fois l'inspiration et l'atmosphère ; et quoique la foi, du moins la foi religieuse, ne forme pas un élément nécessaire de cette intégrité de l'âme qui est le fondement de l'esprit classique, il n'y a pas d'état d'esprit qui d'une façon plus naturelle y conduise, de sorte que cette vision de la vie comme un tout, qui implique que l'individu lui-même soit un tout afin de pouvoir la voir ainsi, ne peut guère être considérée autrement que comme un état de foi. Pourtant la foi de la France du Moyen Age avait un caractère spécifiquement religieux, de même qu'elle s'étendait à tout ; et les formes de l'art qui en résultaient avaient en conséquence cette détermination intrinsèque, sans laquelle l'art n'est jamais pleinement lui-même, n'est jamais classique. Les cathédrales françaises reflètent toute la vie de l'Europe médiévale, et la ferveur de la dévotion qui les avait fait concevoir, et qui leur avait donné forme, avait atteint un tel degré que l'étincelle, que jeta saint François, embrasa son propre pays, et produisit, là aussi, une fermentation dont résulta finalement la « *Divina Commedia* ». Les Français n'eurent pas de littérature d'un caractère classique au Moyen Age ; leur langue n'était pas prête à servir à cette expression finale de pensée et de foi ; mais le feu de l'inspiration, la joie débordante de vie qui rendirent celle-ci possible étaient d'origine française. Avec le temps, la langue française devint un moyen artistique ; le ciel bleu s'est couvert d'un voile gris ; c'est l'époque de la recherche, dont l'expression type est le « *que scais-je ?* », et désormais le génie de la nation deviendra analytique. Le besoin de définir, de diviser, de donner des qualifications est impérieux, au point que la poésie elle-même en est imprégnée et subjuguée ; et nous aboutissons à ce phénomène d'un peuple qu'on reconnaît être l'arbitre du goût, et que son raffinement pourtant a privé des moyens d'exprimer la totalité de son humanité, qui même se complaît dans cette perte au point d'enseigner dans ses écoles et de poser en modèle éternel de l'esprit de sa race, dans sa perfection et dans sa pureté, les œuvres d'une période de formalisme.....

Il semble que la langue elle-même, et les grandes traditions de précision et de clarté qui ont déterminé la tournure de chaque phrase, imposent à la pensée française des limitations, qui ne sont pas inhérentes à la poésie elle-même. Nous citerons un passage tiré d'une œuvre contemporaine, passage qui, sans aucun doute, a dû être censuré par maint connaisseur en France, pour la hardiesse avec laquelle il fait fi des lois, mais qui nous paraît, à nous, tout simplement naturel. En citant les belles lignes qui vont suivre nous aurons en même temps l'avantage de présenter à nos lecteurs un texte qui ne leur est pas familier :

« De nouveau après tant de sombres jours, le soleil délicieux
« Brille dans le ciel bleu.
« L'hiver bientôt va finir, bientôt le printemps commence, et [le matin
« S'avance dans sa robe de lin.
« Après le corbeau affreux et le sifflement de la bise gémis- [sante
« J'entends le merle qui chante !
« Sur le platane tout à l'heure j'ai vu sortir de son trou
« Un insecte lent et mou.
« Tout s'illumine, tout s'échauffe, tout s'ouvre, tout se [dégage,
« Peu à peu croît et se propage
« Une espèce de joie pure et simple, une espèce de sérénité,
« La foi dans le futur été !
« Ce souffle encore incertain, dont je sens ma joue caressée
« C'est la France, je le sais ! »

Une libération, d'un caractère presque magique, se fait sentir dans ces vers de Paul Claudel. En lisant nous avons le sentiment que des choses, oubliées depuis longtemps, sont revenues à la mémoire et que des membres engourdis ont retrouvé leur liberté de mouvement. Une charmante Psyché qui s'était emprisonnée elle-même, s'évade de sa prison pour planer dans la lumière sur ses ailes légères et transparentes :

C'est la France, je le sais !

Et le miracle, ce n'est pas qu'elle plane maintenant dans la lumière, c'est qu'elle n'y ait pas toujours plané, c'est qu'elle ait un jour cessé de le faire.

La vraie France, la France des croisades et des cathédrales, la France de Sainte Jeanne d'Arc continue de vivre ; et nous

pouvons comprendre avec quelle ardeur un Français d'aujourd'hui qui s'enflamme aux grandes traditions de son pays et qui sait que la France ne pourra jamais s'élever à la pleine mesure de sa grandeur, tant qu'elle sera déchirée intérieurement, doit poursuivre la tâche sacrée qui consiste à refaire son unité. Cela ne peut nous empêcher de voir certains faits d'une portée générale qui dominent notre temps, certaines conditions préalables qui en France, tout comme chez nous, doivent être accomplies si l'on veut y rétablir l'unité......

De nouveaux principes d'organisation doivent être recherchés, dans lesquels la vérité en question sera pleinement reconnue ; et cette reconnaissance pleine et entière rendra alors possibles la sauvegarde et les limitations qu'exige la conservation de l'organisme. C'est ce que M. Maurras n'a pas vu. Il voudrait continuer à travailler avec les anciennes catégories, il nourrit encore l'espoir que la France d'aujourd'hui acceptera cette camisole de force, que déjà au XVIII[e] siècle, qui pourtant était un siècle relativement peu éclairé, elle déchira avec tant de violence, en la jetant loin derrière elle. Son horreur de la révolution (la révolution dite française, comme il s'exprime) ne connaît pas de limites, et pourtant considérés d'un certain point de vue, les révolutionnaires ne firent que se rendre coupables de la même faute que lui — la faute de pousser des idées jusqu'à des excès romantiques : encore les idées qu'ils exagérèrent eurent-elles le mérite d'être de celles qui étaient dans la logique des choses.

Il n'y a rien de plus facile que de railler les erreurs des modernes, que de se moquer des illusions pathétiques auxquelles le chaos de leurs aspirations contradictoires donne lieu. L'atmosphère est tellement chargée de bonnes intentions qu'on serait tenté d'envier les avocats qui plaident en faveur de la « réalisation », pour la joie qu'ils doivent éprouver à crever les jolies bulles de savon. M. Maurras le fait avec autant de grâce que de fermeté — du haut de son ballon qu'il prend pour *terra firma*, tandis que des vaisseaux plus légers et plus vulnérables naviguent tout autour de lui. Car il n'est pas un réaliste, dans le vrai sens du mot. C'est un homme qui aime les restrictions, et son amour du classique est l'amour de ce qui est achevé et non de la puissance qui achève. Nous pen-

sons qu'il ne peut y avoir qu'une sorte de vrai réalisme, comme il ne peut y avoir qu'un art qui soit vrai, qui soit classique, et que le criterium, dans les deux cas, est l'intégrité intellectuelle et émotionnelle. Nous ne pouvons pas plus que M. Maurras nous contenter d'une vie qui ne saurait s'organiser de manière à pouvoir sentir et exprimer un but spirituel. Nous avons, autant que lui, le souci de la mesure et de l'harmonie. Mais nous reconnaissons que mesure et harmonie sont simplement des modes de l'existence, et que la tâche de notre temps consiste à achever, non un ordre quelconque, mais notre ordre à nous. Cet ordre seul peut nous satisfaire, car seul est praticable pour nous un ordre dans lequel notre nature s'exprime dans toute sa plénitude, dans lequel tous les éléments qui fermentent dans le monde moderne, après avoir trouvé une libre expansion, un libre développement, se trouveront situés, selon leurs vraies relations réciproques ; et nous avons la certitude que cela ne pourra se faire que quand nous aurons acquis, en même temps que des instruments nouveaux, la maîtrise de notre science nouvelle, au point de pouvoir les faire servir à un but spirituel et les regarder comme fonction d'une vie unie, d'une vie qui ne serait pas seulement intelligible, mais qui serait belle, d'une vie qui, pour nous, dans ses buts et dans ce qu'elle a de meilleur dans son achèvement, s'identifierait à toutes ces formes parfaites, qui de la terre sous nos pieds jusqu'au soleil au-dessus de nous, ne cessent de nous reprocher nos erreurs, et de nous inviter à un culte toujours nouveau et à de nouveaux efforts. A chaque époque ses problèmes. Nous ne pouvons redevenir classiques selon les anciennes formules ; nous ne pourrons redevenir classiques, que lorsque toutes nos illusions, qu'elles dérivent de la foi ou du manque de foi, auront mûri dans une expérience qui les concilie. Le but auquel nous aspirons, est une plus large intégration. De nouvelles connaissances ont imposé à la vie du genre humain une nouvelle constitution. Nous avons à créer cette constitution, à vivre cette vie.

* * *

LE LANGAGE POPULAIRE. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris, par *Henri Bauche* (Payot).

Pour mener à bien sa recherche, qui est ingénieuse et patiente, M. Bauche a pris appui sur deux ou trois idées générales : il admet ainsi que le langage « de fautes » d'aujourd'hui sera le langage correct de demain, et qu'à dire tout de suite *estatue* ou *sornambule*, l'on gagnerait du temps. Ou encore : que la quantité de littérature, qui pouvait sortir du français régulier est aujourd'hui épuisée. A des opinions aussi discutables, nous devons un livre amusant, complet, scientifique (mais il n'est rien d'aussi peu innocent que la science). J. P.

*
* *

L'ÉTRANGE EXISTENCE DE L'ABBÉ DE CHOISY, par *Jean Melia* (Emile-Paul). — LES MÉMOIRES DE L'ABBÉ DE CHOISY (Bibliothèque des Curieux).

En même temps qu'on réédite les mémoires de l'abbé de Choisy, M. Jean Melia consacre un volume à la vie de ce singulier personnage (une des figures les plus curieuses de l'histoire littéraire de la fin du XVII[e] siècle), et à l'analyse de ses ouvrages. Ceux-ci sont d'une extrême diversité et la plupart ne sont connus que par leurs titres. Personne ne s'avise plus de lire son *Histoire de l'Eglise* ni même le joli conte circassien intitulé *le Prince Kouchimen*, mais tout le monde a lu les *Mémoires* qui ont servi de modèle à Faublas, comme le fait remarquer dans la préface de son édition nouvelle, le chevalier de Percefleur. Le dit chevalier, non moins digne du titre de « membre correspondant de l'Académie des Dames » par l'enjouement de son style que par la forme de son nom, a résumé en dix pages alertes tout ce que l'on sait d'essentiel sur l'abbé habillé en femme,

> ... dont jamais on ne pourra dire
> S'il fut plus fou que débauché.

R. A.

*
*

HENRY BECQUE. — SA VIE ET SON ŒUVRE, par *Ambroise Got* (Crès).

M. Got nous donne en dix-sept pages une biographie d'Henry Becque, d'après les *Souvenirs d'un Auteur Dramatique* de Becque lui-même. Cela le conduit (car il faut tenir compte des pages consacrées à la dédicace et à l'avertissement) à la page 22. De la page 22 à la page 138, M. Got nous donne de chacune des neuf pièces et des cinq saynètes écrites par Becque une analyse détaillée, accompagnée d'un résumé des opinions émises à leur sujet par la critique. Suit (pp. 138-161) un exposé du système dramatique de Becque.

Souhaitons que ce travail probe, exact, didactique, neutre et consciencieux donne à un critique l'idée et le goût d'écrire une monographie d'Henry Becque.

B. C.

*
* *

G. K. CHESTERTON, SES IDÉES ET SON CARACTÈRE, par *Joseph de Tonquédec* (Nouvelle Librairie Nationale).

Je suis prêt, si l'on y tient, à comparer Chesterton à une tortue ou à un rhinocéros ; mais à « un papillon ivre de soleil », pourquoi ? M. de Tonquédec a pris grand mal à poursuivre une pensée, dont le vol, dit-il, est bizarre. Que ne l'abandonnait-il ? Il était cruel de livrer Chesterton à l'auteur d' « Une preuve facile de l'existence de Dieu ».

J. P.

*
* *

LE LIVRET DE FOLASTRIES de *Ronsard*, édition critique par *Fernand Fleuret* et *Louis Perceau* (Bibliothèque des Curieux).

Cette excellente édition se recommande par la sûreté de jugement dont font preuve les deux commentateurs. Ils protestent avec juste raison, dans les notes relatives aux *Dithyrambes à la pompe du bouc de E. Jodelle*, contre le dédain de la plupart des critiques à l'endroit de ce chef-d'œuvre, modèle inégalé du vers libre lyrique. « On y trouve, disent-ils, un sens profond de l'harmonie, de la cadence oratoire, de la valeur tonique, pitto-

resque et significative des mots : tout ce qui constitue enfin l'art poétique. »

Dans le genre érotique comme dans tous les genres qu'il aborda, Ronsard apparaît comme un inventeur prodigieux.

R. A.

*
* *

THI-BA, FILLE D'ANNAM, roman, par *Jean d'Esme* (Collect. des écrivains combattants. Renaissance du livre).

C'est l'aventure d'une Ariane coloniale, à laquelle M. Jean d'Esme après MM. Loti, Farrère et Pierre Mille, entreprend de nous intéresser. Heureuse surprise, il y parvient grâce à une profonde sympathie pour les paysages, les mœurs et les gens d'Annam, sympathie qu'il réussit à faire partager au lecteur. On sent que M. Jean d'Esme n'a pas vécu en étranger dans le milieu qu'il évoque avec un charme simple et sûr. Sa Thi-Ba n'est pas une réplique des Butterfly et des Azyadé d'opéra-comique ; c'est un être complexe et puéril en qui souffre l'âme annamite, sombre fleur secrète rêvant à la surface des étangs, entre les touffes de lentilles d'eau et de lotus. Depuis les récits farouches du pauvre Bernard Combette, notre littérature coloniale ne s'était pas enrichie d'un ouvrage de cette qualité, si éloigné de l'exotisme conventionnel.

R. A.

*
* *

LA FLUTE DE JADE, par *Franz Toussaint* (Piazza).

L'amour est enseveli sous les scrupules, comme la flûte égarée sous l'herbe, l'ombre d'une fleur danse sur les joues endormies, un rêve ou un papillon se pose sur mon épaule ; il n'est pas d'image ici qui ne soit délicieuse par nature ou par habitude — et telle enfin qu'en l'écrivant l'on doive avoir le sentiment de tricher.

J. P.

*
* *

LE ROI DES SCHNORRERS, par *Israël Zangwill*. — Traduction de *Georges Dreyfus* (Ollendorff).

Voici, mis au goût de la chrétienté, et saupoudré d'humour anglais, le vieux comique juif des veillées du Sabbat, le comi-

que des *môcheliches* que l'on conte après la carpe à la gelée et le kougelhof, le seul comique, avec celui de France, qui rit à gorge déployée, sans laisser après lui d'amertume. Comique farceur, railleur, profondément moral selon l'Ancien Testament. Quoi de plus agréable à Dieu, que de voir des hommes, incapables de se guérir de leur vanité ou de leur avarice, tourner eux-mêmes ces faiblesses en dérision ?

Les lecteurs français du *Roi des Schnorrers*, s'ils ne sont pas ingrats, dédieront à Zangwill, entre deux hoquets de rire, la même reconnaissance qu'à leur Courteline national.

B. C.

*
* *

CINÉMA, par *Pierre Albert-Birot* (éditions Sic).

M. Pierre Albert-Birot veut que le cinéma parvienne à rendre tout évènement, sans projection de texte, par le mouvement et la couleur. Ainsi :

> L'ami et la femme vont au piano, elle se met à chanter, lui tourne les pages, le mari devient graduellement plus petit, les deux autres plus grands, en même temps le salon s'agrandit autant qu'il est possible et s'enrichit ; un petit meuble double de volume, devient en bois clair et précieux ; tout se colore en bleu, en mauve, en rose...

L'on reconnaît la passion à ses débuts.

Les drames, qui prolongent d'ingénieuses réflexions, sont assez ternes. C'est que l'auteur en néglige le sujet, et s'applique seulement à fixer les conventions d'un art cinématographique. Avec le bon sens, qui se joint en lui à un amour violent pour la nouveauté, et tantôt sert, ou dessert cet amour.

J. P.

*
* *

LES REVUES

DE LA MODE DANS LES LETTRES

Jacques Boulenger écrit dans l'OPINION (27 novembre) :

Durant des siècles, en France, ce n'étaient pas les « ouvrages » d'imagination qui retenaient les raffinés et les connaisseurs, mais les autres justement.

En tous temps le public s'est nourri de romans ; mais les beaux esprits ne prenaient pas ceux-ci au sérieux ; d'ailleurs les romans n'avaient guère de prétention et c'est un fait qu'il en est fort peu que l'histoire de notre littérature ait retenus. Depuis un siècle, tout au contraire. Et ce qui caractérise le mieux notre esthétique romantique, c'est ce triomphe dans l'opinion publique de l'imagination romanesque sur l'imagination idéologique. Si Chénier, si Chateaubriand débutaient de nos jours, ce ne seraient pas de grandes démonstrations historico-philosophiques qu'ils se proposeraient d'écrire en prose : ce seraient de grands récits. Comme on voyait jadis les esprits les mieux faits pour raisonner, les mieux doués pour représenter la vie concrète, — un Jean-Jacques Rousseau, par exemple, — s'adonner à la « philosophie », on voit à présent une foule d'écrivains qui peut-être auraient du talent pour des mémoires, des chroniques, des épîtres, que sais-je ? bref pour cultiver les genres qui ont fait durant des siècles la gloire des lettres françaises, on les voit perdre leur temps à créer, selon les formules connues, des personnages plus dénués de vie que les ombres qu'évoquait Ulysse, ou à rapporter sans y rien changer, par impuissance, leurs petites histoires d'amour ou de famille avec une exactitude déshonorante. C'est qu'ils cèdent à la mode, déesse impérieuse, comme y cédaient d'ailleurs, en un sens contraire, leurs prédécesseurs. Il y aurait un joli essai à écrire sur le snobisme intellectuel.

*
* *

L'Imprimerie gourmontienne a paru. Ce premier numéro du Bulletin, consacré à Rémy de Gourmont par son frère et par ses amis, est émouvant et fin. Il contient des lettres de Gourmont, des articles de Rachilde, Rouveyre, Jules de Gaultier ; et de Paul Fort, ce poème :

Comme on éprouve argent, or louches, au grain
d'une pierre de touche,
Il éprouvait tout, la Beauté, Pan, Dieu, Saint Paul
(ou Sainte Thècle)
Amours, langage et « vérités » — au plus fin sourire du
siècle.

*
* *

Les Cahiers d'aujourd'hui et la Vie des Lettres reparaissent.

La Minerve française cesse de paraître.

La Connaissance (novembre) a recueilli des lettres inédites de Verlaine ; l'Esprit nouveau donne un *Lipchitz*, de Paul Dermée, et le début d'un roman de Knut Hamsun : *La Reine de Saba ;* la Revue Hebdomadaire a publié en novembre un roman d'Edmond Jaloux, des nouvelles de Paul Morand, André Salmon, et Alexandre Arnoux, un poème de Lucien Fabre ; la Revue de Paris fait succéder au roman d'Alexandre Arnoux un roman de Jean Giraudoux : *Suzanne et le Pacifique.*

*

La Grande Revue (novembre) : *de la cinéplastique*, par Elie Faure, qui écrit :

Il y a, entre Charlot et Rigadin, une distance égale, sinon supérieure, à celle qui sépare William Shakespeare d'Edmond Rostand. Je n'écris pas le nom de Shakespeare au hasard. Il répond parfaitement à l'impression d'ivresse divine que, dans *une Idylle aux Champs*, par exemple, Charlot me fait éprouver, à cet art prodigieux de profondeur mélancolique et de fantaisie mêlées qui court, grandit, décroît, repart comme une flamme portant, à chaque cime sinueuse qu'elle promène en ondoyant, l'essence même de la vie spirituelle du monde, cette mystérieuse lueur à la faveur de qui nous entrevoyons que notre rire est une conquête sur notre impitoyable clairvoyance.

*
* *

Le prix Lasserre (1920) a été attribué à Pierre Hamp pour l'ensemble de son œuvre. Ses amis et ses admirateurs ont décidé de lui offrir à cette occasion un banquet. Les adhésions sont reçues à la *Nouvelle Revue Française.*

*
* *

CORRESPONDANCE

A propos de « Vers de Circonstance » de Stéphane Mallarmé.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de demander l'hospitalité de la *Nouvelle Revue Française* pour une mise au point qui a son importance.

Sur la foi d'un écho du « Gil Blas » du 4 mars 1914 s'est glissé dans le récent volume de Vers de Circonstance de Stéphane Mallarmé sous le numéro LXV, page 135, un quatrain : *A une voyageuse*, qui n'est pas de lui.

Déplorant la fausse attribution faite par cet écho à son insu, et dans un élan de probité qui l'honore non moins que le talent dont il a fait preuve et qui a pu en imposer à des yeux clairvoyants même autres que les miens, M. Jean Pellerin s'est déclaré spontanément l'auteur de ce pastiche.

Mon tort a été de ne pas m'arrêter au doute apparu à la fille du poète, laquelle avait collectionné jour par jour, au temps de leur production, tous les autres *petits vers* réunis dans ce recueil.

J'ajoute que naturellement ledit quatrain disparaîtra des réimpressions suivantes.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes plus cordiaux sentiments.

Dr Edmond Bonniot.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LE CARNET DES ÉDITEURS

Jean de Tinan : PENSES-TU RÉUSSIR ! ou *Les diverses amours de mon ami Raoul de Vallonges*. Roman. 1 vol. in-16 jésus (19 × 14), tiré à nombre limité sur papier vergé [1].

Ce roman, réédité après vingt-trois ans de demi-silence dans la pénombre d'admirations discrètes ou de bibliothèques averties, a su garder le charme d'une confession et celui d'un âge aujourd'hui révolu.

Confession d'amour et d'amours, « Livre de Jeunesse », comme il s'appelle lui-même, ce livre est l'histoire d'une sensibilité, ainsi qu'on écrivait de son temps.

L'auteur, en mains le scalpel de Stendhal, froisse ses fibres les plus profondes et met à nu parfois une vérité. C'est un romantique qui, par dilettantisme barrésien, se guinde pour devenir héroïque. Ainsi l'œuvre porte sa date.

Ce qui en fait la nouveauté toujours vivante, c'est la manière dont les épisodes se déroulent, sans suite apparente comme la vie, avec des heurts, des vides, des retours et des élans, dont nous n'arrivons qu'après coup à saisir le mécanisme.

Film (avant le ciné) les pages de ce roman font passer devant nous, sans lien précisé, des débris de journal intime, des pages de critique philosophique, des scènes de bar, des paysages...

Penses-tu réussir ! Invitation à la vie, malgré la vie ; départ sans fin ; volonté de naïveté, tendue dans une âme très neuve qu'ont fanée des repliements forcés, des étiolements artificiels ; histoire de toute une génération. Penses-tu réussir à faire de ton cœur un champ d'expériences psychosentimentales ! Penses-tu réussir à aimer la vie ! Mais la vie ne demande pas si vous l'aimez. Il faut s'apprendre à se déprendre. La fin morale de ce jeune amoraliste rejoint la vieille morale la plus austère, celle des ascètes par désespoir : renoncer, c'est posséder.

A noter que cet ouvrage est le premier d'une *Collection* qui, sous le titre « *LA BONNE COMPAGNIE* » réunira, pour le plaisir de quelques lettrés et de bibliophiles, des œuvres oubliées ou mal connues, d'âge et d'esprit très divers.

1. Au Sans Pareil, 37 avenue Kléber, Paris.

CHARLES ANDLER : NIETZCHE, SA VIE ET SA PENSÉE, t. I : LES PRÉCURSEURS DE NIETZCHE 1 vol. in-8°, 420 pp. [1].

Nietzche ne voit aucune différence entre l'art d'apprendre et le don naturel : « Qu'appelez-vous le don, si ce n'est un fragment plus ancien d'apprentissage ? » Ainsi loin qu'il redoute d'être influencé, lui-même le premier se livre à ses précurseurs, ne les abandonne que lorsqu'il les sent d'abord se retirer de lui. Un Gœthe nous avait familiarisés avec une telle attitude. Elle donne au problème, que se pose M. Charles Andler, la plus haute gravité. C'est qu'à la fois ce problème engage la pensée entière de Nietzche, et cependant oblige à aborder cette pensée par son côté le plus complexe : plutôt qu'à cette pensée brute l'on aura à faire à ses tâtonnements et comme aux traductions qu'elle s'est d'abord choisies.

M. Andler apporte à délimiter la part de chaque influence, une prudence d'historien, une subtilité de philosophe : lorsqu'il vient de décrire l'action de longue haleine exercée par La Rochefoucauld sur Nietzche, le choc court mais décisif de Pascal, il sait à temps changer de mots, de méthode même pour dépeindre les influences — pour nous plus surprenantes — d'un Burckardt, de qui Nietzche reçoit le souci d'être l'éducateur de l'humanité, d'un Emerson qui lui apprend que le philosophe doit par sa pensée ajouter à la vie du monde une richesse qu'elle ne contenait pas.

Une fois arrivé à pied d'œuvre, Nietzche congédie ses amis, ceux dont « il sent couler le sang dans ses veines ». Ce n'est point sans s'être demandé comment il se fait que leur pensée cesse brusquement de le soutenir, et sombre dans « l'étriqué, le bienveillant, le chinois, le chrétien » : par quelle mue, par quelle « puberté renouvelée » faut-il donc que passe l'esprit ? Alors commence l'aventure proprement nietzchéenne. M. Andler se propose de l'étudier dans les volumes ultérieurs. Mais il semble déjà que la méthode précise et forte qui est la sienne — et dont on a vu dans un autre domaine, un peu avant la guerre, l'inflexibilité et l'effet bienfaisant — l'amène à dégager une philosophie nietzchéenne différente de celle que l'on avait jusqu'à présent considérée, à la fois plus mystique et plus rationnelle — plus émouvante en tout cas.

1. Aux Editions Bossard, 43, rue Madame.

Ch. L. Philippe : LE PÈRE PERDRIX. Un beau volume in-8 jésus de 200 pages illustré, de 31 bois originaux de Deslignères, tiré à 660 exemplaires sur vieux japon, japon impérial et hollande Van Gelder [1].

La rencontre du sentiment le plus profond et d'un talent d'écrivain d'une extrême délicatesse font de Charles-Louis Philippe l'un des romanciers les plus attachants de notre temps. On trouve trace, dans son œuvre, de toutes les inquiétudes et de toutes les curiosités qui furent celles des artistes de sa génération, mais pour ainsi dire sublimées dans une atmosphère de pitié et d'amour. *Le Père Perdrix* a mis le sceau à la réputation de Charles-Louis Philippe. Nulle part ailleurs on n'avait entendu un accent plus humain et plus paternel, une voix plus tendre à raconter les souffrances de la vie et plus véridique à la fois. Nombreux étaient les admirateurs Charles-Louis Philippe qui déploraient de ne pouvoir se procurer un ouvrage épuisé en librairie. Ceux d'entre eux qui ont le loisir et les moyens d'être bibliophiles vont avoir satisfaction. Aussi peut-on dire que cette édition illustrée vient à son heure. Il est permis également de penser que l'auteur en aurait été content lui-même. En effet nul n'était plus désigné pour interpréter plastiquement un tel livre que le maître-graveur Deslignères, auquel on doit déjà les bois admirables qui décorent *la Mère et l'Enfant*. Paysages et figures offrent ce caractère de sobre vérité qui fait le mérite de l'œuvre littéraire.

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles...

y est retracée avec toute l'ardeur d'une âme d'artiste.

L'art d'un graveur comme Deslignères exige aussi « beaucoup d'amour ». Probité, simplicité, fermeté du trait et de l'intention décorative, soumission scrupuleuse à l'ordre typographique, tous les mérites qu'on demande aujourd'hui à l'illustrateur d'une œuvre littéraire, se rencontrent dans ce livre parfait, dont la beauté robuste survivra aux engouements de la mode.

1. Edition d'Art de la Librairie André-Coq, 36, rue Bonaparte.

Marguerite Burnat-Provins : LE LIVRE DU PAYS D'AR-MOR. 1 vol. in-16 coquille de 210 pages (tirage à part : 20 ex. sur japon et 300 sur hollande) [1].

L'ardent poète du *Cantique d'Eté* et du *Livre pour toi* a subi le charme étrange de la Bretagne et l'on devine quels accents émus et tourmentés le pays d'Ar-Mor a pu lui inspirer. Toutes les résistances d'une âme joyeuse et sensuelle à l'âpreté de la terre granitique et du mélancolique océan, l'abandon progressif de l'âme à l'incantation du Pays magique, sol sacré des vieux Enchanteurs, enfin le cœur du poète battant à l'unisson des légendes antiques, tel est ce livre d'Ar-mor au parfum de vent salubre et d'embruns, à la couleur de sombre émeraude et de nuages gris.

Mme Marguerite Burnat-Provins se plaît à reconnaître, parmi la fête immense de l'écume, la forme dominatrice de l'immortelle Amphitrite dont le sel conservera la grâce immaculée. Mais pour bien juger le poète de la *Boule de verre* il faut se souvenir qu'elle appartient à une race méditative, attentive aux scrupules de conscience et aux conflits intimes de la morale et de la sensibilité. Une telle inquiétude donne à ces confidences passionnées un accent particulièrement émouvant.

Tous les lecteurs et toutes les lectrices surtout, qui ont bercé leur rêverie aux chansons voluptueuses de Madame Burnat-Provins, voudront faire le pélerinage de Bretagne avec un guide aussi ému qu'éloquent et qui sait faire briller dans les cieux les plus sombres et parmi les paysages tragiques, la flamme vive et brillante de son enthousiaste amour de la vie, de son désir d'épuiser jusqu'à la lie la scène enivrante et joyeuse des choses terrestres.

Ainsi par le miracle de cette poésie sensible et coloriée se réalisera le vœu de l'auteur, souhaitant que l'écume de la mer bretonne « s'aperçoive jusqu'au bout du monde et qu'un soleil plus doux, comme une âme profonde, vive au blanc de ses yeux ».

1. Librairie Ollendorff, 50, rue de la Chaussée d'Antin.

COLLECTION LITTÉRAIRE « LES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS », volumes in-16, grand aigle sur vélin des Papeteries d'Annonay et de Rinage. Tirage limité à 2.500 exemplaires [1].

Ce n'est pas la première collection où l'on se propose de rassembler des ouvrages oubliés ou peu lus de grands écrivains ou des œuvres d'auteurs réputés, à plus ou moins juste titre de second ordre. Chaque fois le succès a couronné ses tentatives, ce qui est tout à l'honneur de notre littérature classique, fonds véritablement inépuisable, où les curiosités et les goûts les plus divers peuvent trouver matière à s'exercer.

Le choix des ouvrages qui doivent paraître successivement dans la *Collection des chefs-d'œuvre méconnus* témoigne d'une grande indépendance de pensée et d'un rare esprit critique. M. Gonzague Truc qui la dirige est un des critiques les plus remarquables de notre temps, en même temps qu'un penseur original. Parmi les noms des auteurs des notices et préfaces, nous relevons les noms de MM. Clouard, J. Benda, J. Boulenger, A. Therme, de Mme Marcelle Tinayre, etc..., tous familiers aux lettrés et garants d'une présentation parfaite des textes réédités.

Les premiers volumes parus : *Mémoires* de Marguerite de Valois, — *Les Amours d'Alcidon* d'Honoré d'Urfé, — *Vie de Rancé* de Chateaubriand, — *La Provençale* de Regnard, — *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* de Bouhours, — *Richelieu, sa famille, son favori* de Tallemant des Réaux ont remporté le plus légitime succès et l'on peut penser que ces excellentes rééditions seront recherchées des bibliophiles, soucieux de satisfaire leur passion tout en se procurant une nourriture intellectuelle et une récréation du meilleur aloi ; les portraits gravés par le maître-graveur Ouvré, d'après les documents authentiques, ajoutent un attrait distingué à ces volumes parfaitement imprimés et qui font honneur au grand typographe abbevillois F. Paillart. Par son prix modique, par son exécution impeccable, cette collection mérite de prendre place auprès de celles qui ont rendu célèbre le nom des Jouaust, des Gay, de la Bibliothèque elzévirienne, etc. L'élégante couverture des éditions Bossard ne sera pas moins familière aux gens de goût.

1. Aux Editions Bossard, 43, rue Madame.

COLLECTION ORIENTALISTE « LES CLASSIQUES DE L'ORIENT » : I. LA LÉGENDE DE NALA ET DAMAYANTI. — II. LA MARCHE A LA LUMIÈRE, volumes in-8° coquille, illustrés de bois, sur vélin d'Arches à la forme et papier bouffant des Papeteries de Papault. Tirage limité à 1.655 exemplaires [1].

L'étude de la pensée et de l'art orientaux a fait en Europe et particulièrement en France, depuis quinze ans, des progrès rapides et réguliers. L'on sait quelle a été ici la part de M. Sylvain Lévi, le maître incontesté des études sanscrites, celle de M. Meillet, celle enfin des savants que groupe l'Ecole des Langues Orientales. Les deux ouvrages déjà parus de la collection des « Classiques de l'Orient » nous peuvent révéler déjà quelle fraîcheur d'émotion, quelle puissance simple et directe se voit par ces recherches rendue à des œuvres dont nous pouvait séparer aussi bien une érudition maladroite qu'un exotisme de camelote.

M. Sylvain Lévi a traduit, dans une langue précise et mesurée, l'histoire du roi Nala et de la reine Damayanti, qui se quittent et se recherchent longuement, s'étant d'abord aimés au point que Damayanti a préféré aux Dieux immortels, « le regard fixe, purs de toute poussière, debout sans toucher le sol », Nala « doublé par son ombre, debout les pieds sur le sol et l'œil clignotant ».

La *Marche à la Lumière*, qu'a traduite M. Louis Finot, énumère les divers actes qui conduisent à l'illumination bouddhique et à la connaissance de la Loi. L'on aimera particulièrement, de ces observations subtiles et pénétrantes, qui font songer parfois aux *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, celles qui ont trait à la vertu de la douleur ou bien au « grand secret » qui permet de vaincre les passions — il suffit de se persuader que l'on est autrui, et qu'autrui est soi-même — ou encore à la fragilité de l'esprit :

> De même qu'un blessé, entouré d'étourdis, protège avec précaution sa blessure, ainsi doit-on parmi les pécheurs protéger comme une plaie son esprit.

M. Victor Goloubew dont les récentes explorations et les découvertes ont révélé le goût sûr et la science, dirige la Collection des « Classiques de l'Orient ». Elle s'enrichit sous ses conseils, d'après ses esquisses, de bois gravés exacts et sobres dus à Andrée Karpelès et à H. Tirman.

1. Aux Editions Bossard, 43, rue Madame.

La Société des Amis de l'Université de Strasbourg nous adresse l'appel suivant :

L'Université de Strasbourg occupe une situation unique en France ; sa prospérité est étroitement liée à celle de l'influence française sur le Rhin : faire de l'Université de Strasbourg la filleule de la France, tel est notre plus ardent désir.

La Société des Amis de l'Université de Strasbourg se met entièrement à la disposition des Français qui désirent prendre contact avec les maîtres de nos Facultés et la population alsacienne.

Au cours de cet hiver, se tinrent dans ses locaux des soirées où s'unissaient les divers éléments de la nouvelle Société Strasbourgeoise. Récemment, elle instituait des « Soirées de Bienvenue » pour les étudiants, afin de leur permettre de lier connaissance avec les familles de la ville.

A l'occasion des prochains congrès qui doivent avoir lieu à Strasbourg, elle réserve à leurs membres un accueil cordial et organisera pour eux des visites de l'Université.

D'autre part, pour aider la jeunesse lorraine et alsacienne à mieux saisir les différentes formes du génie français, elle favorisera les voyages d'études et les séjours des étudiants dans les Universités et les écoles de la Vieille France.

Il n'est pas un coin de la généreuse terre de France qui puisse rester insensible à l'appel de Strasbourg.

La Société comprend des membres titulaires, des membres fondateurs et des membres donateurs qui ont à verser respectivement une cotisation annuelle de 20 francs, une somme de 800 fr., une somme de 2.000 fr. Les versements doivent être effectués au Secrétariat de la Société, 2, rue Geiler, à Strasbourg.

★★.

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS (VIe) - NANCY - STRASBOURG (TÉL. : GOB. 16-79)

FOCH

UNE LIGNÉE, UNE TRADITION, UN CARACTÈRE, PAR LE BARON ANDRÉ DE MARICOURT

Un volume in-16, de 237 pages .. .. net **7.50**

COLBERT ET SON ŒUVRE

PAR GEORGES LEYGUES

Président du Conseil, Ministre des Affaires Étrangères

Une brochure in-12, avec 5 planches hors texte .. .. net **2** fr.

USKUB

OU DU ROLE DE LA CAVALERIE D'AFRIQUE DANS LA VICTOIRE

PAR LE GÉNÉRAL JOUINOT-GAMBETTA

Préface de M. ARISTIDE BRIAND

Un volume in-16, de 383 pages, avec 3 dessins de BERNARD NAUDIN, 7 photographies et 11 croquis hors texte.. .. .. net **15** fr.

LUDENDORFF, CHEF D'ARMÉE

RÉUNION DES FORCES — ÉVOLUTIONS — CONDUITE DE LA BATAILLE

PAR LE COLONEL G. BECKER, *breveté d'État-Major*

Un volume in-8°, avec 16 cartes hors texte.. .. .. net **15** fr.

LES CONDITIONS DU TRAVAIL DANS LA RUSSIE DES SOVIETS

PUBLIÉ PAR LE BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL — PRÉFACE D'ALBERT THOMAS

Un volume in-8° raisin, rogné, de 420 pages.. .. .. net **18** fr.

LA DOTATION SYNDICALE

SOLUTION DE LA QUESTION SOCIALE, PAR RENÉ FAVAREILLE

Un volume in-16.. .. .. net **3** fr.

LEÇONS DE PRATIQUE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

PAR C. CERFBERR DE MEDELSHEIM

Directeur de l'Administration des Finances d'Alsace et de Lorraine

Un volume in-8° de 410 pages .. .. net **24** fr.

MATHIAS GRÜNEWALD

ET LE RÉTABLE DE COLMAR, PAR LOUIS RÉAU

La vie et les origines de Grünewald — Son œuvre — L'art et l'influence de Grünewald

Un volume de 380 pages, in-4° carré, avec 13 planches hors texte et 58 photographies, tiré à 1.000 exemplaires numérotés à la presse.. net **75** fr.

CHANSONS POPULAIRES D'ALSACE

RECUEILLIES ET TRADUITES PAR ANDRÉ ALEXANDRE

HARMONISÉES PAR ANDRÉ MESSAGER

AVEC 28 ILLUSTRATIONS EN COULEURS DE GEORGES DELAW

Un élégant album in-4° oblong, couverture en couleurs, cartonné.. .. net **20** fr.

REVUE MILITAIRE GÉNÉRALE

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DES CHEFS LES PLUS ÉMINENTS DE NOTRE ARMÉE

Livraison mensuelle .. .. net **3** fr.

Abonnements : France, Colonies françaises et pays de protectorat .. .. **30** fr.

Union postale .. .. **33** fr.

LIBRAIRIE H. DARAGON, 10, RUE FROMENTIN, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

“ Les Amis de l’Ex-libris ”

Almanach de l’Ex-libriste

pour 1921

1re ANNÉE — 1re ANNÉE

1 volume petit in-16, de 160 pages, sur papier simili japon, tiré à 500 exemplaires, couverture de R. BERGER, 130 illustrations dans le texte, 1 planche gravée, 2 planches en couleurs. Prix. **20** fr.

SOMMAIRE :

L’ART DE L’EX-LIBRIS :

En France, par A. VALLOTAIRE.. .. .. 30 illustrations
En Suisse, par A. COMTESSE.. .. .. 10 illustrations
En Belgique, par POITVIN. .. .. 6 illustrations
En Grèce, par L. DE MAYER.. .. .. 5 illustrations
En Russie, par H. DARAGON.. .. .. 3 illustrations
En Danemark, par O. WANG.. .. .. 14 illustrations
Les Ex-libris de FR. BRANGWYN .. .. illustration
L’Ex-libris de la Bibliothèque de Gambetta. .. .. 5 illustrations
L’Ex-libris au Salon d’Automne.. .. .. 5 illustrations
Causerie sur l’Ex-libris, par Ali.. .. .. 5 illustrations
Ex-libris et Marques de Paix et de Guerre.. .. .. 30 illustrations
Ballade de l’Ex-libris, par J. DE MARTHOLD .. ..
Les Velus dans l’Héraldique .. .. 2 illustrations

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

Revue Internationale de l’Ex-libris

1re Année 1917.. .. .. **25** fr. — 2e Année 1918 .. .. **25** fr.
3e Année 1919.. .. .. **25** fr. — 4e Année 1920 .. .. **25** fr.
5e Année 1921. Abonnement : France et Etranger.. .. .. **25** fr.

Dr OLIVIER. — *Ex-libris Médicaux de la Famille Arnaud*, 1 vol.. .. .. **2.50**
P. PAULIAN. — *Des Ex-libris Niçois*, 26 ill., 1 vol.. .. .. **5** fr.
B. LINNIG. — *Des Ex-libris Belges Anciens*, 20 ill., 1 vol.. .. .. **5** fr.
Vte DE VARENNES. — *Armorial des Bourgeois de Paris*, 1 vol.. .. .. .. **5** fr.
DEMOLLE. — *Ex-libris de Georges Hautez*, 1 pl. gr., 1 vol.. .. .. **4** fr.
GOSSEZ. — *Henry Chapront et ses Ex-libris*, 6 ill., 1 pl. gr., 1 vol.. .. .. **4** fr.
BOULY DE LESDAIN. — *Notes sur l’Héraldique du Royaume Uni*, 1 vol.. .. **5** fr.
DARAGON. — *Deux Cents Ex-libris de Guerre*, 208 ill., 1 vol.. .. .. .. **10** fr.
Book-plates by FR. BRANGWYN, 69 ill., 1 vol. .. .. **130** fr.
LA PERRIÈRE. — *Des Tenants, Soutiens, Supports en Héraldique*, 110 ill., 1 vol. **5** fr.
ARMANCOURT. — *Notes Héraldiques et Généalogiques de Chartres*, 1 vol. .. **30** fr.
BENOIT D’ENTREVAUX. — *Armorial du Vivarais*, 1 fort vol.. .. .. **60** fr.
G. DE MONTGRAND. — *Armorial de Marseille*, 1 vol.. .. .. **25** fr.

Catalogue gratis sur demande. (Nos 12 et 14 sur : Héraldique, Histoire, Littérature, 1.500 Nos)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR JACQUES RIVIÈRE
SECRÉTAIRE : JEAN PAULHAN

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 42 FR. — SIX MOIS : 22 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 48 FR. — SIX MOIS : 25 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 90 FR. — ÉTRANGER : 105 FR.

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 16933

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A M. JACQUES RIVIÈRE

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION A L'ADMINISTRATEUR

LE DIRECTEUR REÇOIT LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.
L'ADMINISTRATEUR REÇOIT LE MARDI ET LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

POUR ÊTRE EXÉCUTÉES EN TEMPS UTILE, LES DEMANDES DE CHANGEMENT D'ADRESSE, ACCOMPAGNÉES DE 1 FR. EN TIMBRES-POSTE OU MANDAT, DOIVENT PARVENIR A L'ADMINISTRATEUR AVANT LE 15 DU MOIS

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE-RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIRE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

LES AUTEURS NON AVISÉS DANS LE DÉLAI DE DEUX MOIS DE L'ACCEPTATION DE LEURS OUVRAGES PEUVENT LES REPRENDRE AU BUREAU DE LA REVUE OÙ ILS RESTENT A LEUR DISPOSITION PENDANT UN AN

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
LIBRAIRIE GALLIMARD — SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.050.000 FRANCS
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27